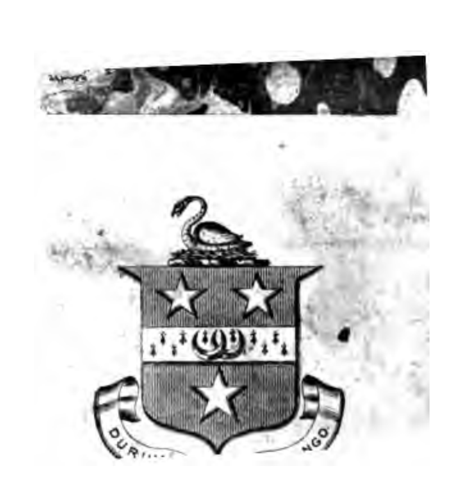
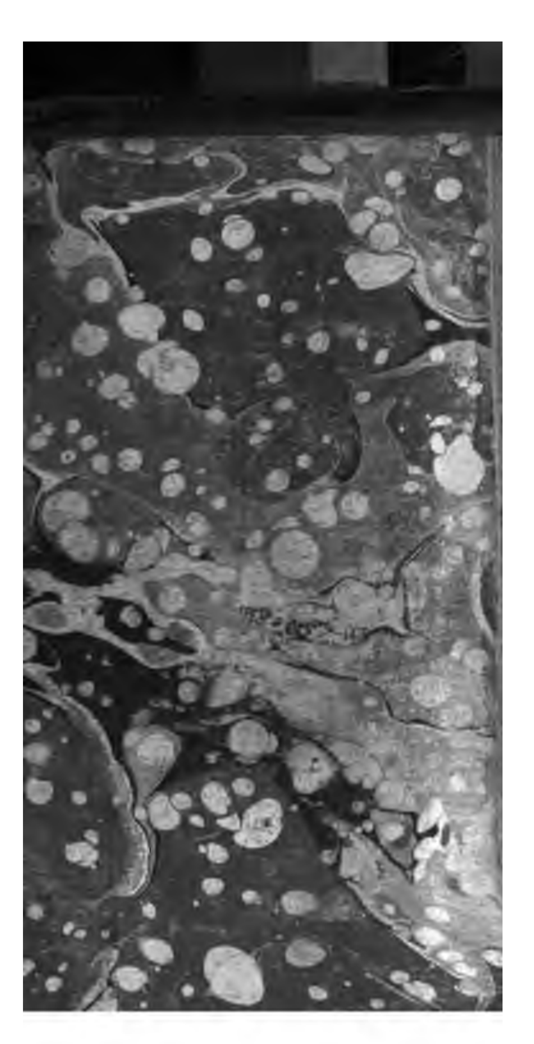






[redacted]

CHOIX

DE

POÉSIES,

TRADUITES

DU GREC, DU LATIN, ET DE L'ITALIEN.

TOME SECOND.

[redacted]

[redacted]

[redacted]

CHOIX DE POÉSIES,

TRADUITES

DU GREC, DU LATIN, ET DE L'ITALIEN.

Contenant la Pancharis de Bonnefons, les Baifers de Jean Second, ceux de Jean Vander-Does, des morceaux de l'Anthologie & des Poetes anciens & modernes, avec des Notices fur la plupart des Auteurs qui compofent cette Collection.

PAR M. E. T. S. D. T.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVI.



CHOIX

DE DIFFÉRENTES PIECES

DE

VERS ÉROTIQUES,

TRADUITES

DU GREC ET DU LATIN.

Avec des Notices sur les Auteurs à qui elles appartiennent.

SANNAZAR.

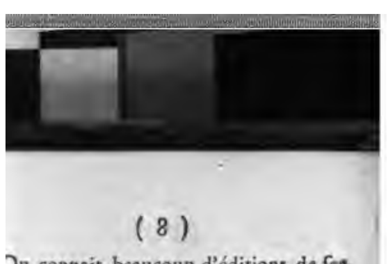
JACOBO SANNAZARIO, gentil-homme, né à Naples en 1458, fut un bon poëte Latin & Italien ; aucun des modernes n'a cultivé les Muses d'une maniere plus distinguée, son plus grand ouvrage latin est le Poëme des Couches de la Vierge, que Virgile n'aurait pas désavoué : les critiques lui ont fait un crime des secours qu'il a emprunté à la mythologie : tout

bizarre cependant que paraiſſe l'aſſembla
du ſacré & du profane, c'eſt à ce moy
que le poëte doit la chaleur de ſon ſtyl
& la beauté de ſes images. On ſait tr
combien les poëtes, qui, après lui
en traitant des ſujets chrétiens, o
voulu rejeter ces ornemens, ſont deven
froids, ennuyeux & lourds. Les fab
du Paganiſme ſeront toujours le champ
plus fertile pour la bonne poéſie : au ſu
plus, il a ſuivi le goût de ſon ſiecle, &
a fait des vers très-harmonieux : j'ai lu u

, & un recueil aſſez conſidérable de ...ets & de *Canzone*, eſpece de poëme ...lien qui tient de l'ode & de la chanſon.

Tous les auteurs ſe ſont accordés à le mettre au premier rang parmi les modernes, & à lui accorder la gloire d'avoir contribué au rétabliſſement des lettres, & d'être un des plus beaux génies du quinzieme ſiecle.

Le roi Fréderic, exilé du trône de Naples & réfugié en France, l'emmena avec lui; notre poëte tint une fidelle compagnie à ce prince juſqu'à ſa mort, après laquelle il revint en Italie, où les muſes & le plaiſir le berçaient tour-à-tour : les rides de la vieilleſſe ne lui firent point perdre l'eſprit de la galanterie dont il fut toujours animé; mais plus ſenſible encore au chagrin de voir détruire par les ravages de la guerre une maiſon de campagne qu'il aimait, qu'aux faveurs dont le comblait le dieu des vers, il finit ſes jours par une maladie dont cet événement fut la cauſe, en 1530, âgé de ſoixante-onze ans & quelques mois.



On connait beaucoup d'éditions de ses
vres, les latines furent imprimées pour
premiere fois à Venise, in-8°. en 1535 ;
en a une édition d'Amsterdam, 1728,
8°., qui fait partie des *Variorum*, à
uelle on a joint les Poésies des Amal-
es, d'Altilius, &c. c'est la meilleure
toutes : Ses Poésies Italiennes ont été
primées en 1534, in-8°., chez les Alde,

LE PRIX DU BAISER.

Belle Nina, accorde à mes prieres ſix cents baiſers, ſans en rabattre un ſeul : & non pas de ces baiſers qu'une fille peut donner à ſa mere, une ſœur à ſon frere ; mais de ceux qu'une nouvelle mariée livre aux deſirs d'un jeune époux ; de ceux qu'une maîtreſſe prodigue à un amant chéri ; je me plais à en prolonger la douce étreinte, pour faire durer plus long-tems le plaiſir.

Je ne veux point baiſer ces marbres froids, ces déeſſes dont le viſage emprunte au carmin l'éclat qui le diſtingue ; j'aime à preſſer, à ſerrer une langue amoureuſe entre mes levres humides ; la ſucer, la bleſſer de morſures légeres, imiter les jeux & la jouiſſance des colombes, leurs tendres roucoulemens : voilà mon bonheur.

De tels baiſers ſont plus délectables que le miel du mont Hybla, que la liqueur qui coule du roſeau de la Sicile ; eux ſeuls contiennent le nectar & l'ambroſie, & en répandent les ſucs délicieux.



Si tu te rends à mes desirs, si tu me
:mets aussi de presser de mes mains
pommes de ton sein d'albâtre, crois-
que j'estime, après de telles délices, les
hesses, l'or & tous les rois du monde ?
Aurore, Vénus, m'inviteraient en vain
:ous les charmes d'une nuit fortunée,
:bé voudrait inutilement m'admettre
us son lit ; dût la premiere abandonner

e Vénus le demande, c'eſt pour me livrer
: nouveaux combats, & ſe noyer dans
on ſang.

Reſte plutôt dans ta retraite, petit fu-
tif, mais entretiens-y des feux moins
dens, tu ne trouveras jamais un aſyle
us ſûr.

TOUT UN OU TOUT AUTRE.

Pourquoi, d'un œil careſſant, me pro-
ettez-vous le bonheur, ô cruelle Vénus!
vous me rendez enſuite amoureux & mi-
rable? un pareil traitement eſt indigne
: la divinité, ou comblez-moi ſans réſerve
: toutes vos faveurs, ou daignez me dé-
arer une guerre ouverte.

LA FUITE.

Je t'aime, je t'adore, & tu ne prends
ıcun ſouci de mes maux; un poëte amou-
:ux peut-il ſupporter une telle injure? Je te
omble de préſens, tu n'en fais aucun cas;
ut-il qu'un mortel ſenſible ſoit ainſi mal-
aité? Je rends ton nom célebre par mes
hanſons, & tu me dédaignes; eſt-ce là



le prix de ma fidélité ? Je vais te fuir h mon absence fera peut-être ce que pu mes vœux, mes présens & mes c sons.

LA JALOUSIE.

Horrible frein des amans, jalousie dans le même instant m'éloignes de

POLITIEN.

AGNOLO POLIZIANO nâquit à Monte-Pulciano en Toſcane, en 1454 ; il a fait des vers grecs, des latins & des italiens ; c'était un des plus beaux génies du ſiecle des Médicis : ſavant dans la critique, verſé dans la connaiſſance de l'hiſtoire, élevé, tendre & élégant dans ſa poéſie, tel fut Politien. Il ſe fit des ennemis, mais en fut dédommagé par l'eſtime & l'attachement des princes de ſon pays. Laurent de Médicis devint ſon patron, & le chargea de l'éducation de ſes enfans ; parmi leſquels était le fameux pape Léon X ; il obtint un canonicat à Florence, & y occupa une chaire de langue greque & latine, devenue célebre par le concours des étudians de tous les pays, qui vinrent y chercher ſes ſavantes leçons.

Sa reconnaiſſance pour ſes bienfaiteurs lui cauſa la mort ; voyant les Médicis prêts à être chaſſés de Modêne, il en conçut un chagrin ſi violent, qu'il le conduiſit au tombeau : cet événement eut



ı en 1495. Politien n'avait que quarante
s.

Il a laiſſé beaucoup d'ouvrages propres à
nner la plus haute idée de ſes talens ;
ſt en poéſie ſur-tout qu'il a excellé ; &
elques écrivains n'ont pas héſité de met-
ſes épigrammes greques à côté de celles
Anacreon.





son front, avant d'ouvrir au jour ses portes de rose ; vos calices précieux sont l'ornement des parterres du jardin des Hespérides. Zéphyr possede un bois diapré de vos fleurs enchanteresses ; c'est sur des gazons que vous émaillez, que se livrent à des plaisirs purs les mânes des héros de l'Elisée ; & vous devez votre origine à la déesse du printems.

Trop heureuses violettes, vous avez été cueillies par cette main qui m'enleve à moi-même, malheureux ! ses doigts de rose vous ont porté à cette bouche riante, d'où l'Amour me lance tous ses traits ; peut-être ne devez-vous votre éclat qu'à ses baisers ; car les Graces elles-mêmes respirent par la bouche de ma maîtresse : voyez comme le rouge de vos fleurs purpurines se marient agréablement avec la blancheur éclatante du lait ! tel est le teint de ma maîtresse, quand le carmin de la pudeur colore d'une teinte de rose ses joues plus blanches que la neige : quel doux parfum s'exhale de ses levres, & se répand loin d'elle ! violettes, vous en avez conservé l'odeur.

O violettes *fortunées* ! ma vie, mes

ve rapide ; abreuvez-vous de ces lar-
, ſeul aliment du feu qui me dévore,
ue le cruel amour arrache de mes yeux.
Vivez éternellement, tendres violettes,
les ſoleils brûlans de l'été, & le froid
oſif de l'hiver, n'aient aucune priſe
vous! vivez éternellement, violettes,
ce conſolation d'un amour malheu-
x, agréable repos de mon cœur! vous
z toujours avec moi, je vous aimerai
jours ; tant que la beauté de ma maî-
ſe entretiendra le ſupplice d'un amant
érable, tant que les feux de l'amour
raſeront mon ame, & tant que je ſerai
roie des gémiſſemens & des larmes.



i moëleuſes ; le moineau printanier a noins d'enjouement ; l'écureuil qui folâtre ſur le ſein d'une bergere, a moins de vivacité ; le miel de l'Hybla, le ſucre n'ont pas tant de douceur, & ta blancheur efface celle du lait fraîchement caillé, du lys ſur ſa tige, & de la neige au moment de ſa chûte.

La chevelure du jeune conquérant de l'Inde, celle de l'amoureux berger d'Amphryſe n'égalent point en beauté tes cheveux diſtribués avec tant d'élégance aux deux côtés de ton front, & relevés artiſtement avec des treſſes d'or ; les Amours qui ſe jouent autour de toi, agitent de leurs ailes les boucles multipliées qui les diſtinguent, & s'amuſent à les faire ondoyer dans les airs embaumés du parfum & de l'eſſence de la myrrhe qu'ils exhalent.

Belle enfant, l'Amour a ſecrétement placé au-deſſous de ton front deux flambeaux qui lancent mille feux : je n'oſe y fixer mes regards, malheureux que je ſuis ! ſoit de près, ſoit de loin, ils me tourmentent, m'embraſent, & portent leurs flammes juſqu'au fond de mes veines ; amis, ce

plus blanches ? le corail est-il plus ve
que tes levres ? levres chéries, couver
mes baisers, dont j'ai si souvent & si
tems prolongé la jouissance par des te
morsures ! & les perles de tes dents,
langue si flexible, ton haleine amour
qui l'une & l'autre animées par Vé
font le plus doux charme de ton am
lorsque dans les transports du plaisir
milieu des plus tendres murmures, ses
sers vifs & pressés en respirent le s
odorant & suave ! Oui, j'admire ce
ton si noblement arrondi, cette bouc
petite & si riante, ce cou tant de fois
lacé dans mes bras, & aussi fortemen
que le lierre l'est à l'



... qui peut voir tant d'appas
entir embrasé de la plus brûlante

bras, quelles mains ! Junon, l'Au-
t rien de mieux, ta poitrine, ton
taille, ta cuisse, ta jambe, sont
ils. Thétis se glorifierait de tes
uel légéreté dans leurs mouve-
orsque tu danses, quelle agilité
use, ta démarche, ta prestance,
admirable.
uceur de ta voix, l'aisance, la fi-
tes propos; la décence, l'agrément,
nent, les charmes de ta conversa-
iantent de toute maniere.
s des jolis couplets; tu les chan-
ant de grace, tu les accompagnes
le ta lyre avec une telle supério-
ie Phœbus & Thalie auraient
facilité, ils auraient moins que
ivoir d'adoucir par leurs accens
é des animaux des forêts, de faire
les fleuves à leurs sources, &
er les rochers & les bois.
inis tout ce qu'il y a dans le monde
int, de doux, d'agréable & de

gai ; les plaiſirs, les amours, les agrémens, l'enjouement, les ris, les jeux, les amuſemens, la volupté, tout en un mot ce qui plaît & que l'on admire ſont tes vrais attributs : ornée de toute ta parure, tu donnerais des loix à la terre, tu lui en imposerais auſſi, libre de toute parure.

Quel dieu jaloux, quel ſort contraire t'arrache de mes bras ? où cours-tu ? où

[redacted]

a donné la parole à ces yeux, & l'a re-
à la langue. Fuyez..... mais il n'eſt
tems : vous l'avez vue, le trait eſt
; votre cœur.

LES SONGES.

› ſonges trompeurs, combien vous
donnez de plaiſirs! Endymion, que je
vie le repos que tu goûtes ſur les rochers
atmos : ah ! ſi le ſommeil eſt vraiment
age de la mort, la mort l'emporte ſur
: ce que l'univers a de plus fortuné ;
u pour jamais, adieu la vie.

NOUVEAU TANTALE.

u m'attires & me chaſſes, tu me cher-
; & me fuis, tu es tendre & cruelle,
n'accueilles & me rebutes, tu me tour-
ntes & tu m'aimes, tu me promets &
refuſes, tu m'ôtes & me donnes l'eſpé-
ce tour-à-tour. O Tantale ! je donnerais
référence à ton ſort ſur le mien ; il eſt
de ſupporter la ſoif au ſein de l'onde ;
s il eſt bien plus dur d'en ſouffrir toute
deur au milieu du nectar.

PONTANUS.

GIO GIOVIANO PONTANO vit le jo
à Cerretto, jadis *Ceretum*, dans l'Ombr
en 1426 : on le met au rang des poëtes
des historiens Latins modernes ; après av
quitté son pays, où son pere avait été
dans une sédition, il fixa son séjou
Naples, où ses talens lui attirerent l'ami
des premiers du royaume ; on le dor
pour précepteur à Alphonse le jeune,
d'Arragon, qui l'éleva aux charges de

apidité avec laquelle il composait : son imagination était vive, brillante, ornée, & il n'aimait point à travailler de nouveau ce qui était sorti de sa plume, ni à resserrer ses pensées.

Les éditions de ses poésies sont rares, sur-tout celle des Alde, des années 1513 & 1518, in-8°.

A FANNI.

LE pied de Vénus, blanc comme la neige, n'est pas si blanc que toi, Fanni ; & la jambe légere des Graces n'approche point de la blancheur lactée de ta peau ; les cheveux de l'Aurore, son éclat enchanteur, n'ont rien qui t'efface ; Hébé même n'a pas tant d'attraits, les yeux de Léda, la gorge d'Hermione, les joues de Flore, la bouche d'Hélene, doivent te céder la préférence : tes yeux noirs, tu les as dérobés à l'Amour, & l'on dit que c'est ta faute si ce dieu est aveugle ; les Nayades ont moins d'enjouement, & les Graces elles-mêmes s'énoncent par ta bouche ; tes levres distillent une rosée d'ambrosie, & ta douce haleine en *répand le parfum* délicieux.

Dieux immortels ! volez dans ſes bras, mais je vous y préviendrai, & tu m'accueilleras, belle Fanni : je deſire beaucoup ; je l'avoue : plût aux dieux que tu veuilles ſeulement accorder à mes ſouhaits la faveur de toucher ton ſein plus blanc que la neige : ah ! ſi je pouvais pénétrer juſqu'à des appas plus cachés ; cédez-moi, dieux puiſſans ! à ce prix, je vous aurai vaincus.

O tréſors précieux trop au-deſſus de vœux des mortels ! dignes d'être enlevé

accorde-moi les mêmes plaisirs, tendre Médulliene : objet de mes transports, brûlante Phriné, joins ta bouche à la mienne, livrons-nous de doux combats ; serre moi dans tes bras, entrelace-les à mon cou, imitons les tendres colombes, & que nos baisers surpassent le nombre des étoiles du firmament.

Glyca, plus suave que la liqueur de l'Hybla, si tu me touches seulement du bout du doigt, tu vas me voir mourir de plaisir..... mais mon ame m'échappe.... elle s'envole..... tu me fuis, malheureuse ! tu me fuis, tu cours en même tems à Véline, Clitie ! ..... insensée ! comment pour-s-tu seule habiter en deux corps ? Reviens, ourdie, si Fanni te rencontrait errante, e te saisirait malgré toi ; victorieuse une, elle t'attacherait les ailes ; jamais tu pourrais revenir, & tu serais la cause na mort.

A BATHILLE.

riant, vous m'avez refusé un baiser, urant, vous me l'avez accordé ; n'ê-s donc complaisante que dans la

tristesse, sévere que dans la joie? j'ai trouvé le plaisir au milieu des larmes, la douleur parmi les ris.

O malheureux amans, vous serez toujours ballotés entre la crainte & l'espérance!

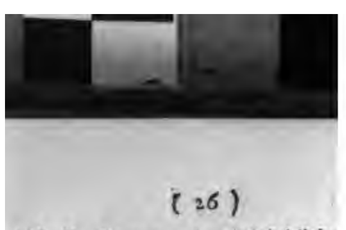
LA ROSE.

O toi, que le soufle du printems fait éclore, Rose! toi qui es plus tendre que la

tes dents blanches jauniſſent, une gorge flétrie ſe fait chercher en vain dans un étroit corſet ſurchargé de diamans ; tu n'entendras plus les ſoupirs d'un amant déſolé, te conjurant de lui ouvrir ta porte, qui ne ſera plus ornée des guirlandes de fleurs qu'il y ſuſpendait, quand tu l'avais chaſſé : mais ſeule dans un lit glacé, tu y paſſeras les nuits ſans que perſonne deſire de le partager : hélas ! il ne tient qu'à nous de ſaiſir ce doux printems, cette fleur ſi fragile & ſi tendre du jeune âge ! c'eſt après cinq luſtres que la vieilleſſe commence : elle a beau ſe cacher encore, elle ſe gliſſe inſenſiblement & parvient avec rapidité : ainſi doux ſoulagement de mes feux, coulons des jours fortunés, & ſacrifions pendant toutes les nuits à la déeſſe des amours ; l'étoile du matin brille toujours trop-tôt.

L'AMANT FORTUNÉ.

Quand Neæra ſe montre parmi nos danſeuſes, les Napées quittent les prés & la verdure pour la voir ; que Neæra pince ſa guittare, les Dryades & les Oriades accourent au premier ſon qu'elle rend ; ſi Neæra



triſteſſe, ſévere que dans la joie? j'ai t
le plaiſir au milieu des larmes, la
leur parmi les ris.

O malheureux amans, vous ſerez
jours ballotés entre la crainte & l'eſpé

L A R O S E.

O toi, que le ſoufle du printem
éclore, Roſe! toi qui es plus tendre
beauté qui vient de naître, la me
noir Memnon diſperſa ſur ta fleur ſa
roſée dans un jardin délicieux; au
miers rayons du matin tes feuilles b

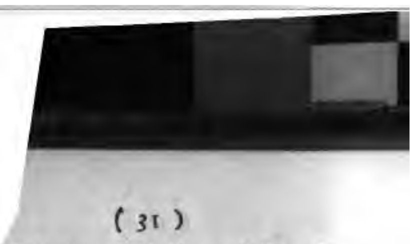
ux-mêmes ne t'enviraient-ils pas ta jouif-fance ? non, la volupté que te donne Néæra, les dieux ne pourroient pas te la procurer, & tu peux le difputer à la divinité.

LA RECOLTE DE L'AMOUR.

On ceuille les rofes au printems, les bleds fe moiffonnent pendant l'été, l'automne voit tomber le raifin fous la ferpette du vendangeur, & c'eft en hyver que mûriffent les dons heureux du génie. Flore donne les rofes, Cérès produit les moif-fons ; Pomône fournit les raifins, & le génie tire fes productions de fon propre ein ; mais un malheureux amant égale-nent condamné durant la faifon des fri-mats, & dans les journées brûlantes de la chaleur à mille & mille tourmens, ne ecueille que des peines & de la douleur.

C'eft donc l'amour, c'eft donc Vénus ui produifent les larmes, les foupirs & es plaintes, & Cupidon répand par-tout amertume & les foucis ; fi quelquefois cueille des rofes, combien auffi ne ueille-t-il pas d'hyacinthes ? & c'eft tou-

d'avoir jusqu'à cinq cents maîtresse
vis maintenant sans amour ! est-c
parce que Fanni te fait éprouver q
rigueurs & que, fiere de sa beau
se montre d'un plus difficile accès
il en est tant d'autres moins altie
mour n'est pas aujourd'hui chose
fais choix d'une belle sensible à t
mage, qui se donne toute entier
tu sois le bijou chéri : persuade-
sur-tout que tu ne sens plus ri
Fanni.... je la vois te répondre
» tu es ma lumiere, ma vie, m
» mon baiser, mon lys ! tu m'es p
» que l'or, que les pierreries ! le



vre de cinq cents baiſers, qu'elle perde raiſon, que les yeux égarés, la langue tremblante, elle preſſe la tienne entre ſes levres, & reſte inanimée ſuſpendue à ton col ! tu diras alors : « ah ! l'amour eſt » mille fois au-deſſus des liqueurs les plus » ſavoureuſes ! il eſt plus doux que le miel, » plus ſuave que l'ambroſie ! »

Enfin, je te le répete, c'eſt trop peu pour toi d'avoir adreſſé tes ſoupirs à cinq cents belles ; le nombre n'y fait rien, il n'eſt d'aucune valeur en amour.

LA DÉCENCE.

Thélezine a rougi ; ſon front s'eſt couvert de vermillon & la pourpre s'eſt épanchée ſur ſes joues de roſe : oui la décence eſt une divinité, s'il en eſt une qui commande où regne déja l'amour : la décence impoſe des ordres à la beauté & conſerve toujours ſur elle des droits illimités : la décence donne aux belles un attrait de plus, leur prête de nouveaux charmes, ennoblit leurs graces : c'eſt d'elle qu'elles reçoivent tout leur mérite & toute leur gloire : une beauté vénale renonce aux

...ez votre figure, Thelezine ; que ... chevelure charmante foit arrangée ...oin, & que l'art de la parure donne ...s beau luftre à ces joues où brille ...a fraîcheur de la jeuneffe ; embé... votre gorge, ce fein d'albâtre où fe ... tous les regards ; décorez votre pied ... & mignon ; la parure feule captive ...oges : on fe plaît à contempler les ...ps enrichis par la culture ; la vertu ... rien fans les agrémens, & la gloire ... être ornée : c'eft la parure qui donne ...érite à tout ce qui exifte ; les dieux-...es aiment à voir le luxe relever la ... les aftres n'ont

ez pas les ſoins de votre parure ;
ux charmes que vous avez reçus
e tous les ornemens que l'art
ncore vous fournir

A L I N O D I E.

s raviſſantes ! négligez donc un
otre chevelure ; ne la relevez
un art ſi particulier ; laiſſez-en
os épaules les boucles éparſes,
ſe partagent mollement ſur vos
cherchez point à augmenter le
de vos levres ſi fines, & ne de-
à l'art qu'il faſſe étinceler votre
ux d'un éclat plus vif. Le ſeul
qui convient à votre belle bou-
de donner paſſage à ces traits
à ces ſaillies vives que vous
votre eſprit & votre imagina-
à Vénus ſeule d'animer vos
ous ſes charmes, & aux Graces
er par vos yeux : voulez-vous
fois, votre viſage & tous vos
un ſoupir bien tendre annonce
nt, quand il approche, quelle
ſition de votre cœur.

ſée rafraîchit les herbes languiſſan
d le lion ardent rugit ſur nos c
es ; de même par ſon ſourire, p
é, Stella diſſipe mes chagrins & a
nes peines.
on ſourire eſt pour moi la roſée
yr n'eſt pas plus doux que le ſ
ſa belle bouche : ſoufle délici
yrs rafraichiſſans ! reſpirez ſur
mez ma vieilleſſe. Ah ! Stella,
ſourire propice répande encore ſu
dant long-tems d'auſſi douces fav

FRANCHINI.

ANÇOIS FRANCHINI, poëte Latin
ılie, nâquit à Cosence, en Calabre, dans
eizieme siecle. Il suivit, étant fort
e, les expéditions militaires de Charles-
nt, se trouva à son entreprise d'Alger
n célébra par de très-beaux vers le mal-
reux événement. On ne sait point en
lle qualité notre poëte suivoit les dra-
ux de l'empereur : il étoit ecclésiasti-
; car depuis Paul III le nomma à
êché de Massa & ensuite à celui de
ulania dans la Toscanne ; il y mourut
1554.

On a de lui des dialogues dans le goût
Lucien, différentes pièces de poésie &
livres d'épigrammes. Ces ouvrages suf-
nt pour le mettre au-dessus du commun
poëtes modernes. Il y regne du goût
la clarté, & le style en est pur & correct



BOUQUET.

t'envoie un bouquet composé
entes fleurs que j'ai moi-même cu
ans les champs diaprés ; j'ai allié
violette à l'éclatante blancheur
& j'ai tempéré l'une & l'autre pa
re de la rose ; les perles de la ro
iennent leur fraîcheur. Rejette m
de, Lucie, dedaigne ces fleur
sur la terre d'autres lys, d'aut
& d'autres violettes que toi ?

NOUVELLE FLORE.

ıurore, avec Hyméra, je par-
ıon jardin : aucune fleur ne s'y
re épanouie, un fourire s'échappa
ıche enchantereffe; les foucis auffi-
thym fe drefferent fur leurs tiges;
ẽ, les hyacintes ouvrirent leurs
ns, & la rofe étala la pourpre de
:s odoriférantes.

ı feul fourire Hyméra donne la vie
s des prairies, le mortel qui reçoit
: de fa bouche participe à la di-

BOUQUET D'HIVER.

milieu de l'hiver je te donne des
& des rofes, cela te furprend,
: nouveauté pour toi, n'en fois
ınnée, Lucie; les violettes, les
ıriffent dans le Latium au tems de
idure; eft-il nouveau, eft-il fur-
de voir en toute faifon fleurir fur
les lys & les rofes.

nnaît le jugement de Pâris : être une se
onde fois vaincues, la honte ſerait bie
us grande.

VÉNUS-HYMERA.

Qu'elle ſoit aſſiſe, qu'elle marche
u'elle parle, Hyméra n'eſt jamais ſar
s Graces & les Amours ; mais quand ſo
ne s'épanouit, quand elle ſe livre en riar
toute ſa gaîté, ce ſont les Graces elle
êmes, c'eſt Vénus qui rit.

LA BELLE VOIX.

Lorſqu'Euphémie fait entendre ſes a
ns enchanteurs, qu'elle ajoute un charm



amage des oiſeaux, & elle
ale parmi les déeſſes.

VOIR DES LARMES.

ıré que je ne reverrais plus
que tous mes feux étaient
ſe montre, elle eſt pâle,
a douleur, accablée de triſ-
x mouillés de larmes.....
je brûlais..... je voulais
ce fut elle qui me perdit; je
ne de ſes gémiſſemens & de
ſéchais ſes larmes par mes
. je tombai dans ſon ſein;
erte.

LLUSION.

& ſerré dans ſes bras plus
neige, je recevais de ma
ers les plus tendres; je reſ-
enchanté de mon bonheur
ıt ſes graces, ſa beauté; je
e c'était Vénus même qui
e délices, & dans mon tranſ-
criais : céde-moi la victoire,
i, pere d'Énée, ton deſtin
nparable à ma félicité.

âche & tardif, Phœbus est déja parvènu u haut de sa course, sa lumiere dore les hamps arides, & vous errez lentement lans la plaine, vous ne songez donc pas que je vais rejoindre ce que j'aime; marhez aussi vîte que moi, ou je vous laisseai sans guide, & vous deviendrez bientôt a proie des loups.



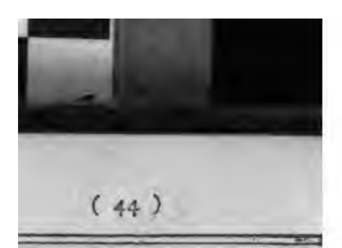
M P R I D E.

› LAMPRIDIO, célebre
Latin vit le jour à Crémone,
nzieme ſiecle ; il enſeigna à
doue les langues gréque &
ccès ; & devint enſuite pré-
:deric de Gonzague, duc de
'il ſuivit en cette ville : il
ıns l'eſprit aſſez d'élévation
à la ſublimité du génie de
a voulu imiter dans ſes odes :
ependant du feu & de l'en-
ſes épigrammes & ſes autres
:emplies de verve & d'agré-
ırut en 1540. Différent des
nédiocre, il était d'une timi-
:re, que ſes amis ne purent
miner à parler en public.
; ont été imprimés pluſieurs
, dans le ſeizieme ſiecle ; &
ı grand nombre de ſes vers
:s *des Poëtes Latins d'Italie*,
:ano, & dans l'*Hortus Amo-*

L'ERREUR DE L'AMOUR.

POURQUOI Vénus bat-elle son fils ? — Il a perdu son arc : — son arc! Qui le lui a pris ? — C'eſt Flavie, l'ornement de la Toſcane. — Comment cela ? Elle le lui a demandé, il l'a donné ; trompé par l'éclat de ſes attraits, il avait cru le remettre à ſa

urnent de moi ! ta bouche eſt fer-
à ton amant ! tu veux me bouder . . .
, ne me dis rien de déſobligeant : je
ıe , je trouve toujours mille charmes
dorer ; je meurs ſi tu me fais un ſeul
de reproche : tais - toi . . . n'ouvre
: ta bouche ; il eſt trop dur d'eſſuier
querelle qu'on ne mérite pas : ſi j'avois
: malheur de concevoir un projet qui
:e contrarier , tu me verrais auſſi-tôt
er aux pieds de ma Vénus . . . mal-
:ux que je ſuis ! je me meurs ; mais ,
te : je n'ai point eu l'idée de partir
ta permiſſion ; tu me la refuſes , je
ris à tes ordres ſans murmure : ce qui
ıît ſera toujours ma plus grande féli-
Daignes , ma Roſalie , daignes rece-
non hommage . . . . accordes - moi
iſer . . . . tu as ma vie , mon miel !.....
, Cléon ; ma maîtreſſe me retient
ſes bras ; elle me ſerre contre ſon
: le lierre ne peut plus ſe détacher du
r auquel il s'entrelace.



S DEUX STROZZA.

VESPAZIANO STROZZA, poëte
: Italien, était de Ferrare, où il
en 1420 ou environ : il s'adonna dès
tendre jeunesse à la poésie, se dis-
le la foule des poëtes du tems, &
dans sa quatre-vingtieme année,
mencement du seizieme siècle. Il
é précepteur d'Hercule d'Est, mar-
Ferrare. Tous les gens de lettres
daient comme leur Mécenes.



.t pas sans mérite ; & l'on range avec
,e ces deux hommes parmi les poëtes
.bres de l'Italie.

LE SOMMEIL DE L'AMOUR.

'AMOUR dormait par hasard sous un
ı arbres consacrés à sa mere : il avoit
itté ses armes. Diane apperçut l'en-
ıt, & ne le vit point d'un œil favo-
ıle : un souvenir odieux se renouvella
ns son ame : d'abord elle essaya d'éteindre
n flambeau, de briser ses traits ; mais
: destinées avaient rendu ce dessein im-
ssible. Les nymphes tâchent d'enchaîner
dormeur, & la déesse veut lui arracher
ı ailes : le petit dieu s'éveille & pleure
nérement ; Cythérée l'entend, & court
sa voix ; Mars vole à son secours ; Phœbus
: Pallas s'unissent à Diane & menacent.
. Jupiter ne se fût hâté de terminer ce fu-
:ste débat, l'affaire aurait eu des consé-
uences très-graves : divinités, dit-il,
tez les chaînes de cet enfant, & cessez
s fatales querelles : chaque dieu doit
ıi s'acquitter de son emploi.

TITE STROZZA.

& je ne me laſſe pas d'en jouir ; je vis ,
meurs , & je n'héſiterai pas de ſoufl
mille morts pour te voir un ſeul inſtant

LE MÊME

TOMBEAU.

O vous qui liſez ceci , liſez à voix baſ
& prenez garde de troubler par le moin
bruit la nymphe qui repoſe ſous cette tom
Il y a tout lieu de croire que Philliroé
encore , & qu'elle ne fait que goûter ici
ſommeil paiſible ; car elle était digne
jouir de l'immortalité.

LE MÊME.

LA ROSE



m ou fur l'Hybla ? es-tu fortie des
s fleuries de l'odoriférant Enna, ou
rrain fertile de l'Œbalie ? Chypre,
ète, le Timolus de Cilicie, ou l'Ara-
féconde en parfums t'ont-ils vu
? Naufìcaé t'a-t-elle accueillie dans
dins de fon pere ? eft-ce au fang de
rée que tu dois ta couleur ? non,
leftin eft plus beau : cueillie par
ain de ma maîtreffe, tu montes
ite des honneurs ; elle t'a donné des
s de fes levres embaumées, & t'a
Rofe, jouis par moi de tous ces
uts précieux.

Le même.

AURE ET L'AMOUR.

mour vit Laure, la prit pour fa mere
donna des baifers, baifers qui por-
en même tems le miel & le poifon :
le, il fe fent tout en feu, il en ignore
fe, & croit que fon carquois ren-
quelque charme : il examine fes
; tous fe trouvent en bon état. Ah !
ante maman, dit-il, vous vous êtes
e par un feul coup de tous mes

Hercule Strozza.

ton front, que le nuage ... ..
ur tes traits lorſque tu es fâchée.
ur tourmenté conçoit en effet l'eſ-
la paix au milieu des éclats de ta
& du ſein de la tranquilité, il re-
oujours les funeſtes effets d'une
: tempête.

LE MÊME.

OUTES DEUX.

elle aime-je mieux de Napé ou
Neæra? Napé m'eſt bien chere,
ne me l'eſt pas moins; je les adore
eux, & chacune d'elle a pour moi
: amour; l'une & l'autre poſſede
... mes vœux & mon hom-

va m'en prodiguer mille autres ; & toutes les faveurs que m'accorde Napé, Neæra s'empressera de m'en gratifier aussi.

LE MÊME.

ALCIAT.

ANDREA ALCIATO, né au village d'Alzato dans le territoire de Milan, se distingua dans les lettres, & plus encore dans la jurisprudence. Ses talens pour la science du droit, mis au jour pour la premiere fois à Avignon, lui concilierent l'estime des rois de l'Europe, qui se le disputerent.

François Ier., le restaurateur des lettres, l'appella à Bourges, & l'honora de sa présence aux leçons qu'il y donnait : après un séjour de cinq ans en France, Charles-Quint l'engagea à repasser en Italie, lui donna une chaire en l'université de Pavie, & le nomma sénateur de Milan.

Ce savant homme joignit à ses connaissances en droit une aptitude singuliere pour la poésie, & un goût excellent. On peut dire que les Muses elles-mêmes lui dicte-

ngues de l'Europe.

Alciat mourut au mois de janvier 1550
ĝé de près de cinquante-huit ans.

LA DOUBLE MÉPRISE.

L'AMOUR & la mort voyageaient «
ompagnie : la mort était armée de ſon ca
uois, l'Amour avait auſſi ſes traits ; i
'arrêterent & coucherent une nuit enſem
le dans le même endroit ; l'un & l'aut
taient aveugles ; ſans y faire attention,
changerent mutuellement leurs armes :
nort prit les traits dorés de l'Amour,

.oups du ſort : épargne-moi divin enfant : ô mort ! tu tiens les traits vainqueurs : fais que j'aime & que le vieillard ſoit la proie de l'Achéron !

PORTRAIT DE L'AMOUR.

Les poëtes ont, mes belles dames, expliqué dans des vers charmans les attributs de l'Amour, ils l'ont peint enfant, nu, aveugle ; ils lui ont donné des ailes & des flèches, dont il frappe également tout l'univers ; & ils ont attaché un bandeau ſur ſes yeux : n'ont-ils point exagéré, & ce portrait convient-il bien à un dieu ? quoi ! celui à qui tout eſt ſoumis, qui diſpoſe de toutes les richeſſes de la terre, n'aurait pas de quoi couvrir ſa nudité ? Comment en cet état, peut-il franchir les ſommets des montagnes, affronter les neiges & les frimats, braver le ſoufle de Borée, & parcourir les champs endurcis par la glace ? c'eſt un enfant ; mais cet enfant eſt auſſi vieux que Neſtor, ſi vous en croyez les champs ſublimes du vieillard d'Aſcrée, les enfans ſont frivoles, inconſtans ; celui-ci eſt obſtiné, & ne quitte jamais ſans vio-

à la terre, ce n'eſt qu'aux ...
it de mortelles bleſſures ; & ſtable
la pierre, il ne ſort point de l'endroit
ccupe : s'il eſt aveugle, pourquoi
d'un bandeau ſes yeux ſans lumiere?
tile ornement épaiſſira-t-il le voile
obſcurcit? Qui pourrait ſoupçon-
adreſſe à lancer des traits, s'il eſt
: la vue? ſes armes ſont ſûres, on
mais les coups que porte un aveugle
ent pas être bien à craindre ; on le
de feu, & qu'il verſe ſa flamme
cœurs ; & comment exiſte-t-il en-
'eſt-ce pas le propre du feu de ſe
er lui-même? ſa flamme, d'ailleurs,
... les ondes, où elle

eſt
de

F
ſi
de

ag
ſ
c

it dans la molleſſe ; les ſoucis, les
s qu'il endure ne lui cauſent aucun
, & l'eſpérance l'allaite dès le berceau ;
is un piége ſecret ſe cache en lui ſous les
us belles apparences, & la volupté qui le
ſuit n'eſt jamais ſans amertume : ſa deviſe
eſt le fruit de la grenade, dans un champ
de couleur noire.

JUNIUS.

FLAVIO GIUNIO vivait dans le ſeizieme ſiecle à Andria, ville d'Italie, au royaume de Naples, où il avait pris naiſſance.

Il a publié un recueil de poéſies très-agréables, ſous le titre de *Centum Veneres ſive Lepores*. Les cent pieces dont il eſt composé roulent toutes ſur des ſujets galans, & ſont remplies de graces & de penſées riantes & ingénieuſes : ce livre fut imprimé à Florence, en 1603, in-4°., aux dépens de l'académie d'*Egli uniti* ; cette édition magnifique a été remplacée depuis par une autre moins ſomptueuſe, qui ſe fit à Hambourg, in-8°. en 1714.



LA BEAUTÉ N'A PAS BESOIN D'ARMES.

CUPIDON & Minda ſe diſpoſaient l'un & l'autre à décider, dans un combat ſingulier, à qui des deux appartiendrait l'empire du monde : l'enfant eſt armé de ſes traits ;

brûle eſt-il ſi doux ? ſi c'eſt malgré moi que je reſſens ſa flamme, que me ſervira-t-il de m'en plaindre ? ſi je conſens à en éprouver l'ardeur, c'eſt en vain que ma voix fait entendre des reproches ſuperflus.

JANUS DOUZA.

JEAN VANDER-DOES le fils était né à Noortwick, dont ſon pere était ſeigneur en 1570 : il a fait des vers latins, & d'autres en langue hollandaiſe ; le nombre de pieces que nous poſſédons de ce jeune homme, donne une idée avantageuſe de ſon eſprit.

Outre la poéſie, il s'adonna aux mathématiques & à la philoſophie, ſciences dans leſquelles il eut des ſuccès : il occupa quelque tems la place de garde de la bibliothéque de Leyde : ſa réputation aurait ſurpaſſé celle de ſon pere, s'il avait aſſez vécu pour multiplier ſes ouvrages. Ses poéſies forment un petit recueil, mais on y remarque une grace & une délicateſſe qui les rendent recommandables : cependant les annales de Hollande ſont autant ſon ouvrage que celui de ſon pere, & nous lui

couvrirent ſa tombe de ...
funebres.

A GUIRLANDE.

e, à peine ai-je touché la guirlande
n'as envoyée, que tous les feux du
& de l'Ætna ſont entrés dans mon

ne-moi, de grace, Battile ; épargne-
a mort ne peut être un triomphe
: ſi tu refuſes de me ménager,
au moins ces fleurs qui déja s'é-
t & languiſſent ſur ma tête ; mes
ſont vaines, elles ſe répandent
un fleuve autour de mon viſage,
... liqueur produite par l'ar-

L'AMOUR COMPLAISANT.

Que je cherche le repos, que je prenne le frais ſous un arbre, je ne ſuis jamais ſeul, & l'Amour m'évente par l'agitation de ſes ailes : ſi je chante quelques couplets, l'Amour chante & les prononce avant moi : ſi je pleure, ſi mes ſanglots douloureux s'échappent dans les airs, il pleure auſſi, & mêle ſes gémiſſemens aux miens : je veux panſer mes bleſſures ; il les lave par ſes larmes, & les eſſuie avec les plumes de ſes ailes : ſi je me complais aux peines que j'endure, il s'amuſe à me piquer de ſes fléches & à redoubler la flamme qui me dévore : me voit-il marcher dans les ténebres, ſon flambeau à la main, il éclaircit mes pas, & les dirige avec bonté, s'il me ſent diſpoſé à m'égarer ; que je vole aux combats, il m'arme de ma cuiraſſe, place mon caſque, & me ceint mon épée : veux-je voguer ſur la mer, ſes ailes me ſervent de voile, & c'eſt lui-même qui trace ma route ſur l'onde, où ſa mere eſt née : ainſi toujours il m'accompagne, par-tout il eſt avec moi, afin que mon amour ſi bien entretenu dure éternellement.



LA LUMIERE ET LES TÉNEBRI

Pourquoi, toutes les fois que tu para
mes regards pendant le jour, lumiere
ma vie, une nuit obfcure couvre-t-elle a
tôt mes yeux, & pourquoi, dans les t
bres de la nuit, quand je te vois, cette
me femble-t-elle plus claire qu'un b
jour ? Tels étoient mes difcours ; mais l

[redacted]

PAUL MÉLISSE.

CE fut le vingt décembre 1539, à Melrichſtat, en Franconi, que Paul Meliſſus Schédius prit naiſſance. Ce poëte latin, un des plus beaux eſprits de l'Allemagne, obtint à vingt-cinq ans la couronne de laurier poétique, qui lui fut décemé à Vienne, en Autriche. Il fut élevé enſuite en Italie aux dignités de Comte Palatin & de Citoyen Romain. Les empereurs Ferdinand I, & Maximilien II l'honorerent d'une eſtime particuliere : pluſieurs ſavans lui rendirent, & à ſes vers, les plus brillans hommages. Ils excellent en effet par une douceur, un naturel & une élégance qui lui ſont propres ; qualités rares parmi les poëtes d'Allemagne. Il a fait auſſi quelques vers dans la langue de ſon pays.

En 1586, on lui confia le ſoin de la bibliothéque palatine d'Héidelberg, où il mourut en 1602, au mois de février, âgé d'un peu plus de ſoixante-un ans.

1 soyez plus ...

: que vous voyez n'eſt point Lælia,
Vénus échappée de l'iſle de Chypre
Mars a conquiſe ; la déeſſe a voulu
:acher ſous les traits d'une mortelle;
; ſes yeux & ſa figure l'ont trahi.

LES SOUPIRS DE ROSETTE.

l'où vient, lumiere de ma vie, que tu
ɔires ſi ſouvent ? à qui s'adreſſent ces
s multipliés ? je faiſais ces queſtions à
maîtreſſe : ignores-tu, me répondit-
, que ces ſoupirs échappés de mon cœur
leur réfuge dans le tien ?

LE PRINTEMS.

[redacted]

ınt de printems pour moi ; vois comme les
ˋes que Flore fait naître dans les jardins,
ıt belles & tendres, & combien les lys
multiplient dans nos prairies ! Hélas !
rmi ces roses, parmi ces lys, il n'éclôt
n pour moi ! ô sort déplorable ! les
rgers cueillent les fleurs, & pas une
elles ne m'ouvre son calice odorant !
Flore ! c'est ta faute ; mere prodigue à
ous les autres, ai-je tort de me plaindre si
ı n'es qu'une marâtre avare envers moi ?

LE SOLEIL ET ROSINE.

Pourquoi, lorsque Rosine est assise au
oleil, brillant de tous ses feux, couvre-t-
le sa chevelure parfumée des plus douces
deurs, & son visage charmant d'un cha-
eau qui l'ombrage ? pourquoi te refuse-t-
le, ô Phœbus ! l'aspect de ses yeux si
eaux ? hélas ! tes rayons, dieu du jour,
raient anéantis sans le soin qu'elle prend
e voiler les siens.

LA PERFECTION.

Tous les agrémens qui distinguent les
races, tout ce que les Nymphes ont de

eux Melisse, ne le cherche p...
dans ton Euphrosine. Elle réunit seule
le tout ce qui pare la vertu, & tout le
qui regne sur la terre; seule elle ren-
e mille trésors; & pour désigner ce
y a de plus parfait, il ne faut que
mer Euphrosine.

EAUTÉ NATURELLE.

t'ai vue le matin, je t'ai revue le soir
it, en plein-midi, & toujours égale
belle; ton teint ressemble à cette cor
purpurine qui se peint sur une onc
uille aux premiers rayons d'une auro
; on ne te voit jamais changer; tu
... du fard, ...

effet combien l'art eſt en tout point inférieur à la nature.

BUCHANAN.

GEORGES BUCHANAN, poëte & hiſtorien latin, nâquit en 1506 à Killene, village de la province de Lenox, en Ecoſſe, au mois de février. Il n'eſt point de littérateur qui ait eſſuyé plus de traverſes & de tracaſſeries que lui, il les dut ſans doute à l'inquiétude naturelle de ſon eſprit remuant & diſpoſé à la ſatyre.

Il mena continuellement une vie errante & vagabonde, quitta l'Ecoſſe, ſa patrie, vint en France, parcourut le Portugal & l'Angleterre, & ne put ſe fixer dans aucun endroit. Il fallait qu'il eût été partagé par la nature d'un génie bien ſupérieur, pour avoir, au ſein de ſes diſgraces, excellé, comme il l'a fait, dans ſes ouvrages, & ſur-tout en poéſie où il a ſurpaſſé tous les modernes qui l'avaient précédé, & n'a point été effacé depuis.

L'ouvrage qui lui a attiré le plus de ré-

putation, eſt ſa traduction en ver
pſaumes de David, la meilleure q
été faite; de laquelle Bourbon, le j
poëte célebre, diſait qu'il préférer
l'avoir compoſée à être Archevêqu
Paris.

Ses ſatyres contre les moines ſont
d'un ſtyle âcre & avec une verve
gieuſe. Elles furent la principale cau
malheurs qu'il eſſuya. Il y a bea
d'élévation dans ſes Odes, de délic
dans ſes Endécaſyllabes; & en gé
il mérite, à tous égards, les lou
qu'il a reçues des littérateurs qui ſav
pas juger un poëte au tribunal de
préjugés.

LE CONTRASTE.

QUAND tu me donnes des baiſers, Neæra, je bois le nectar & l'ambroſie ; je crois être monté au rang des Dieux, au-deſſus même de la divinité, s'il exiſte un être qui les ſurpaſſe, ou qui jouiſſe d'une félicité plus parfaite.

Mais ce nectar délicieux que je puiſe ſur tes levres, porte avec lui un poiſon caché, qui, du faîte de ma béatitude, me précipite dans les gouffres du ſtyx, me plonge dans les abîmes du tartare, & plus loin encore, s'il ſubſiſte quelque choſe au-delà.

Auſſi-tôt mon cœur, mon ſang, mes veines, mes entrailles en ſentent l'impreſſion ſecrete ; mes membres s'affaibliſſent, un feu dévorant brûle mes ſens, le poiſon circule dans mes nerfs ; & mon ame eſt tellement affectée, que ce même poiſon lui ſemble plus doux que le nectar, la mort préférable à la vie, les tourmens à la tranquillité, le délire à la paix, la maladie à la ſanté.



L'EFFET DES BAISERS.

Telles, aux chaleurs du ſoleil, on voit les feuilles du lys cueilli par une main virginale, mourir & tomber ; ainſi, Neæra, depuis que les rayons de tes yeux ont frappé mon cœur, un feu lent & ſecret me deſléche ; mais du moment où mon ombre faible & languiſſante a reçu des

un de ſes cheveux d'or, elle m'en lia les mains ; je me mis à rire, je l'avoue, de ce jeu puérile, & je ne tins aucun compte d'un lien ſi facile à rompre ; mais ayant vû combien mes efforts pour m'en dégager étaient vains, me ſentant pris comme dans des entraves d'airain, je n'eus plus qu'à gémir de mon malheur.

Oui, un ſeul cheveu de ma maîtreſſe eſt pour moi la chaîne la plus dure, & c'eſt par lui qu'elle exerce ſur moi le plus formidable empire.

L' A M O U R.

Quel eſt cet enfant ailé ? l'Amour : —— ſon pere ? le feu d'un bel œil : —— dans quelle ſaiſon eſt-il né ? au printems ? —— où vit-il le jour ? dans un cœur généreux : —— qui l'a nourri ? la jeuneſſe dans ſa premiere fleur : —— quels alimens lui donna-t-on ? tous les charmes, tous les attraits d'un viſage ſéduiſant : —— quelle eſt ſa ſociété ? la légéreté, les loiſirs, le luxe, les richeſſes : —— pourquoi cet enfant ſe complaît-il à des querelles ? un deſir inſatiable, une crainte conſtante en ſont la

Tu aimes tout le monde, Pł
perſonne ne t'aime : tu m'en pa:
priſe ! ſi tu n'as point d'amans, c'
ſans diſtinction, tu reçois tous
ſoupirent pour toi : — je vais don
tous : —— tu ne m'entends pas : je
gage point à haïr, & je ne te dé
d'aimer : à qui veux-tu donc que
tache ? —— ne haïs perſonne,
mais, ſi tu veux être aimée, r
jamais que les vœux d'un ſeul an

B É Z E.

VEZELAI, en Bourgogne, vit naître, le
ringt-quatre juin 1519, Théodore de Bèze,
poëte Français & Latin, & théologien
controversiste. Cet homme fameux avait
dans l'esprit & sur la figure tout ce qu'il
fallait pour se produire avec avantage sur le
héâtre du monde. La poésie l'occupa dans
ı jeunesse, & l'amusa encore sur la fin
: sa vie. La nature l'avait destiné à jouer
ı rôle sur la terre, & la réforme donna
ffort à son génie, en lui fournissant
:casion de déployer de grands talens:
t-être en eût-il fait un autre usage, si
carriere différente eût également pré-
: à son ambition des appas aussi flat-
. Il fut une des plus fermes colonnes
rti calviniste, & l'oracle de sa secte.
ıvrages de controverse sont en grand
e, & peuvent avoir du crédit parmi
testans; mais ce sont ses vers qui le
· cher à la république des lettres.

sent que cette injuste prescription n'est
qu'au masque fanatique qu'a pris cet
vain, qui, comme Baillet, ne veut
qu'un poëte ait du mérite, s'il n'est d
ou tout du moins orthodoxe. Suivant
espece de critiques, Socrate & Platon n
ni mérite ni vertus, parce qu'ils n'ét
pas chrétiens.

Bèze, très-justement reconnu pour
poëte agréable & facile, plein de fe
d'enjouement, mourut à l'âge de qua
vingt-six ans, en 1605.

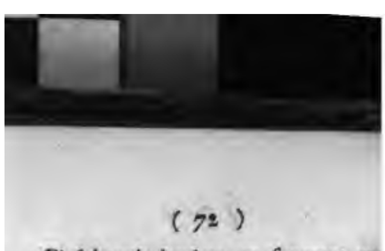
Avant la jolie édition de ses *Juven*
publiée chez Barbou en 1757, avec
de Muret, & les vers de Jean Secon



'ait eu cependant plusieurs éditions, & ıtre autres une de Paris en 1548, la ême année que Bèze quitta l'église ro- aine pour embrasser le calvinisme ; une ıtre sans date, la plus rare de toutes ; & ıe troisieme de 1599, plus ample que s précédentes, & revue par Bèze lui- ême, dans sa vieillesse. Jacques Stoer, ibraire Hollandais, en publia encore une ı 1614, in-16, qui renferme toutes les ›ésies de cet auteur, à l'exception des *ıvenilia*, parmi lesquelles il y en a un :and nombre contre l'église de Rome. Ce vre est à l'index.

LE BAISER DE CANDIDE.

TENDRES rosées dont Vénus se plaît à :ffraîchir ses corbeilles de roses, douce queur! qui, séparée du roseau qui vous roduit, enrichissez nos tables des entre- ıets les plus succulens ; & vous, charme e nos yeux, miel, baume céleste, fruit e l'adresse des abeilles, j'ai sucé, j'ai sa- ouré tous vos trésors, & plus encore, s'il ciste au monde quelque chose de plus déli- cieux *que vous*.



C'eſt la nuit derniere, en ſongeant qu
je tenais Candide dans mes bras, qu
j'ai éprouvé ce bonheur.

Oui, quand je preſſais les levres de ma
maîtreſſe plus fraîches que le printems,
roſes, roſeaux, rayons de miel, je vous
dédaignais également.

Helas! malheureux, qui m'a privé de



te prie, vois quels efforts il fait ; vois comme par leurs mouvemens précipités, ces deux globes atteftent les regrets qu'ils éprouvent de s'y fentir enfermés : ne crains-tu pas qu'une chaleur trop concentrée ne faffe liquéfier cette neige ? maudite agraffe, tu t'obftines à refferrer les liens qui l'attachent ; tu ne veux point me rendre mes richeffes, mes tréfors, tout mon bien ? Vénus elle-même va t'y contraindre : tu fais bien fcélérate que tu ofas dernièrement la bleffer dans les bras du dieu Mars.

Oui, Cythérée va te forcer de te livrer à mes regards, d'abandonner à mes mains ce tréfor que ta méchanceté jaloufe me dérobait : alors, petite agraffe, méprifable agraffe, gardienne orgueilleufe du fein de ma maîtreffe, tu croupiras, oubliée dans la fange.

LE PIED.

Pied qui foutiens ces deux colonnes, de la volonté defquels dépend le repos ou le mouvement de Candide, de cette Candide qui tient dans fes yeux, qui porte

ſur ſon ſein toutes les délices de Bèze; pied ſi blanc de Candide, pied charmant, pied mignon, qui conduiſais ma maîtreſſe auprès de moi; pourquoi me l'as-tu enlevée? ne devais-tu pas au moins m'avertir de ſon départ? j'aurais eſſayé de la retenir à force de prieres, ou mon pied l'aurait accompagné dans ſon voyage.

Méchant frippon! quel mal te ſouhaiterai-je? qu'une goutte opiniâtre briſe tous tes os, qu'un gravier mal-faiſant t'in-

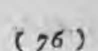


: me reſte que ce moyen pour ma
er), pied cruel! ma muſe ne ſera pas
ment un pied à ta gloire.

AU ZÉPHYR.

nt dont le ſoufle n'eſt jamais trop
it ni trop froid, toi qui accompagnes
bus au printems, zéphyr raffraîchiſ-
& doux, qui fait ondoyer & voltiger
les airs les cheveux dorés de ma maî-
, plus blanche que le lait; dis-moi,
prie, quand tu répands la joie dans
vers que tu parcours, vois-tu quel-
bjet plus gracieux & plus déleƈtable
na Candide.

is, dis-moi, de grace, encore, lorſ-
tu t'inſinues avec autant de témérité
cette chevelure, que tu diſperſes ſes
les légeres, ne crains-tu pas de laiſſer
dre tes ailes agiles d'un côté ou d'un
dans leurs ondes? car ce qui te ſem-
es cheveux ſi fins, ce qui te paraît
reſſe ondoyante, ce ſont bien plutôt
lets dans leſquels ce ſcélérat de Cu-
enveloppe les malheureux amans,



comme l'adroite Arachné ſurprend d
ſa toile les mouches indiſcretes.

C'eſt ainſi que l'amour m'a ſurpris; c
ainſi que tu vas toi-même tomber en
puiſſance : mais, ô Dieux! qu'il eſt d
de ſubir un pareil eſclavage.

L'AMOUR CROIT PA LES TOURMENS.



eſt éternelle ; elle aura ſoin de les entretenir ſans ceſſe : je le ſais, notre flamme ſera tourmentée ; qu'importe ? ſon ardeur en augmentera davantage.

VÉNUS JALOUSE.

Vénus te vit derniérement, ma Candide, & elle ne put te voir ſans devenir jalouſe : comment, dit-elle, une mortelle l'emporte ſur une divinité à qui deux déeſſes ont été forcées de céder le prix de la beauté ! Elle demande auſſi-tôt des fleches à ſon barbare fils ; il n'a rien à lui refuſer : elle s'arme ; le trait vole en frémiſſant ; mais il ne va pas à ſon but. Dès que ſa pointe cruelle apperçut les graces de ton front divin, elle ſe détourna : tu fus préſervée ; mais tu ne le fus pas ſeule. Celle qui te lança cette fleche, l'échappa de même, car ſi tu l'euſſes, dans ta colere, regardée d'un œil menaçant, tu n'aurais peut-être été que trop vengée.

Cythérée ont à-peu-près les mêı chans.

L'un pourſuit un lievre, l'aut ſuit la beauté : rien de ſi légeı lievre, rien de ſi fugitif que la be: chaſſeur dreſſe des piéges, l'aman auſſi de filets : l'un & l'autre les ſouvent en vain : ils bravent tous pluie & les orages, & nourriſſ deux des animaux dévorans.

Il y a cependanr entre eux ceı rence ; c'eſt que, lorſque ſa proie tue, le premier reçoit le prix triomphe ; mais l'amant bien plus

courait derniérement les campagnes de la France ; il apperçut Filene, cette rébelle, cette méchante Filene, qui, d'un front superbe & sévere, a rejetté tant de fois mes vœux, qui, jusqu'ici, a méprisé les fleches & le flambeau de Cupidon, & qui assurait qu'elle n'aurait jamais rien à démêler avec l'Amour ; elle qui prenait Castor & Pollux pour garans de son serment perfide. Mais à peine ce dieu, ce petit Cupidon eut-il lâché un seul trait de son lourd carquois, qu'aussi-tôt Filene a déposé cette terrible sévérité ; ô puissance de l'Amour ! ô Filene que vous êtes légere !

SONGE.

Accablé de fatigue, j'étais couché dans mon lit, & déja le sommeil appesantissait ma tête, lorsque Candide, moins cruelle à son cher Bèze, m'apperçut en songe. Elle me caressait, elle se livrait à toute ma tendresse, elle me pressait dans ses bras, fixait sur moi ses regards amoureux, & me provoquait par les plus tendres discours. « Si je ne t'aime plus que moi-même, » nymphe charmante, que je meure, que



je fois anéanti ! » à peine prononçai-je
mots, qu'une lumiere jaloufe diffipa
n fonge, & me déroba ma maîtreffe.
Ah ! qui que tu fois, divinité bienfai-
nte qui préfides aux idées nocturnes,
t qu'on t'appelle Morphée ou le Som-
il, fais-moi voir en veillant ce que tu
as montré pendant que j'étais dans tes
s, ou, fi tu ne peux autrement fatis-

[redacted]



En quels lieux n'ai-je pas couru dans cette ville ? quelle place n'ai-je pas visitée ? & dans toute la ville je n'ai pas trouvé Publie : es-tu retenue par un mari jaloux, ô femme digne d'un époux plus humain ? ou ce Paris si peuplé devient-il l'objet de tes dédains, & lui préfere-tu l'air pur & paisible de la campagne ?

Peut-être, au fond d'un bois, rêve-tu à nos amours, & cherche-tu les moyens de les dérober à des yeux prévenus ; j'irai : rien n'arrêtera ma course, jusqu'à ce que je t'aie trouvé seule dans quelque retraite : conserve cependant à tes mains, à ton cou, leur blancheur précieuse, & ne laisse point obscurcir l'incarnat de tes joues ; couvre ta tête d'un voile ; Phœbus, s'il te voyait, deviendrait amoureux de ta figure : Daphné fut renfermée sous l'écorce d'un laurier : quel serait mon malheur si la même chose t'arrivait ! Calisto fut enchaînée dans les bois, pour avoir plu au dieu du tonnerre : de grace, que Jupiter ne touche point ton cœur.

Et que n'ai-je point à craindre ? les bois sont l'empire des voleurs ; qui que tu sois,

plus puissante.

Que dis-je! ô Publie, la plus be
de mon ame, mes accens n'iron
qu'à ton oreille! que ne suis-je
d'observer tes discours, quand tu
que ne puis-je distinguer sur ton
mouvemens de ton cœur! je pou
ter à mon amour les douceurs d
rance, & me dire à moi-même
laissera toucher.

Je te joindrai, Publie, en tel e
la ville où tu sois, à la campagne
si tu l'habites, j'y parviendrai;
personne te semblait peu digne d'i
je t'annoncerai moi-meme ma foi



MURET.

.c-ANTOINE MURET, né en 1526, rg de Muret, près de Limoges, se ıom célebre en poésie, dans l'élo- latine & dans la critique.

:s avoir acquis, sans aucun maître, .es, connaissances que peut se procu- :unesse avide du savoir, cet homme, meux dans un âge où la plupart res ne connaissent pas encore leur :e, se trouva en état de professer, à it ans, dans le collége d'Ausch : il epuis à Paris, où ses grands talens :erent l'amitié de tous les gens de , & l'estime des princes.

gé de s'exiler de sa patrie, pour une ion infâme faite contre ses mœurs, ira successivement en plusieurs villes aume, & de-là en Italie, où il reçut rise, & obtint de riches bénéfices : :ut à Rome, âgé de 59 ans, en ıprès y avoir professé la philosophie ıéologie.

cieux critique, orateur éloquent, il



possédait ces deux qualités à un degr
périeur, & son talent pour la poésie,
qu'un supplément accessoire à son mé
il écrivait en prose avec la pureté &
gance de Cicéron, & ses vers brillen
la douceur, les agrémens, la finesse
légéreté.

L'auteur des trois siecles a confondu M
dans l'anathéme qu'il a prononcé c



Ses poéſies, fort rares avant l'édition
u'en a donné Barbou, furent imprimées
a 1553, à Paris, in-8°.

LA JALOUSIE MUTUELLE.

QUAND je tâche de te dérober un baiſer,
larguerite, mes yeux deviennent jaloux
e mes levres, & ne veulent point être
ivés du plaiſir de te voir: ſi je veux, par
vue, combler le bonheur de mes yeux,
s levres ſe révoltent: l'éclat enchanteur
brille ſur ta bouche de roſe les appelle
es entraîne auſſi puiſſamment que la
e conſacrée à Hercule attire le fer.
ſouverain aſcendant de la beauté, qui
rce à être ainſi diviſé contre moi-
!

'SERS INSUFFISANS.

, ces baiſers que tu me donnes,
evres amoureuſes ſe diſputent le
'appaiſent point aſſez l'ardeur qui
: ſuſpendue à mon cou, tes bras
trelacés à mon corps, tu as beau
ta vie & tes délices, c'eſt encore

H

Jouons, ma chere Margue
ſons-nous; que le Soleil rayo
trouve enſemble au ſein des
plaiſirs, dès que l'Aurore au
roſe lui ouvrira les portes du jo
nous y retrouve encore en ſe plo
les ondes de l'Heſpérie: je
ma colombe, tu me nommera
reau; lorſqu'embraſé de to
de l'amour, je te dirai: m
donne-moi un ſeul baiſer; pr
tes bras à mon cou; prodigu
baiſers ſavoureux, mille autre
tres encore; que ta langue v
mêle ſes délicieuſes careſſes,



deux globes qui commencent à s'agiter pour toi ſeul, & qui repouſſent le lacet qui les preſſe! . .

Où vas-tu ? que fais-tu, méchant ? que cherchent tes doigts indiſcrets. . . . . .

Jouons, amuſons-nous ainſi, ma chere Marguerite, tandis que nous ſommes à la fleur de nos ans, tandis que notre vigueur nous rend propres aux ſacrifices de Vénus, & n'ayons pas le regret de perdre le plus beau de notre âge; la débile vieilleſſe nous ſuit de près: quand nous en ſerons atteints, ô douleur! une toux meurtriere, une foibleſſe accablante, ma colombe, ſuccéderont à nos jeux & à nos amuſemens.

SONGE.

Dieux! es-tu dans mes bras, lumiere de ma vie, ou ſi je me forge un vain ſonge? oui, je te tiens; rien n'eſt plus ſûr; ce n'eſt point un ſonge; ne vois-je pas réellement ces yeux de feu, ces joues purpurines, ces mains plus blanches que le lait, les graces de ce front d'ivoire, & ce cou plus éclatant que la neige fraîchement tombée? Prenons les armes, & livrons-nous de

doux combats, pendant que
jouir d'un moment favorabl
mutuels . . . . malheureux!
pas . . . . je ſuis le jouet
trompeur : ô douleur ! plaiſ
ſéduiſiez mon ame ! mais
plainte ? ah ! conſultons la
le bien qu'on goûte en amo
en effet qu'une ombre fugiti

LES EFFETS DE L'A

Lorſqu'il faut que je paſſ
te voir, Chloé, le mois
qu'une année, l'heure eſ
qu'un jour ; ſi je ſuis près d

[redacted]

t'ont donné ſur moi ! puiſque tu peux, à mon égard, changer l'ordre du ciel.

PASQUIER.

ETIENNE PASQUIER nâquit à Paris, en 1529; avocat célebre, poëte aimable, hiſtorien véridique & laborieux, il a parcouru ces différentes carrieres avec des ſuccès toujours égaux & ſoutenus : ſes talens pour le le barreau lui concilierent la faveur de Henri III, qui le gratifia de la charge d'avocat-général de la chambre-des-comptes, qu'il remit depuis à ſon fils : il en remplit les fonctions avec toute la diſtinction & l'avantage qu'en pouvait recueillir un homme franc, intégre & déſintéreſſé : tel était le caractere de Paſquier, mais les vertus de ſon cœur recevaient un nouvel éclat de la beauté de ſon eſprit; ce fut ſurtout par ſes poéſies latines qu'il ſe diſtingua; les françaiſes ſont inférieures.

Le nombre prodigieux de vers qui parurent à l'occaſion de la *puce* & de la *main*, de cet homme fameux, prouve aſſez en

quelle considération il était parmi de mérite de son tems.

En dépit de la haine d'une société table qu'il avait, dans un plaidoye veur de l'université, déclarée dign proscrite du royaume, il a vécu vingt-sept ans avec l'estime des l toyens, & est mort en 1615, a présence d'esprit assez ferme pour se fermer les yeux à lui-même, em les regrets de tout ce qu'il y avait mes distingués dans la France.

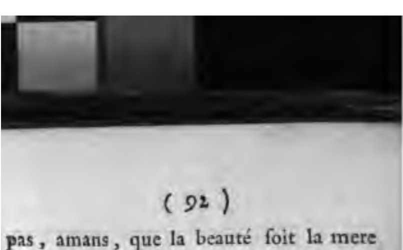
Sa prévention contre les Jésuites, sage qu'il fit de ses talens contre e

\ CONTAGION.

llais des baiſers de feu ſur la bou-
ıa maîtreſſe qui était malade; je
ıe dit-elle, en me repouſſant, que
:u preſſes mes levres languiſſantes
tiennes, tu ne reſpires la fievre
uſe qui me brûle : va, lui répon-
e me ſoumets à prendre ton mal
›aiſers, pourvu qu'ils te donnent
ien.

; AMOUR USÉ.

l je brûlais pour toi, Cléone, un
, (je le paſſais ſans te voir),
mois, un ſeul mois était une
ıa flamme eſt éteinte, je ne penſe
voir; & même, ſi tu t'offrais à
, un ſeul jour me ſemblerait un
e année : tu as pourtant encore les
harmes que lorſque je t'aimais,
›as moins belle; mais je n'ai plus
, je ne ſens plus dans mes veines
ıpté traîtreſſe qui m'avait enlevé à
ıe; c'eſt un malheur : n'imaginez



pas, amans, que la beauté ſoit la mere de l'Amour, c'eſt au contraire l'Amour qui crée la beauté.

LA CONTRADICTION.

J'ai tenté, pour me faire aimer de Fanni, tous les moyens poſſibles ; j'ai déclaré mes feux, j'ai écrit, j'ai fait des préſens ; mon amour, mes prieres, mes dons n'ont pro-

ne veut bien ce que je deſire ; mais
on , le tems & le lieu nous man-
ſans cela pourtant , notre amour
. Enfin , le tems eſt favorable , le
occaſion ſont propices , & Cléone
ut plus ; que je meure ſi cette con-
ne détruit nos liens ! elle me deſi-
nouveau ; le tems , le lieu , tout
ccédera ; & peut-être là choſe ne
ira-t-elle plus , quand elle le vou-
inſi l'Amour eſt capricieux , il faut
e les amans les deſirs & le pouvoir
oujours une marche égale & uni-



LES POETES.

Le malheureux Apollon brûle pc
Daphné ; la nymphe du Pénée le fuit :
tout son art ne la rend pas sensible ; e
est changée en laurier, & le laurier d
vient la couronne des poëtes : comme l
les poëtes sont amans ; comme lui, da

séduisans qui nous distinguent, ont sur tout son sexe une puissance plus sûre & plus absolue.

REMY BELLEAU.

CE poëte français, qui nâquît à Nogent-le-Rotrou, dans le Perche, en 1528, est plus connu par ses vers français, qui lui ont mérité une place parmi les sept poëtes de la Pléïade de Ronsard, que par les pieces, en petit nombre, qu'il a faites en latin. Il avoit cependant du talent pour composer en cette langue, & quoique les morceaux que je traduis ne soient que des répétitions de quelques-uns de ses sonnets, il y regne une grace, une facilité & une délicatesse dignes des poëtes du bon siecle; aussi l'appellait-on le peintre de la nature.

Il a fait des vers français de toute espece, des baisers qu'on lirait peut-être encore avec plaisir, si la langue dans laquelle ils sont écrits n'avait pas acquis depuis une perfection, qu'on regrette de ne pas trouver dans son vieux style. On estime le plus, parmi

ouvrages, celui qui concerne les pierres
cieuses, mais il tient trop à son siecle,
ur avoir un grand mérite au nôtre.
Ce poëte qui avait été attaché toute sa
à des seigneurs de la maison de Lorne, mourut chez le duc d'Elbœuf, à
ris, en 1577.

AUX ABEILLES,



ondante de fleurs : là canelle, le crocus ;
thym y fleuriſſent à l'envi ; des ſources
miel en découlent ; la roſe du printems,
violettes & toutes les plantes du jardin
; Heſpérides y verſent leurs parfums dé-
:eux.

Volez, vous dis-je ; mais ne vous pla-
z pas ſans précaution ſur ſes levres de
es ; une flamme ſecrette y couve ſous
cendre ; elle brûlerait vos ailes fragiles ;
Ethna lui-même en ſerait conſumé ; com-
nt vos entrailles délicates échapperaient-
:s à ſa violence ?

L'AME FUGITIVE.

Quand tu me donnes la vie par des bai-
s, & que j'imprime ſur tes levres de
uces morſures, mon ame s'écoule dans
:ienne, & la tienne vient reprendre, avec
eur, la place que la mienne occupait.
:ux ames vivifient un ſeul corps, &
ublent ſon exiſtence : mais la tienne,
i ſe ſent étrangere, impatiente, laſſe
ſon nouvel aſyle, veut revoir ſon an-
nne demeure ; la mienne, brûlée de deſirs,

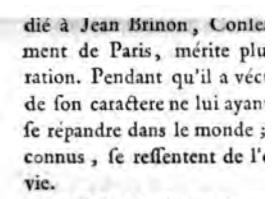
e, la quitte & la fuit : ainfi je lan-
ıs ceffe entre la vie & le trépas.
:lle, fi tu n'appaifes les feux dont tu
les, fi tu ne coles tes levres fur les
s, tu vas me voir tomber fans force
chaleur.
ıe-moi donc, ô ma chere ! un bai-
ɔlonges-en la douceur ; rends-moi
ɔufle, mon ame fugitive ; & fais
ıuver le bonheur au fein de mon in-



;, lorſque je reſpire la roſée la plus
r ta langue, que je la preſſe tendre-
que la tienne & la mienne ſe tou-
& s'agitent enſemble, que nos ha-
vacillantes ſe confondent ; alors je
au comble du bonheur.
que mes doigts ſe jouent dans les
le tes cheveux, ou que je fixe l'agi-
rapide de tes paupieres, par des bai-
flamme ; ſoit que mon ame er-
ur mes levres, cherche à s'échapper
n ſein : je languis; un tendre frémiſ-
m'agite, une ſueur froide inonde
ont, & mon cœur étonné n'éprouve
ſentiment que celui de l'amour.

L E D U C H A T.

ÇOIS LE DUCHAT vivait dans le
e ſiecle : Troyes lui avait donné la
ce. Il était ſeigneur d'un village voiſin
capitale de la Champagne, nommé
Aventin, & il fit des vers latins &
s. Ce n'eſt point aux derniers, parmi
s on compte pluſieurs pieces de


dié à Jean Brinon, Conse
ment de Paris, mérite plu
ration. Pendant qu'il a véc
de ſon caractere ne lui ayan
ſe répandre dans le monde ;
connus, ſe reſſentent de l'
vie.

Ses Préludes furent impr
1554. C'eſt l'ouvrage d'un
huit ans, d'une faible ſanté
l'apprend ſon éditeur, dans
il l'oppoſe lui ſeul aux I
Motza, aux Flaminio, au
l'Italie.

On connaît encore de ce
cueil d'odes latines, ſacrées
Troyes, chez Jacques Ou
Ce dernier ouvrage prouve

JS BLESSÉE PAR CUPIDON.

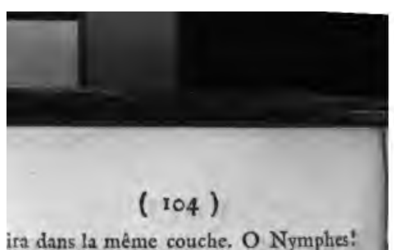
londe Vénus parcourait les côteaux, ırait dans les forêts pour y chercher raſſemens du bel Adonis. La pointe once s'enfonça dans ſon pied déli- ſang ruiſſele auſſi-tôt : à cette vue, è fondit en larmes : les Nymphes nt au cri de ſa douleur ; l'enfant ole, gémit, arroſe de ſes pleurs la : de ſa mere, &, mêlant aux baiſers ıi donne des paroles douces & con- s : quel eſt donc, lui dit-il, le auteur d'une action ſi noire ? c'eſt chant, lui répond la déeſſe ; c'eſt bleſſas mon cœur & qui m'attires détours de ces forêts.

AS ET CHLOÉ, *Dialogue.*

viens-tu, Licas ? — de Troyes : lle affaire avais-tu à la ville ? —

comme ils ſont jolis, ces ſouliers ! les couleurs dont brillent les plus plus beaux tableaux, n'ont rien de ſi éclatant : — voyons auſſi les rubans. —— Ah ! Chloé, la fille du riche Palémon n'en aura pas de plus élégans à la danſe du jour de la fête : —— par où Liſe a t-elle donc mérité ces préſens, Licas ? — elle eſt jolie, & ſouvent elle vient avec moi conduire ſes troupeaux

i causer de moi, comme on fit de
:, que Lindor avoit embrassée. —
ent! t'imagines-tu qu'Annette n'ac-
pas les mêmes faveurs à son Lubin?
; cependant qu'elle jouit de la meil-
renommée. — que tu es pressant! —
, je le veux bien : embrasse-moi,
ue cet ombrage nous favorise. — Tu
appes! pourquoi? — hélas! j'ai eu
du bruit que font les zéphyrs : ——
trons plus avant dans les détours de
:êt. — C'en est assez, Licas..... finis....
udente que je suis!..... tu délaces
corset!..... malheureuse!..... que
tu? —— ne te fâches pas, Chloé;
les présens que je t'ai promis : ——
ftes présens, qui sont la cause de mon
ieur! pourquoi donc? n'as-tu pas
é, dans nos embrassemens, tous les
rs de l'amour? —— hélas! pourquoi
reçu de toi autre chose que tes pré-
? — c'est que je t'adore; c'est que tu
harmante : — & s'il m'arrive quelque
lent? si ma honte se découvre? veuil-
les dieux que ce bonheur arrive! ô ma
oé! alors un hymen fortuné nous réu-



ira dans la même couche. O Nymphes! satyres de ces bois, soyez-moi favorables! daigne aussi veiller sur moi, Dieu 'Amour, qui causas mon erreur!

LE CONSEIL DU BERGER.

Pourquoi différer? pourquoi veux-tu ue nous consommions en vain la trame e nos beaux ans! vois ce pigeon baiser

manton, & nous nous enivrerons de toutes les délices de l'amour.

L'AMOUR TRIOMPHANT DU DIEU MARS.

Celui dont le glaive formidable intimide les plus braves guerriers, fait trembler Hercule lui-même ; amolli, ayant déposé son inutile armure, tombe aux pieds de la déesse de Paphos. Avec cette même main dont il abattit la tête sacrilége de Typhée, qui épouvantait Jupiter jusque sur son trône, il tient un miroir, il s'amuse avec la quenouille de sa maîtresse : cette main si dégénérée, il l'occupe à un emploi si différent du sien : l'Amour en rit, & l'enfant malin, agitant ses ailes rapides, répete ces mots par-tout où il vole : voyez le dieu de la guerre qui m'a rendu les armes ! qui donc osera désormais braver les traits que je porte ?

LA COURONNE.

Jolie couronne, dont les fleurs choisies avec goût, l'emportent sur toutes



Imola, d'un pere qui avait
aux Muses, écrivait avec go
ce poëte ait consacré la pl
veilles à des sujets pieux, il
son siecle qu'on pouvait égal
ser avec des objets profanes,
matieres de dévotion avec
qu'elles exigent : il a mis le
vers; cette version, la premi
duisit l'Italie, se fait lire
même à côté de celles de
d'Eobanus Hessus, qui ont
& l'autre, avec succès sur le

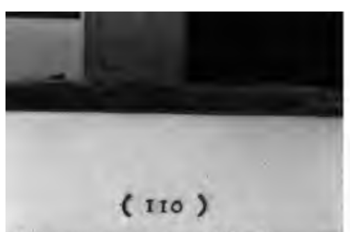
Flaminio mourut au mois

[redacted]

ιLME APRÈS L'ORAGE.

ᵴ formidables , rigoureuſe froi-
etenue par des frimats glacés ,
niſſant des aquilons, & vous
ans, dont la forêt dépouillée de
:doute les fureurs , roulez les
:cures des nuages blanchis , &
votre rage par le bruit effrayant
:lemens multipliés : Vénus me
toutes ſes délices , dans les bras
:tte, je goûte, ſur le duvet le
, tous les charmes de la volupté,
ıvez pas le pouvoir d'interrom-
uiſſance ſi fortunée ; la pluie , la
froidure ne peuvent rien contre

, quand le dieu du jour viendra,
d'orient, verſer de nouveau ſa
ır le monde , vous diſparaîtrez ;
rez vous plonger aux gouffres de
Œole vous enchaînera ; il vous
nfermés dans les vaſtes & téné-
:ours de ſes cavernes ; & malgré
;oûterai, avec ma chere maîtreſſe,
iel pur & ſerein , tous les agré-
lieu champêtre où j'ai fixé mon



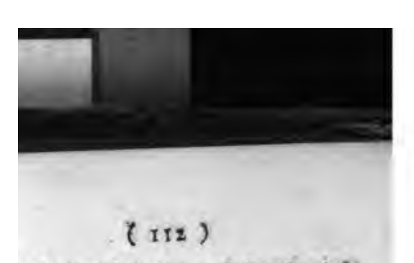
doux murmure, te rend son hommage tes pommiers blancs étalent, pour n ire, une couleur de pourpre.

Je rassasierai donc mes yeux du plaisir de voir : ma maigreur, ma pâleur vont dis aître, & je vais, avec toi, passer de gues années dans le sein du bonheur, que tu menes paître tes chevres sur la ntagne, soit que tu t'éloignes des champs ernels, & des pâturages ordinaires ; oi que tu fasses, ô mon ami, ta maî- sse adorée sera toujours avec toi : elle

car la chaleur de ce jour doit être exceſſive ; connais-tu la fontaine de Ménandrée, les buiſſons de Galeze & les champs du beau Lycambe ? Au milieu de ces collines, s'éleve un boſquet toujours verd, que le Méſale partage de ſon onde tranſparente : on y voit des fontaines de la plus agréable fraîcheur, de rians pâturages émaillés de fleurs, qu'un doux zéphyr entretient ; là je t'attendrai ſeul, nymphe adorée, ſi je te ſuis cher, viens, ſeule auſſi, m'y rejoindre.

LA VEILLÉE.

Que Vénus propice t'accorde une jeuneſſe éternelle ! que jamais les rides de la vieilleſſe ne ſillonnent tes attraits ! viens, après ſouper, ma Pholoé ; viens avec ta mere, chez la mienne, accompagnée de l'aimable Roſine : nous ferons gaîment enſemble la veillée auprès d'un bon feu : cette ſoirée ſera plus belle que le jour le plus pur : les vieilles raconteront leurs hiſtoires ; nous répéterons nos chanſons, & la petite Roſine fera cuir des chataignes. Nous paſſerons ainſi, parmi les ris & les



t, les premieres heures de la nuit, juf-
à ce que le fommeil vienne s'appe-
tir fur nos paupieres.

L'HOMMAGE NOCTURNE.

Tandis que le cri des cigales retentit
as les champs voifins, tu jouis, ma
oloé, d'un fommeil tranquille : moi,
rre tout feul au milieu de la nuit, & je



mine & ravage les plaines de l'air; mais l'Amour prend encore sur mon cœur un plus rigoureux empire.

L E J A R D I N.

Que Pomone te fasse don d'une jeunesse perpétuelle, ô mon jardin ! mais apprends-moi d'où vient que tout est changé pour toi? ta parure est évanouie ; on croirait te voir dans la saison des glaces & des frimats ; la rose n'épanouit plus les graces de son calice délicieux? la pourpre brillante de la violette a disparu, le ruisseau, & le gazon verdoyant, qui en tapissait les bords, sont desséchés ; l'oiseau de Dédale ne fait plus entendre ses mélodieux accens ; & cette forêt de citroniers, éblouissante par la blancheur de ses fleurs, a déposé sa chevelure odorante. Pourquoi l'hyacinthe blanc comme la neige est-il noirci ? d'où viennent ces murmures plaintifs qui raisonnent à travers le feuillage? l'ache vivace, le pavot jaunissant, la panacée, qui verse des larmes vermeilles, sont morts ! tu pleures, ô mon jardin ! la mort de la malheureuse Hyella, & tu regrettes de ne pas mourir avec elle ! tant qu'elle a

vécu, c'est d'elle que tu recevais tout ton éclat ; en mourant elle t'a ravi ta gloire.

CAPILUPUS.

ON trouve au premier volume des Délices des poëtes Latins d'Italie, la plupart

l'Ænéïde, le Traducteur de l'Évangile : on avait ainsi recousu des lambeaux d'Homere ; & nous avons imité ce genre dans nos Parodies Modernes. Lœlio a sur tous ses concurrens le mérite d'avoir excellé au point que ses imitateurs n'ont laissé après lui que de faibles copies.

LA RAPIDITÉ DU TEMS.

POURQUOI donc, Galathée, fiere de ta jeunesse, détourne-tu l'oreille des vœux que je te présente ? la rapidité du tems nous instruit à resserrer nos espérances, & que tout l'éclat d'un beau visage s'évanouit promptement : tu vois avec quelle vîtesse, au printems, la terre se couvre de fleurs, comme, en été, la faulx du moissonneur a bientôt séparé les épis de la terre qui se réjouit de les produire. L'automne ne laisse pas une durée plus longue aux raisins, & détache incessamment les fruits de leurs arbres ; après lui, couvert de frimats, se montre l'hiver, glacé, engourdi par la gelée ; sa chevelure est hérissée, & la neige



couvre son front : de même nous
drons bientôt la proie de la vieill
nue, laide, sillonnée de rides, en
& vous qui faites aujourd'hui les
jeunes & des vieux, aucun ho
vous recherchera.

Ainsi, tandis que la fleur de
jouit de tous les charmes de son
que Vénus elle-même brille sur vo
profitez-en, les années s'écoul
cesse, comme l'eau du fleuve : l
remonte point à sa source ; les an
retournent plus en arriere.

LE VIEILLAR



LE SECOND DIEU DU JOUR.

Le Soleil, en parcourant la voûte céleſte, porte d'un côté l'éclat de ſes rayons, & laiſſe l'autre moitié du monde dans les ténebres ; & toi, Lycoris, en promenant tes regards ſur nous, dans le même inſtant, tu donnes aux uns la lumiere, & tu la ravis à d'autres : celui que tu daignes regarder d'un œil propice goûte le bonheur ſuprême ; celui que tu prives de cette faveur, ſe croit le plus malheureux des mortels.

Le ſoleil fait germer des fleurs variées parmi l'herbe de nos prairies ; & toi tu fais naître dans nos ames des ſentimens délicieux.

Le Soleil eſt unique au milieu des feux céleſtes ; ſeule tu brilles dans les cercles de tes jeunes compagnes.

Si donc il exiſte entre cet aſtre & toi, une conformité ſi frappante, belle Lycoris, tu es pour nous un ſecond dieu du jour.

LES EFFETS DU RETOUR.

Tout eſt en ſûreté dans nos campagnes, après ton retour, ô ma Galathée ! ſous les yeux de leur divinité, nos champs prennent

une plus belle parure ; le loup ne tend plus d'embûches aux brebis, quand, loin de la bergerie, elles vont se désaltérer dans l'onde du fleuve ; l'implacable hirondelle cesse de faire la guerre aux abeilles, lorsqu'elles volent se charger de miel sur les fleurs du thym, la terre ne refuse plus, comme auparavant, de produire les fleurs dont le ten-



peine à décider ſi tu es plus belle lorſque tu ris, ou lorſqu'on voit couler tes larmes.

LE PLAISIR ET LA DOULEUR.

Lorſque tu preſſes mes levres de ta bouche de roſe, c'eſt une abeille qui, en dépoſant ſon miel, y enfonce en même tems ſon aiguillon : quand tu couronnes mon front d'un cercle de fleurs, je ſens la pointe de l'épine cachée ſous les roſes; ſi je conſidere les boucles raſſemblées de ta belle chevelure, je reconnais les liens dont tu veux m'enchaîner; que je te voie baigner tes pieds d'albâtre dans l'onde tranſparente du ruiſſeau, il me ſemble que tes pieds me peſent ſur la gorge; ſi dans un moment de calme, tu promenes ſur moi tes regards ſéduiſans, l'Amour eſt dans tes yeux, & lance ſes traits ſur mon cœur.

Ainſi ma vie ſe paſſe entre les tourmens & la félicité; & ſi tu me préſentes la coupe du plaiſir, c'eſt pour m'y faire boire en même tems le miel & l'abſinthe.

nâquit vers le comm
ſiecle : ſi vous deſire
ſur une foule de ſuj
rez les quatre livres
ce poëte vous lui tro
une abondance rare ,
tion ; mais un ſtyle
Muſe eſt quelquefois
il reſſemble , dit Sca
blique ; il eſt diſpoſ
pardonnable à un gr
principal mérite doit
ſes ſujets : les richeſſe
ſiſtent pas dans une
mais dans un choix ſ



LA DISSIMULÉE.

Tu es amoureuse ou froide à ta volonté, Climene: lorsque je voudrais te voir sensible, tu me résistes, je demande, tu n'accordes pas; je ne veux rien, tu te livres à l'amour: si je souhaite une faveur, je n'obtiens qu'un refus: tu ris quand je pleures; je dors & tu veilles; tu parles lorsque je me tais, & tu es de glace, à l'instant où tu me fais brûler de mille feux.

Cette conduite de ma part, me dis-tu, Climene, n'est qu'une feinte: à merveille! dissimuler à propos, est un trait de prudence, mais aujourd'hui nous sommes seuls; pourquoi, ma Climene, ne reponds-tu pas à mon amour? puisqu'il n'est point d'importun qui t'impose cette contrainte.

LA PROMESSE.

Eh quoi! tu te plais donc toujours à tourmenter le cœur de l'amant le plus tendre? tu veux, ou tu ne veux pas, tenir ta promesse; tu me jures de venir au rendez-

pas te rendre à mes
peux ? tu fixes le te
j'attends, mais en
ne me promets don
donner.

LE DON DES T

Vénus, Minerve
ſa naiſſance, Coſſé d
des talens, de l'eſpri
térieurs qui la diſtingu
belle, ſavante, riche
les attributs des trois
Il ſurvint un diffé
cune des divinités ſou



L'AMOUR PARTAGÉ.

J'aime Eugénie, j'aime Floriane. L'une ſéduit mon eſprit; l'autre enchante mes yeux. Celle-ci me ſubjugue; celle-là m'aſſervit. Leurs attraits divins embraſent pareillement mon ame. L'une fait le charme de mes ſens, l'autre celui de mon cœur. Elles me deſirent toutes deux; je les recherche l'une & l'autre. Ici l'on m'aime; là on me chérit. Toutes deux me voudraient pour époux. Je ſuis preſſé d'une & d'autre part. Graces d'un côté; beauté de l'autre. Leur attachement pour moi, leur fidélité ſont au même degré. Chacune d'elles eſt charmante. Leurs mœurs ſont également pures. Que ferai-je; faut-il en aimer deux ? malheureux ! une d'elles m'aurait ſuffi. O tourment ! pourquoi ſuis-je contraint de partager mon cœur ?

Cruelle Vénus ! Vénus impitoyable ! barbare Cupidon ! éteins, je t'en conjure, éteins ton flambeau; fais enſorte, ſi tu peux, de concilier nos amours ou de les reprimer; ou ſi cet effort n'eſt pas en ton

pouvoir, fais-moi jouir complétement d
tout ce que j'aime.

LA FAUSSE APPARENCE.

Sa figure est charmante, ses bras so
délicieusement arrondis, sa bouche, s
yeux, son menton, son front, son col
ses joues méritent chacun un éloge; &
malgré sa beauté, je ne puis aimer Rosin
—— Pourquoi? —— Vous ne voyez qu
l'extérieur; mais vous ne connoissez pa
son ame.

LES AMALTHÉES

JÉRÔME, JEAN ET CORNEILLE AMALTHEO étaient trois freres, nés à Oderzo, dans le Frioul, qui excellerent parmi les poëtes latins du seizieme siecle. On a comparé leurs poésies à tout ce que l'antiquité a produit de plus fini & de plus délicat. Muret, assez bon connoisseur en ce genre, donnait à Jérôme le premier rang parmi tous les Italiens. Leurs vers ont été insérés au premier tome des délices des poëtes latins d'Italie.

LE SOUHAIT.

EN te voyant, Zulmé, parcourir ces jardins fleuris, je voudrais être la rose vermeille que ta main virginale a cueillie pour la faire servir d'ornement à ton front, d'où s'exhalent des parfums dignes de l'ambrosie. Placée dans ton corset, versant dans ton sein la douce odeur de mes feuilles, je goûterais un bonheur secret & délicieux.

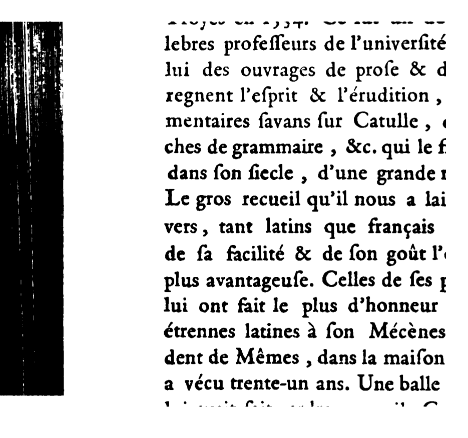
La couronne céleste brille au mi
étoiles ; jadis Bérénis vit placer s
lure parmi les constellations ; ceux
contempleraient ainsi dans le cie
tante comme les astres dont je sera
ronnée, s'écriraient que le firmam
sede aussi sa rose.

A L'ÉTOILE DU MATI

Ingrate, pourquoi viens-tu troub
amours ? etoile matinale, pourquoi
brillant ramene--t-il le jour ? on
point vu violer mes vœux envers
nité ; je n'ai pas arraché Vénus à

LA VIEILLE.

Recois, dieu du ſommeil, ces pavots cueillis ſur les rives du Léthé, ce falerne ſur lequel ont déja coulé bien des années, & fais qu'au moment où la vieille Méroé cauſe auprès de ce feu nocturne, en treſſant entre ſes doigts le lin qu'elle a mouillé de ſa bouche, elle interrompe les contes qu'elle fait à la veillée ; & que, tombée dans l'aſſoupiſſement, elle abandonne ſa quenouille : fais la dormir juſqu'à ce que la nuit ait fini ſon cours ; afin de me laiſſer jouir ſans crainte de l'amour de la belle Zulmé.



lebres professeurs de l'université
lui des ouvrages de prose & d
regnent l'esprit & l'érudition ,
mentaires savans sur Catulle ,
ches de grammaire , &c. qui le f
dans son siecle , d'une grande
Le gros recueil qu'il nous a lai
vers , tant latins que français
de sa facilité & de son goût l'
plus avantageuse. Celles de ses
lui ont fait le plus d'honneur
étrennes latines à son Mécènes
dent de Mêmes , dans la maison
a vécu trente-un ans. Une balle

dans un diſtique latin qu'il deſtinait à ſon buſte érigé en marbre dans l'hôtel-de-ville de Troyes. « Plût à Dieu que nous euſſions » de pareils borgnes ! »

La part qu'il a eu à la fameuſe ſatyre ménippée, eſt une preuve de ſon attachement à ſa patrie, & de ſa fidélité au ſang de ſes rois.

Il mourut à Paris, après une maladie qui avait duré cinq années, âgé de ſoixante-huit ans, en 1602.

A LA FLEUR DE VIOLETTE.

O VIOLETTE ! mal-à-propos appellée la fleur de mars, volez, heureuſe fleur, dans le ſein de Roſe, ma maîtreſſe ; terminez-y enfin la guerre cruelle que Cupidon a allumé dans mon ſang. Si votre divin parfum peut embraſer ſon cœur de glace, au point de le faire brûler d'un feu ſemblable au mien ; ô bonheur ! reconnoiſſant d'un tel bienfait, je veux changer votre nom & le ſiniſtre augure qu'il préſente : au lieu de la violette de Mars, vous ſerez la violette de l'Amour.



charmant objet..... le
torieux du premier.
adieu médecine, je n'a
de vous, puifque l'am
ment le don de guérir la

LES DEUX 1

Beaux tous les deux
de l'œil droit, & l'œil
la fœur : réuniffez ce
n'en formerez que deu
mais vous, Lindor, fa
qui vous refte à votre
monter, l'un & l'autre
Cet œil étincelant que

[redacted]

it l'eau des fleuves & des ruiſſeaux :
icre de ma vie parut & tourna ſes
ers le ciel. Jupiter lui ſourit ; & les
; diſparurent, & la ſérénité ſe réta-
ns les airs. Que fais-tu, m'écriai je,
: ? ferme tes fenêtres : je ne veux
Jupiter lui-même pour mon rival.

BOURBON.

[le nomme Nicolas Bourbon, l'an-
pour le diſtinguer d'un de ſes ne-
qui parut avec gloire, un ſiecle après
dans la littérature & la poéſie. Il était
un maître de forges de Vandœuvres,
route de Troyes à Langres. Son mé-
ıi fit obtenir la place de précepteur de
ine de Navarre, mere de l'immortel
y IV.

ous avons de lui un recueil conſidé-
d'épigrammes latines, auxquelles il
a le titre de *bagatelles*. Ou en trouve
:s-bonnes dans ſa collection. Bourbon
ait au talent de la poéſie, une érudi-
immenſe, une grande connoiſſance

lebres, pour avoir fait,
un poëme ſur la forge
Owen, qui n'avait pas
opinion, critiqua aſſez a
de ſon recueil (*nugæ*, qu
par le mot français *niaiſeri*
tique latin, dont voici l'éc

> Tes vers ſont pures bag
> Tu le dis & tu n'en cr
> Mais pour moi, qui les
> Je n'en dis mot & le c

Vaſcoſan publia les
poëte de Vandœuvre, av
Scaliger, en 1533, in-8°.

LES PASSE-TEMS.

O MA Célie ! digne de ton nom céleste ; toutes les fois qu'entrainé par mon cœur, je vole près de toi, tu daignes m'accueillir d'un sourire, & je reçois de ta bouche des baisers plus délicieux que le miel le plus pur : mes sens sont ravis, enchantés par tes accens divins, auxquels tu joins si habilement les sons mélodieux de ta guitare.

Le Chantre de la Thrace, qui soumettait aux accords de sa lyre les chênes, les animaux, les pierres, aurait été forcé de te céder la victoire.

Mais bientôt tes fideles serviteurs, tes suivantes, actives à te témoigner leur attachement, s'empressent à nous servir une colation élégante. La table est couverte de cerises, de tartelettes, de mures, de noix; l'orange, le citron, la grenade y sont prodigués, & la liqueur savoureuse de Bacchus pétille dans des vases de cristal.

Après nous être livrés aux charmes du dieu de la vendange, égarés dans des jar-

ftes & rians, un gazon toujours
us offre un afyle doux & paifible,
us pouvons, fans contrainte, jouir
s les plaifirs.

acé dans tes bras, je ne fuis plus un
l, je crois être un dieu.

divine Célie! qu'on ne me vante point
ctole, le Tmolus, le Tage qui roulent
dans leurs flots! que je fois anéanti,
vois rien, dans le monde, de préfé-
e à toi!

Pourfuivons, ma Celie; goûtons toutes
délices de la volupté, & de peur que
... Sirius ne nuife à notre bonheur
... ombre fo...



ton : éloignez-vous, folâtres ennemies des enfans de Minerve ; amusez-vous ailleurs. J'ai bien assez de soucis qui me dévorent : mon cœur n'est déja que trop brûlé d'une ardeur sans égale : vos yeux étincelans de plaisir, vos mouvemens voluptueux embrasent tous mes sens : c'est jeter de l'huile sur le feu. Que faire ? comment vous échapper ? ah ! je sens que je me meurs !

DACTIUS.

ANDRÉ DACTIO étoit de Florence. Il a fait imprimer dans sa patrie, en 1559, un ouvrage de poésie sous le titre d'*Œluromyomachie*, en trois livres, des silves, des épitaphes, & un discours éloquent sur la littérature grecque.

DÉCLARATION.

J'AI souvent voulu, Cléone, t'assurer de ma flamme, la crainte a suspendu les efforts de ma langue, & je n'ai jamais pu t'exprimer ce que je sens.

Les charmes de ta figure, ton heureux caractere, ont pris ſur mon cœur un aſcendant que rien ne pourra jamais vaincre : un mot de ta bouche, & mon amour ne finira qu'avec ma vie ; j'euſſe aimé mieux faire à tes pieds l'aveu du feu le plus pur, mais la peur de te déplaire me retient : heureuſement pour moi, ce papier dépoſitaire de mes ſentimens n'a pas ma timi-



HENRI ÉTIENNE

C'EST à cette illustre famille d'imprimeurs que la France doit les éditions les plus correctes des auteurs classiques grecs & latins : Henri joignait aux talens de son état, des connaissances littéraires profondes, & un goût exquis ; il a traduit Anacréon en vers latins ; son Apologie pour Hérodote le fit condamner au feu, mais, refugié à Genève, ce fut à son effigie qu'on s'en prit : il revint cependant dans le royaume, & mourut, en France, à Lyon, âgé de soixante-dix ans, vers 1598 : ses ouvrages sont en grand nombre, on en trouve la liste dans tous les Dictionnaires Historiques.

LES ÉGARDS TARDIFS.

VOUS me saluez, aujourd'hui, Philene, depuis que vos attraits sont flétris, vous dont le teint était autrefois plus blanc que l'albâtre : vous m'agacez, depuis que la

avec le même déd
épines pour des ro

URS

ON connaît deu
tous deux nés en
de Swemnic, l'autr
Le premier disparu
sans qu'on ait pu
de son existence ; l
en 1534, fut moins
jusqu'au six mars 15
un grand éloge de s
je ne sais auquel de

at à nos travaux : vous peignez à l'ai-
le ce que ma plume décrit dans mes ; , & Phœbus répand ſur tous deux ſa igne influence : je vous adore , délices mon ame , daignez répondre à mon our , afin que Vénus obtienne auſſi ſur is le même empire.

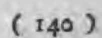
ROGERIUS.

ACQUES ROGER était de Tournai , & vait dans le milieu du ſeizieme ſiecle ; il donné à ſes poéſies le titre de *Néopægnies*, ui ſignifie *Amuſemens de ſa jeuneſſe*.

Les critiques ont trouvé ſon ſtyle concis t nombreux ; on lui accorde auſſi le mé- ite de la briéveté , & le talent de terminer outes ſes pieces par une ſaillie ; ſes vers ſe iſent au troiſieme tome des Délices des oöetes latins de France.

L'EFFET DU DÉPART ET DU RETOUR.

QUAND je m'éloigne de toi, Lilia, je me ſens plus lourd que le marbre ; à peine mes pieds peuvent-ils changer de place ; à



mon retour, je vaincrais, à la
tigre qui ferait acharné à la p
ravisseur de ses petits, ou q
ferait voler sur les traces de sa
qui peut produire un tel effet ?
en te donnant le baiser d'ad
laissé mon ame ; privé d'elle,
languit dans l'inertie ; mais, à
il revient à son ancienne vigue
mon ame reprend la place qu'
cuper.

GRUDIUS.

.AS GRUDD. juriſconſulte Alle-
a compoſé différens ouvrages de
& entr'autres, un poëme latin
ort de l'archiducheſſe Marguerite
:he, qui a été ajouté à la deſcrip-
la Province de Bourgogne, de
Couſin, imprimée vers le milieu
eme ſiecle.

INDIFFÉRENTE.

e vous voit pas relever par le fard
le votre teint, treſſer artiſtement
evelure, & ſurcharger votre tête
:eries; votre cou n'eſt point orné
llier précieux, & le diamant ne
oint à votre doigt : on ne reſpire
après de vous le parfum du cin-
& la pourpre de Sidon n'éclate
ans votre parure : vous négligez
l'une beauté fragile, de vos beaux
ui s'envolent, & votre ſeule étude

deſſous de votre a
l'hommage des Mu
toute la ville répet
tent au-deſſus de t
pays, n'attirent pas
tention ; cependant
mes encore dans l'i
vous êtes odieuſe à
Venus que vous haï

LE MIROI

Vous accuſez votre
il vous rend ſi belle,
ſez de l'être : voulez

THÉSEUS.

AN THÉSEO, de Cazal, poëte Latin, it deux livres d'Amours, quatre d'Élé-s & des Épigrammes, qui ont été réu- dans un volume in-4°., imprimé à :nise, en 1520.

CHACUN A SON GOUT.

LE riche ne parle que d'argent, le laboureur de ses couples de bœufs, le chasseur de ses chiens; l'audacieux navigateur s'entretient des flots inconstans de la mer, l'astronome du monde & des astres qui roulent dans l'espace; le guerrier intrépide raconte des combats & des victoires; le berger ne s'occupe que de bois, de fleuves, de prés & de troupeaux; & moi, qui vis sous les loix du tendre Amour, je ne chante jamais que sa divinité chérie.



connu par une a
ches qu'il a inti
en 30 livres, i
Basle, en 1542
indigeste, que p
latins assez agréa
les Métamorpho
les belles-lettres,

LE CARQU

L'ENFANT de
d'abeilles dans s
maintenant du

le miel & le poiſon accompagnent celui de l'abeille ; il eſt pourtant entre eux une différence, la bleſſure de l'abeille ſe guérit, celle de l'Amour eſt incurable ; l'abeille ne pique qu'une ſeule fois, & l'Amour renouvelle tous les jours ſes atteintes cruelles.

CÆSARIUS.

JEAN CÆSARIO était de Conza ou Conſerva, petite ville d'Italie ; ſes vers furent imprimés dans le ſeizieme ſiecle, à Veniſe, in-8°.

L'IMPOSTURE DE VÉNUS.

« UNE foule d'amans oſent me ſolliciter,» diſait ſouvent Cythérée à ſon pere, le dieu du tonnerre, « ſoyez mon vengeur, » & défendez la vertu de votre fille : mon » époux, à qui vous devez les armes re- » doutables dont s'arme votre main, vous » demande la même faveur. »

Mais le ſoleil ayant
honte, & l'ayant offert
nels avec le dieu de la
filets de Vulcain, Jupi
fureur, & ſaiſi d'une ju
s'écria : hélas! il ne faut
à la mine.

COTTA.

JEAN COTTA était d'auprès de Vérone ; il eſt mort au commencement du ſeizieme ſiecle, à l'âge de vingt-huit ans : on remarque en ce poëte une affectation du ſtyle & des tours de Catulle ; ſes pieces érotiques ſont dans les délices des poëtes latins d'Italie ; mais on en a perdu la plus grande partie.

ENTHOUSIASME.

TE voir, Cléone, & ne pas brûler pour toi du plus ardent amour, ce n'eſt pas s'aimer ſoi-même, c'eſt manquer de ſens, de moyens pour aimer ; c'eſt haïr toutes les Graces.

mourut en 1609 : il secoı
greffe , pour careſſer les n
compatriotes l'appellaient
gique.

L'AMOUR M

CUPIDON étant né , V
Graces de l'elever ; inqui
que, malgré les ſoins de ſ
fant ne croiſſait pas à ſon
ſulter l'oracle de Delphes
pour réponſe qu'il fallait
jour à Antéros , & que c
étant enſemble

B E L L I N O.

NÇOIS BELLINO était Italien, & au feizieme fiecle : il était contempo- ami de Franchini, attaché comme Charles-Quint, ou à quelqu'un des urs de fa fuite : il partagea les dangers n ami, dans un naufrage fur les côtes ique, pendant la malheureufe expé- d'Alger ; la fortune le fépara enfuite, llino vint mourir fur les bords du , en Efpagne : il n'a pas laiffé un l nombre de poéfies, mais elles ref- t le fentiment & les graces.

B O U Q U E T.

LLE Amariliis, en cueillant ces fleurs font deftinées, à peine ai-je pu écar- s abeilles, & me garantir de leur im- nité.

ur m'en payer le prix, donne-moi des rs de feu, laiffe-moi preffer tes levres bées du miel du mont Hybla, & ren- ainfi les abeilles jaloufes des fleurs qui

FRANÇOIS PAN
fameux par ſes préd
par quelques vers la
leſquels on trouve c
belle recluſe dont
vivait en Italie , au

AUX GRILLES

GRILLES impitoy
une libre entrée à m
refuſez le retour ! c
tice, ou rendez-mo:
m'avez ravi, ou rec
corps tout entier

ANONYMES.

LE DÉLIRE.

LE tems fuit, Lygda ; il faut te livrer aux plaisirs, aux jeux, à la volupté ; la douleur, les larmes sont toujours à l'affut près de nous : ajoute quelque foi à ce que je te répete si souvent ; nous n'avons qu'un instant pour vivre, & cet instant est un éclair.

Donne-moi ta main, Lygda, serre la mienne, entrelace-moi, presse-moi dans tes bras. O beauté, digne de Vénus ! car c'est d'elle que tu reçus tout l'éclat dont tu jouis. Approche tes levres...... c'est trop peu...... appuie davantange..... donne-moi ta langue...... bien ! à merveilles ! que je la sente se trémousser ? ne sépare pas ta bouche de la mienne.

Pour mille baisers que tu as reçus de moi, ne m'en rends qu'un seul qui confonde nos ames. Ah ! oui.... c'est ainsi que les ames s'unissent... quelle métamorphose ! je deviens toi ! tu deviens moi ! nous mou-

rons tous les deux du plus
eh non, ce n'eft pas m
prendre à jouir de la vie
plus délicieufement en to
d'une maniere mille fois

LA BROD

Quand, avec un fil l
peint une fleur, & que, p
fait revivre les charmes na
vous jureriez que ce ch
d'élever fa tête purpurine
d'Idalie, où Cypris fait
les feuilles vermeilles & le
qu'elle deffine ont de gr
O prodiges de l'art! ô ma
confervant toujours la fr

plus doux trépa
as mourir, c'est
la vie. Je vis
en toi, tu vis en
e fois plus délectable.

ODEUSE

n fil léger, ma Délie
que, par sa main,
naturels de la rose
chef-d'œuvre
ne dans les jardins
n séjour ;
branches
e & de
s divines !
heur du
, esp

mille fois plus belle. Qu
mente, ma tendresse &
dront toutes deux un nou
Si cependant le motif
davantage, ne suffit
Délie à répondre mieux
qu'elle y soit sensible
augmenter sa beauté.

LES ADIEUX D'
COURRO

Adieu, Galla, je vais
qui m'est inconnue depu
assez, & même trop,
honteuses. Tu peux m
fier des feux cachés que
peux violer les sermens
m'avais jurée.

Puisque mes larmes &
aucun pouvoir, puisqu
chir de la fidélité par un
verserai plus de pleurs,
de gémissemens ; & toi
vore, abandonne mo
dans celui de Galla. C
rival soit heureux ; pro



Autrefois mon fe
plaire, le tien étoit de
bien de fois alors t'ai-
que nous sommes da
toi seule, lumiere d
peux me rendre heure
amant fidele, ma fla
même. L'amour fe
amour tendre & since
portais des fleurs : c
les accueillais avec dé
sauver tes brebis des
ennemis. Combien a
avec toi dans les plaisi
charmes n'enivrais-tu
tés ? Phœbus, en se le
mon bonheur ; il l'éto
geant dans le sein de l
mon sort est changé
devenue cruelle : el
plaintes.

La voluptueuse Ir

champs le léger Atis ; Silvie couro
fleurs ſon cher Eurilas ; Lalagé, d
bocage frais, par mille agaceries, e
l'amour ſon cher Daphnis trop lent
gré pour les plaiſirs ; le ſeul Amintha
mépriſé, parce qu'il eſt fidele, & qu
fidélité lui eſt plus chere que la vie.

Devrais-je, au ſurplus, m'étonner
ant de malheurs ? la nuit paſſée m'en
donné des préſages certains. A peine l'étoi
du ſoir brillait ſur l'horiſon ; déja u
ſommeil paiſible avoit appeſanti me
paupieres ; je te vis en ſonge, avec ton
cher Perſis. Fatigués l'un & l'autre, vous
vous repoſiez ſur le gazon. Trois fois
j'eſſayai de vous plonger dans le ſein, à
tous deux, un fer vengeur, trois fois ma
main me refuſa ſon miniſtere. Faune pa-
rut, & me dit : contiens cette vaine fu-
reur : épargne Galla, la perfide ſe rit de
es menaces. Que te ſers de nourrir dans
a cœur un eſpoir inutile ? crois moi,
entretiens pas une flamme mépriſée.
eu puiſſant ! Amour ! m'écriai-je, arra-
z en cet inſtant de mon cœur le trait
: vous l'avez bleſſé !

J'essuyai mes larmes ; je veux
mes maux, passer des jours purs
nuages. Tendre langueur, volup
peuse, fuyez loin de moi ; je re
vous ; faites le supplice des autres.

PIECES ÉROTIQUES,

TRADUITES

DE DIFFÉRENS AUTEURS ITALIENS.

Tome II.





MÉTASTAZE.

L'AMOUR PRISONNIER,

SCENE LYRIQUE.

La Scene eſt dans un Boſquet de l'île de Délos.

DIANE ET L'AMOUR.

DIANE.

TES efforts ſont vains, Amour ; cette fois-ci, tu n'échapperas pas.

L'AMOUR.

Hélas !

DIANE.

Accourez, mes compagnes ; venez voir quelle illuſtre proie eſt tombée dans mes filets, il ne ſe fit jamais une plus belle priſe ; l'Amour eſt priſonnier.

L'AMOUR.

Par pitié !

L'AMOUR.

Il n'eſt donc point de grace

DIANE.

Pardonne-moi : la même qu
obtiennent de toi. Beautés rebu
phes trahies, amans déſeſpérés
eſt dans les chaînes, venez le p
qu'il vous a fait, le perfide vou
ment tourmenté ; c'eſt aujou
tour.

L'AMOUR.

De grace, chaſſeuſes déeſſe
de moi ! je vous en récompen
mour vous le jure ; celle de v

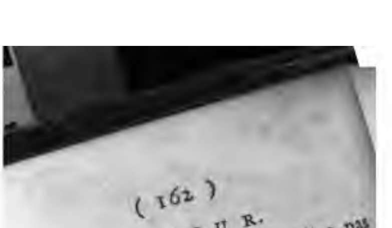
il vous trompera, il promet tout, & ne tient rien ; il devient le tyran d'un cœur, dès qu'il s'en eſt emparé.

L'AMOUR.

Si la déeſſe des bois, ſourde à mes prieres, n'écoute pas mes plaintes ; que ſes ſuivantes, au moins, ne ſoient pas auſſi barbares qu'elle ! les jeux d'un ſimple enfant ne méritent pas tant de rigueur : hélas ! voyez quels ſillons ces liens groſſiers ont imprimé ſur ma peau ! ah ! de grace, relâchez-les un peu ; car enfin je ſuis votre bienfaiteur : les hommages, les vœux, les careſſes, les prieres que vous exigez de tant de cœurs qui vous ſont ſoumis, ſont des dons de l'Amour. Nymphes charmantes, ſi vous ſouffrez que l'Amour reſte priſonnier & ſans défenſe, votre empire eſt fini : ſi tout le monde enſemble ſe révolte contre l'Amour, la beauté n'eſt plus qu'une parure inutile ; belles, qui vous dira je vous aime, je vous adore ? qui vous appellera déſormais ſon bien, ſon eſpérance ?

DIANE.

Inſenſé ! peux-tu eſpérer ta liberté de tes *ennemies ?*



L'AMOUR.

Qui le ſait? peut-être ne ſont-elles pas mes ennemies.

DIANE.

Vous l'avez entendu : ah ! vengez-vou mes chaſtes compagnes ; vengez un ſi cr outrage, coupez ſes ailes, briſez ſes tra & conduiſez le coupable en triomp allons. . . . qui vous arrête ? coure l'abandonne à toute votre fureur.

L'AMOUR.

Mes ennemies, au moins, ſo lentes à ſévir contre moi.

DIANE.



L' AMOUR.

N'eſt-ce pas aſſez s'expliquer, que de rougir & de ſe taire ?

DIANE.

Quoi ! la prude Silvie, qui déſapprouve le ſoin innocent que Cloris prend de ſes charmes !

L' AMOUR.

Elle eſt jalouſe : Cloris eſt ſa rivale.

DIANE.

Et la modeſte Irêne qui fuit tous les hommes, comme ſi leurs regards étaient empoiſonnés.

L' AMOUR.

Peut-elle faire autrement ? Philène le lui a ordonné.

DIANE.

Qu'entends-je ! & parmi vous, il ne s'en trouvera pas une qui me ſoit fidelle !

L' AMOUR.

Non, il n'y en a pas une ; toutes ſont amoureuſes.

DIANE.

Ah ! perfides, parjures, me jouer ainſi ! un tel attentat ne reſtera pas impuni.



L'AMOUR.

Eh ! ne craignez rien, si l'amour est un
me, où trouvera-t-on des cœurs inno-
ns ? les hommes, les dieux, les arbres,
pierres, reconnaissent mon empire, &
te déesse qui se pique de tant d'austérité
de rigueur, elle qui veut ma mort, brûle
si de mes feux.

DIANE.

cesser de n'être connus que des rochers de Latmos ; chacun saura que tu adores Endymion, que tu n'es pas aussi sauvage que tu voudrais le persuader : je veux l'apprendre à tout l'univers.

DIANE.

Hélas! non, arrête, je te cede ; tu m'as vaincu, je mérite ta colere, je l'avoue, je le vois, je m'en repens, & te demande la paix : soyons d'accord, Amour, vivons d'intelligence, je ne ferai plus la guerre à tes traits, à ton flambeau : je reconnais & je suivrai ce doux empire, à qui l'univers entier est soumis.

L'AMOUR.

Vois s'il est une divinité plus aimable que l'Amour ; il ne faut, pour m'appaiser, qu'une réponse honnête, je ne puis être dur avec les malheureux ; tu veux la paix, je t'offre mon amitié : sois la premiere de mes sujettes.

DIANE.

Je n'ose paraître à ta suite ; élevée dans les bois, j'ignore tes loix, tu le sais ; & je crains que ma simplicité ne soit un objet de dérision pour tout le monde.



...t un cœur & co
en quoi consiste l'art
chez un amant timide
réserve à un soupirant

D I A

Tu commences don
leçons ? vois comme to
t'écoutent avec attentio

L' A M O

Des soins plus imp
ailleurs ; je reviendrai.

D I A N

Tu ne partiras pas, si

L' A M O

reviens, comme il te plaira ; mais ne te fâche jamais.

L' AMOUR.

Voilà comme je veux que tu ſois, ta nouvelle docilité me plaît.

DIANE.

Je ferai tout ce que tu voudras, pourvu que nous ſoyions amis. Belles nymphes amoureuſes, ſi vous voulez appaiſer l'Amour, apprenez-en de moi le moyen.

L' AMOUR.

Belles nymphes amoureuſes, vous rendez l'Amour cruel, en réſiſtant à ſes traits, plus on l'irrite, plus il s'enflamme ; quand on lui cede, quand on ſe rend, jamais il n'eſt auſſi dangereux.



POLIPHÈME E

P O L I P

TAISEZ-VOUS enfin des ; à quoi ſert-il, conter à chaque inſta plaiſir inhumain trou menter ? Galathée aim taiſez-vous : mais l'ing core long-tems de ma dieux ! ſes charmes or ſur moi, que j'oublie torts & ma vengeance.

Mon cœur, tu



n'eſt pas faite pour ſe dérober ainſi à la lumiere du ſoleil ; peut-être redoutes-tu l'ardeur de ſes rayons : viens te repoſer ſous mon ombre, j'égaierai ton ſommeil par des chants mélodieux ; & ſi tu ne veux pas que je te parle d'amour, cruelle ! je te le jure, je n'en parlerai pas.

GALATHÉE.

Dis-moi : quelle beauté veux-tu que Galathée aime en toi ? Ce vaſte ſourcil dont ton front eſt ombragé, ces larges épaules qui ſurpaſſent les montagnes en hauteur, ces cheveux crépus, ce menton hériſſé, cette voix terrible, que je ne puis diſtinguer d'avec les mugiſſemens des bêtes féroces, ou des roulemens du tonnerre, & qui me fait trembler, au moment même où elle me parle d'amour ; ſont-ce là des objets capables de m'attendrir ?

POLIPHÈME.

Ingrate, je ſerais moins horrible à tes yeux, ſi Acis n'était pas mieux dans ton cœur.

chaîne.

POLIPH

Inſenſée ! c'eſt à Poli
ce langage ! tu oſes me
ſais-tu qu'un amour off
fureur ? que la mer n'eſt
ſûr pour toi, que je p
de ſes fondemens, &
tête ; que j'accablerai
fond de leurs grottes l
Thétis & Doris, &
de l'onde ? Tremble
tremble, téméraire,
jamais il paraît ſur ce
le garantir de ma fure



GALATHÉE.

Il trouvera un asyle dans mes bras, & l'Amour sera son appui.

POLIPHÈME.

Ma peine, mes plaintes... ?

GALATHÉE.

Ne me touchent nullement.

POLIPHÈME.

Par ta cruauté même, tu m'enseignes à devenir cruel.

GALATHÉE.

Par ta cruauté contre Acis, tu m'apprends à t'imiter.

POLIPHÈME.

Crois-moi, change d'avis, ton imprudente fidélité lui manquera dans son danger.

GALATHÉE.

Ecoute-moi, change de résolution ; ma fidélité constante s'accroîtra au sein du péril qui l'environne.

N I C É, T

T Y R

AH Nicé ! déja le Sol
de ſes rayons : voilà
dois m'abandonner ; va
ô dieux ! mes chagrins
& mon bonheur un i
l'heure de la danſe, no
ſoir, ma chere Nicé ; déj
blée ſe plaint de ton ret
que toi ſoit abſente, au
demande ; ſi Nicé ne pa
s'empreſſe à

N I C É.

ſouviens-toi de ta bergere.

T Y R S I S.

, ame de ma vie! les dieux ſa-
:hangeras.

N I C É.

crainte! mais, mon ami, nous
ımais ſûrs l'un de l'autre, ſi nous
nes pas encore.

T Y R S I S.

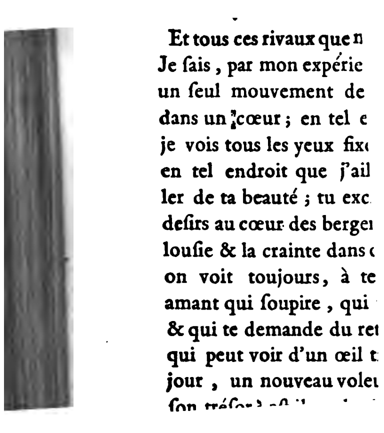
'eux que je ſois ſans inquiétude;
ue je t'aime!

N I C É.

connais pas mon cœur, ſi tu ne
ıe je ſuis à toi, qui peut être
ı propre bien? ton ſoupçon ne
cune peine, ſi tu peux trouver
moindre ſigne qui ne te prouve
..

T Y R S I S.

ɔn cœur : je ſais que tu m'aimes,
, j'ai mille preuves de ta fidélité;
ıdant..... ah! pardonne....
ıdant.....



Et tous ces rivaux que n
Je ſais, par mon expérie
un ſeul mouvement de
dans un cœur ; en tel e
je vois tous les yeux fix
en tel endroit que j'ail
ler de ta beauté ; tu exc
deſirs au cœur des berge
louſie & la crainte dans
on voit toujours, à te
amant qui ſoupire, qui
& qui te demande du re
qui peut voir d'un œil t
jour, un nouveau vole
ſon tréſor



amant aimé doit-il être offenſé qu'on trouve aimable l'objet de ſon choix.

T Y R S I S.

Belle Nicé, que les ſoupirs de l'univers s'adreſſent à toi, je ne m'en offenſe point ; mais ſi un autre t'apprenait à ſoupirer, voilà ma crainte ; une ame ſenſible peut-elle toujours ſe défendre des vœux empreſſés d'un amant ? je ſais que ſouvent telle qui croyait enflammer les autres, s'enflamme elle-même à ſon tour.

N I C É

Eh bien ! quelle que ſoit la loi que tu imposeras à ma bouche, à mes yeux, à ma penſée, ſuivre en tout ta volonté, ce ſera le devoir le plus cher de ta Nicé : que veux-tu ? qu'exige-tu de moi ? explique-toi, ſi tu m'aimes, mon doux tréſor, unique objet de mes deſirs ; ſi je ne ſatisfais pas celui que j'adore, le plaiſir même va, pour moi, devenir un tourment.

T Y R S I S.

Ceſſe, mon plus doux eſpoir, ceſſe

N I C

Et de quel front ose
fais que je laiffe mon
doutes les plus cruels ?

T Y R

Va, je fuis tranquille
ma confiance.

N I C

Tu me dis adieu ;
parte ; & tu ne quittes p



NICÉ.

Mille fois, mon tréſor, quand je t'aſſure d'un amour éternel ; à quoi ſervent tes doutes?

TYRSIS.

Ta bouche me le redit; mais je voudrais qu'à chaque moment elle me le répétât.

NICÉ

Oui, mon ami, je ne ſuis qu'à toi ſeul.

TYRSIS.

Tu es ſeule l'idole de mon cœur.

NICÉ.

Quand je le voudrais, il me ſerait impoſſible d'abandonner mon cher Tyrſis.

TYRSIS.

Quand je le pourrais, je ne voudrais pas abandonner ma chere Nicé.

NICÉ.

C'eſt par ſes yeux qu'il a ſéduit mon cœur.

Enſen

C'eſt pour toi, ſeul
vie, & ce n'eſt qu'av
voir couler mes jours.

Ecoute, mon cher ..., c'est mon cœur qui te parle. Tu me fais pitié : je tremble pour toi : imprudent ! qui peut t'avoir engagé à fixer les yeux sur ceux de Nicé ? prends garde à toi, malheureux ! tu tomberas dans ses filets. Nicé est charmante ; je ne le sais que trop ; Nicé a dans ses traits un je ne sais quoi qui plaît à tout le monde, qu'on ne peut expliquer, qu'aucune autre bergere ne peut atteindre : mais combien, tu l'ignores, ah ! combien elle a de cruautés ! j'en suis sûr, moi qui ne regardai qu'un instant ses attraits, & qui ne cessai pas depuis de sou- ... je le sais ; ces sombres vallées, ces ... elles ont appris



Nicé n'a de plaifir qu'
que moment autour d'
heureux. Elle flatte le
maltraite les anciens. I
pendant qui puiffe fort.
fais qu'elle charme inc
fice elle emploie : je fai
font que lui procurer
offenfes les attachent e

Si jamais tu t'enfl
n'efpere plus de bon
toujours le poids de t
veux l'aimer fidélement
de repos ; fi tu penfes à
te fentiras mourir.



si tu veux reconduire tes troupeaux à leur bergerie, je viens seulement pour t'offrir mon secours.

Quoi ! tu n'as pas peur ! observe que le tems s'obscurcit de plus en plus, que le vent enleve des tourbillons de poussiere & de feuilles, qu'il fait tomber des arbres. Au frémissement des forêts, au vol incertain des oiseaux épouvantés, à ces gouttes de pluie qui commencent à tomber sur ton visage; Nicé, je prévois... ne te l'ai-je pas dit? Nicé, voilà l'éclair.... le tonnerre le suit : que vas-tu faire ? viens... écoute.... où vas-tu ? il n'est plus tems de penser à ton troupeau : mets-toi à l'abri dans cette grotte : je serai avec toi : mais tu trembles : ô mon trésor ! tu palpites, mon cœur ! ne crains rien, je suis avec toi, & je ne te parlerai pas d'amour. Pendant le tonnerre, pendant les éclairs, Nicé, ma bien-aimée, je serai avec toi; lorsque le ciel deviendra serein, ingrate Nicé, je partirai.

Assis-toi, sois tranquille, la foudre n'a jamais pénétré dans le sein de ce rocher *profond*; l'éclair même ne peut y être aperçu; une épaisse forêt de poiriers en

couvre l'ouverture d'une ombre impéné-
trable, qui met des bornes à la colere
du ciel. Assis-toi, idole de ma vie; assis-
toi & respire. Mais tu t'attaches, en trem-
blant à mon sein; & à l'instant où je veux
m'éloigner de toi, pour me retenir, tu
serres ma main dans les tiennes. Quand le
ciel se briserait sur nos têtes, n'en doute
pas, je ne te quitterai point. J'ai toujours
desiré un instant aussi doux : ah ! que n'est-
il le fruit de ton amour, plutôt que de ta
crainte ! ah ! laisse-moi, Nicé, laisse-moi
du moins mon erreur. Qui le sait ? peut-
être tu m'as aimé jusqu'à cette heure, peut-
[redacted]



ſours : je voudrois vivre ainſi, & mourir de même.

LE MÊME.

LA JALOUSIE.

Pardonne, ma Nicé, ma bien aimée ; belle Nicé, pardonne. C'eſt à tort, je t'avoue, que je t'ai accuſée de perfidie. Je déteſte mes ſoupçons & mes doutes ; je ne ſuſpecterai plus un moment ta fidélité : je le jure, ô mon tréſor ! par cette belle bouche, qui, maîtreſſe de mon deſtin, dicte des loix que j'adore. Belle bouche, où l'amour habite, je n'ai plus de crainte, je vous crois, je ſuis plein de confiance : vous avez juré que vous m'aimiez, il ſuffit. Si je l'offenſe de nouveau, que Nicé m'en puniſſe, que la lumiere du jour ceſſe de m'éclairer.

Je ſuis coupable ; je ne m'en défends pas : puniſſez-moi, ſi vous le voulez ; ma faute mérite cependant quelque excuſe. Tyrſis t'adore ; je le ſais ; tu ne l'ignores pas. Je t'ai trouvé converſant en particulier avec lui : à mon arrivée, tu rougis ; il pâlit ; vous n'articuliez l'un



je te parlai d'amour, t
tu souris de même, c
c'est à tort que je me pl
trahis pas ? trompeuse,
hélas ! j'ai juré de te cr
à mes doutes. Pardon
suis un insensé : mon
mais pense enfin que c'
fait extravaguer, que je
mier qui ait manqué à

Le pilote promet de
mer ; mais lorsqu'il la
court aussi-tôt à de no
guerrier jure à tous mor
armes, & si le son d'u

accens confus. Il
...e..... tu fouris.....
...geur fubite..... je
...ire. La premiere
, tu rougis
, cruelle Ni...
... plains ? &
...fe, ingrate,
croire, & j'
, mon
...erment eft
eft l'amour
ne fais
fon fermen...
plus
tranqu...
ax hafar...
de qu...
rompe...

enfin ? quelle faute ai-je co...
que je t'aime, je t'ai app...
amie; eft-ce donc à tes yeux...
ah ! fi un cœur eft coupab...
pour être innocent, il faut...
vue. Trouve un feul hom...
Chloris, qui te parle fans...
voie fans t'adorer, & puis...
moi. Mais au milieu de tan...
pourquoi fuis-je le feul...
t'irrites ? fi tu es aimable,...
pas ma faute.

Appaife-toi, bergere, rep...
Ah ! tu ne fais pas combie...
défigure ! ne te fie point...
dans cette fontaine.... eft-il...
pai-je ? peux-tu te reconna...
fombre, ce front ridé,...
ne diminuent-ils pas de mo...
d'autres voies font ouver...
geance. Si te dire, je t'a...
ma douce amie, font de...
trages, offenfe-moi de m...
donne. Je fouffrirai volonti...
mais tu fouris........ heureu...
m'enleve hors de moi...



produirait l'amour. J'avoue bie
n'eſt ſi beau qu'un viſage riant
viſage amoureux a des graces e
touchantes. Retourne encore
fois. Cette onde claire ; contem
viſage, mais qu'il ſoit animé par
tu y verras alors mille beautés d
y en aura davantage que la cc
peut effacer.

LE

L'OBSTACL

Orgueilleux petit ruiſſeau ,
avoir ainſi gonflé tes eaux ? ſuſ
cours ; je vais voir Chloris : ſéch



Ruiſſeau jaloux, par où ai-je mérité ta haine? j'ai éloigné les troupeaux de ton lit, je n'ai donné qu'à Philis & à Lycoris les fleurs qui croiſſent ſur tes rives: ſouvent même, dieux! vous le ſavez, ingrat, pour ne point diminuer ton onde, j'en ai refuſé quelques gouttes à ma ſoif ardente: ſi ton nom eſt connu, tu le dois à mes vers; ſi, parmi les chaleurs de l'été, tu te ſens à couvert, c'eſt moi qui, ſur tes bords, oui, c'eſt moi qui plantai ces lauriers; à peine alors mouillais-tu la ſuperficie du ſable; le moindre rameau, tombé du plus prochain arbuſte, mettait un obſtacle à ton cours; & maintenant changé en fleuve, gonflé par les eaux, & bouillonnant d'écume, on te voit ébranler avec fracas les arbres & les rochers; tu dédaignes tes bords, tu paſſes & tu n'écoutes pas mes plaintes.

Mais bientôt tu redeviendras un petit ruiſſeau, ton lit va ſe deſſécher, & je t'entendrai murmurer dans les cailloux: alors j'entrerai dans ton lit, pour me moquer de toi; je troublerai ton eau, & tu ne parviendras à la mer que rempli de boue & de limon.

LE MÊME.



posé sur ses bords, lorsqu'u
souleve légérement les flots,
naître le plaisir.

Abandonne une fois, ma
donne tes cabanes; les de
pêtres ne sont pas les seuls a
Ces eaux ont aussi leurs dé
que l'on voit, lorsque la nu
voiles ténébreuses, les étoil
& se reproduire encore plu
plus belles, dans la mer dev
firmament, & les rayons de
& se briser sur la glace bru

Aujourd'hui, au son d'u
rine, qui ne le céde point

des buiſſons ; pendant ce tems, avec la ligne & l'hameçon, tu tendras des embûches aux poiſſons, & ma Nicé ſera tout à la fois bergere & pêcheuſe ; les poiſſons ne reſteront plus cachés ſous la mouſſe des rochers : tous à l'envi traverſeront les flots, pour devenir la proie de celle que j'aime, & les nymphes de l'onde viendront verſer dans ſon ſein ces criſtaux étincelans, ces coquilles argentées, & ce corail brillant qui tapiſſent leurs demeures humides.

LE MÊME.

LE PRINTEMS.

Ah dieu ! Philène, ah dieu ! les prés commencent à reprendre leur verdure ; les bois ſe couvrent d'un feuillage nouveau ; un zéphyr importun, avant-coureur du printems, fait entendre déja ſon murmure : ah ciel ! la ſaiſon naiſſante te rappelle aux armes, aux camps ! pauvre Irène, comment pourras-tu vivre ſans ton bien-aimé ? Doux zéphyrs, ne ſouflez pas, par pitié pour l'amoureuſe Irène ; plantes chéries, ne ſortez point ſi vîte du ſein de la terre : ah dieux ! combien le moindre ſoufle du



premier fabriquer un inftrum
avec un innocent acier, &
la cruauté ? le barbare n'avai
dre fentiment d'humanité
idée de l'amour.

Quelle folie ? quelle fureu
careffes d'une tendre amie
d'un ennemi furieux ! ah !
ne te laiffe pas féduire :
guerre avec tant d'ardeur,
débats auffi graves. Chaque
guerrier, on éprouve en ai
& le chaud ; en amour,
d'expérience, de génie &
l'Amour a fes rufes, fes fur

rête, ingrat, pourquoi me fuis-tu?...
je ne prétends pas te dérober tes lau-
, je demande peu, tourne ſur moi tes
.... & pars.... va, cher amant,
conſerve mes jours, en ménageant les
; va, reviens mon amant, ſi tu le peux;
reviens vainqueur; en tel endroit
tu ſois, penſe ſouvent à mes peines,
is: qui ſait ſi ma fidelle Irène vit
re?

LE MÊME.

L E S O N G E.

ui, celle qui regne en mon cœur vient
quefois calmer mes peines pendant
ſommeil... Amour, ſi tu es juſte,
ıe plus de vérité à mes ſonges, ou ne
re pas que je m'éveille.
ſſis ſur les bords d'un ruiſſeau ſoli-
, à l'aurore naiſſante, ô ma Philis, je
s que j'étais avec toi, je prenais mon
e pour une réalité, je croyais entendre
zouillement des oiſeaux, le murmure
eau & le frémiſſement des feuillages;
cœur palpitait, comme il fait ſou-
aux rayons éclatans de tes yeux; tu



ma chere, ta belle bouche m'
quelle agréable impreſſion tes
celans ont fait ſur mes ſens
avais pu voir l'éclat & le feu q
tes yeux, lorſque l'Amour les
ma Philis, jamais tu n'aurais
rigueurs ! Dieux ! que devi
quelles furent mes penſées !
puis te redire comment je m'e
ce moment de délices, je fais
nai mille baiſers à ta main plus
le lait, & que le plus bel incar
dit ſur tes joues .... mais j'e
un bruit imprévu dans le buiſſ
me retourne, & j'apperçois Pl

nuit ; mais, hélas ! mon amour, idole de ma vie, ne s'eſt point évanoui avec les ténebres ; ſi je ſuis heureux un moment en ſonge, mon tourment ſe redouble au retour de la lumiere.

LE MÊME.

LE NOM CHÉRI.

Heureux laurier, toi qui fais les délices du dieu de la lumiere, c'eſt ſur ton écorce que j'écris le nom chéri de celle qui cauſe mon martyre, ainſi que l'Amour l'a déja gravé dans mon cœur : tu conſerves fidélement toutes tes feuilles ; que Philis, à ton exemple, me conſerve une conſtance éternelle ; mais que mon eſpérance ne ſoit pas auſſi ſtérile que tu l'es.

Maintenant, plante fortunée, tu vas t'élever avec orgueil, & tes feuilles nouvelles répandront une ombre majeſtueuſe ; le doux nom de ma bergere va croître avec toi ; les nymphes des eaux, celles des montagnes & toutes les divinités champêtres, au renouvellement de l'année, viendront te rendre leurs hommages, & former autour de toi des danſes d'alégreſſe : non-



ronnerai jamais r
lage ; je ne chan
je ne confierai qu
amour, toi ſeul
m'aura accordée
gueurs dont elle
noîtras enfin mes

Qu'un printem
dans la nature ;
repoſe ſous ton o
ou un berger per
corbeau ne ſuſpe
ches toujours ver
nid de la tendre



l'accueilles! je ſuis toujours le même, & tu as changé ! je vois je ne ſais quoi d'étrange ſur ton viſage, je t'ai laiſſé pleine d'amour, & je te retrouve cruelle ! pourquoi ? tu doutes peut-être de ma fidélité, la langue menſongere d'un odieux rival m'a ſans doute accuſé près de toi : mon Irène a tant de preuves de ma foi, Irène me connaît, & Irène le croit : ah ! non, donne plutôt du crédit à tes yeux qu'aux menſonges de mes rivaux ; ces yeux voient mieux dans mon ame, fixe-les ſur mon viſage, & décide enſuite.

Qui peut connaître les voies ſecretes de mon cœur, ſi vous les ignorez, beaux yeux de mon amante ? vous qui, dès l'inſtant où mon amour eſt né, l'avez connu, tout caché qu'il était dans mon ſein ?

Inſenſé ! je cherche la cauſe de mes maux dans les autres, & elle eſt préſente devant moi, ſa rigueur n'eſt point l'effet d'une colere jalouſe ; c'eſt de l'orgueil. Irène était moins belle à mon départ ; elle ſongeait alors à garder ſes conquêtes, & *Philène* n'était peut-être pas celle qu'elle *priſait* le moins : à préſent, pour mon



pelle ſon bien , l'au
ſa divinité ; l'un di
qu'il meurt ; ils fo
ſes levres vermeilles
ſon ſein .... qu'elle
pâliſſent , qu'elle ſc
ſoupire ; elle s'appe
ſon triomphe lui plaî
elle ne penſe qu'à é
peine ſe ſouvient-elle

Ah! rappelle-toi ,
m'as juré d'être con
ma bien-aimée , ret
amour : ô dieux! à
quel ſera mon eſpoi



c'eſt un feu trompeur qui couve ſous la cendre ; on s'imagine pouvoir l'éteindre à ſon gré , ſans en redouter les atteintes ; le moindre vent vient-il l'exciter , c'eſt un incendie.

Que je voie un moment ma belle ennemie , je ſens ma nouvelle ardeur ſe réveiller dans mon ame , je recommence à ſoupirer , je me meurs d'amour pour elle , & j'adore mon deſtin dans les yeux de ce que j'aime.

Ce n'eſt pas ſeulement quand je la vois, que je brûle pour Nicé. De tel côté que je porte ma vue , je trouve un nouvel aliment à la flamme qui me dévore. Je me rappelle ici le premier inſtant où je brûlai pour elle ; c'eſt là qu'elle me donna ſa foi : cet endroit me fait reſſouvenir de ſes rigueurs , cet autre me peint tous les charmes de ſa tendreſſe ; l'un frappe ma mémoire de l'idée d'une querelle , l'autre d'un raccomodement.

Enfin les belles elles-mêmes à qui je porte mes vœux , pour abuſer mon imagination , me font penſer à l'ingrate. J'admire les graces de Silvie , la taille de Chlo-



traits ; mon cœur répo
Nicé eſt cent fois plus be

Objet de la plus vive
que pour toi que j'ai con
ne veux aimer que toi.
pas de mon ſort ; c'eſt e
le plus doux que d'être né

L'AMOUR T

Que veux-tu, mon c
vemens inconnus t'agiter
& ma poitrine ne ſuffit
tout entier ; tu te reſſerre
peine à t'y trouver ! tu



luire le flambeau qui me brûle. Ah ! je ne le ſais que trop, mon cœur : tout eſt connu.

Oui, je t'entends, mon cœur, lorſque tu palpites, tu veux ſans doute te plaindre d'être ſoumis à l'amour. Cache ta douleur ; ſouffre ton martyre : tais-toi, ne trahis pas mes deſirs ſecrets. Mais quoi ? faudra-t-il donc toujours languir en ſilence? non, l'amour favoriſe les amans téméraires. Que l'objet de mes feux ſache que je l'aime ; qu'elle l'apprenne de ma bouche. Je lui dirai que mon audace a ſes yeux pour excuſe, que le tendre retour que je lui demande eſt une loi de la nature ; je dirai.... mais, ſi elle ſe fâche & qu'elle me renvoie ? ..... oh dieux ! je voudrais lui avouer que je l'aime, & cependant je ne le voudrais pas ....

Zéphyr, ſi tu vois, dans ton vol, le cher objet de mon amour, dis lui que je ſoupire, mais ne lui dis pas pour qui. Ruiſſeau fugitif, ſi tu la rencontres, dis-lui que tu n'es formé que de larmes, mais ne lui dis pas que ce ſont les miennes qui font murmurer tes flots.

LE M

[redacted]

LE NID DES AMOURS.

Si mon admiration te ſuffit, tu l'as obtenue, ma chere Irène; ſi tu veux de l'amour, ton entrepriſe eſt vaine, ne la tente pas. Tu es remplie de graces & d'agrémens; je n'ai rien vu de plus beau que toi; mais les graces, la beauté ne ſont pas la ſeule chaîne qui me lie. Si je n'accepte pas la place que tu m'offres dans ton cœur, engageante bergere, tu ne dois

[redacted]



Ceux qui font éclater l'or fur leurs plumes, ne font pas toujours les plus beaux, mais ils obtiennent la préférence.

Leurs caracteres font trop oppofés entre eux. L'un eft penfif & fe tait; l'autre eft franc & babillard. On voit les foupçons peints fur le vifage de celui-ci; & le triomphe de l'autre eft écrit fur tous fes traits. L'un prie, l'autre menace; celui-ci demande, celui-là dérobe. Tel a des defirs, qui n'ofe pas les montrer. L'un vole l'arc de fon rival, l'autre lui prend fon brandon, un troifieme efcamote fon bandeau. Ils fe tendent à l'envi des pieges, & s'embraffent à tout inftant; ils fe craignent, fe déteftent à la mort, & demeurent enfemble.

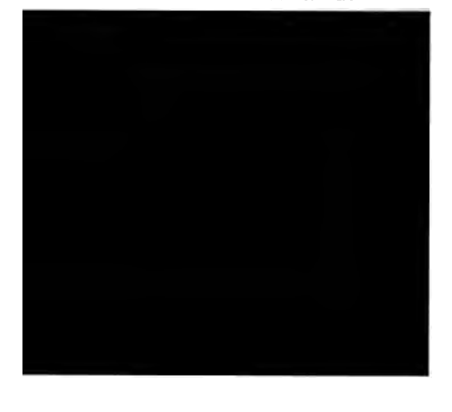
Et vous avez cru me loger au milieu de ce fracas? vain projet! j'aime trop mon repos. Comment pourraï-je fupporter une feule minute ce gazouillement ennuyeux, ces bourdonnemens éternels, & l'agitation importune de toutes ces ailes? croyez-moi: nous devons mieux choifir tous les deux *Cherchez* un hôte moins folitaire que moi *je chercherai* une demeure plus tranqu

chacun doit s'attacher à ſon goût : conſervez votre nid, & moi mon repos.

Ah ! ton ſort, Irène, eſt cent fois plus heureux que le mien : tu trouveras plus aiſément à ſatisfaire ton génie. Tu veux des amans indulgens, moi je veux une beauté sûre. Il eſt tant de ſoupirans faciles ; où trouve-t-on une maîtreſſe fidele.

LE MÊME.

PORTRAIT.





L'ASCENDANT DE LA BEAUTÉ.

Un ſeul regard de ma maîtreſſe eſt pour moi le ſouverain bonheur. Les graces ſe plaiſent à ne la quitter jamais ; l'Amour lui tient fidelle compagnie. Ce dieu eſt né en même-tems qu'elle ; c'eſt par ſon influence propice que la terre & la mer ſe renouvellent, & que le ciel prend une face plus riante. On n'a point vu de merveilles ſemblables à celles que l'amour opere par ſon ſecours. Si elle ſe montre au public, ornée de tout le luxe de ſa parure, il ſemble que l'air ſe rempliſſe d'eſprits amoureux qui portent dans tous les cœurs tendres un ſentiment de volupté. L'homme dur & groſſier s'écrie, en la voyant : où me cacher ? la crainte de perdre la vie, ou ſa férocité, l'engage à la fuite. Baiſſe les yeux, malheureux, lui dis-je, & tu n'auras rien à craindre.

CINO DE PISTOIE.

CE QUE C'EST QUE L'AMOUR.

Si ce n'eſt point de l'amour, qu'eſt-ce *donc* que je ſens ? mais, ô dieux !



c'eſt de l'amour, quel eſt-il donc lui-même ? s'il eſt bon, pourquoi les effets en ſont-ils douloureux & mortels ? s'il eſt mauvais, pourquoi les tourmens qu'il cauſe ſont-ils ſi doux ? ſi l'ardeur qui me conſume eſt volontaire, pourquoi pleurer ? pourquoi gémir ? ſi c'eſt malgré moi, à quoi ſervent mes larmes ?

O mort, par qui je vis, tourment dé-



variées, que la beauté divine à qui rien de mortel ne peut s'égaler, le jour où, rayonnante de gloire, elle me chargea pour la premiere fois des chaînes de l'Amour.

Dieu de Cythere, avec quelle douceur enchantereſſe elle promenait ſes regards, qui offuſquerent tous les autres, dès le premier moment où elle ſe montra.

Je la vis, Sennucio ; je vis le dieu tendre ſon arc, & ma vie ne fut plus en sûreté ; mais je voudrais encore la revoir à ce délicieux inſtant !

LE MÊME.

MODELE DES BEAUTÉS.

En quelle partie du ciel, dans quel ordre de beauté était le modele que la nature imita en formant tant d'attraits ? elle voulut, par ce chef-d'œuvre, montrer juſqu'où pouvait aller ſon pouvoir.

Jamais nymphe des fontaines, déeſſe des bocages déployerent-elles dans les airs l'or d'une auſſi belle chevelure ? un cœur fut-il jamais l'aſyle d'autant de vertus ? hélas ! c'eſt leur aſſemblage qui cauſe *tous* mes tourmens.



les graces de son langage ;
goûté le charme de son souri
savoir comment l'Amour fait d
& comment il les guérit.

LA CONSTAN

Placez-moi dans le climat b
soleil dévore les fleurs & la ve
celui où les glaces & la neige
chaleur, ou bien sur le sol qu
dans un char tempéré ; aux l
renaît, ou vers ceux dans l
perd ; que la fortune m'éleve c
que je vive dans un air épai



mon corps ; que mon nom ſoit obſcur ou brillant, je ſerai toujours le même ; je vivrai comme j'ai vécu, toujours adorant l'objet qui, depuis trois luſtres, me retient dans les fers.

LE MÊME.

POINT DE RETRAITE CONTRE L'AMOUR.

Seul & penſif, je parcours, à pas lents, les campagnes les plus déſertes, & j'ai les yeux attentifs à fuir toutes les traces du pas des autres mortels : je n'ai pas de moyen plus ſûr d'éviter la rencontre des hommes ; & je crains que, par la joie qui ſe peint ſur mon extérieur, ils ne liſent le feu qui brûle dans mon ame.

Hélas ! je crois que les montagnes, les prairies, les fleurs, les forêts connaiſſent le bonheur de ma vie, que je dérobe aux humains ; mais je ne trouve point de route écartée, de retraite ſauvage, où l'Amour ne vienne s'entretenir avec moi, & où je ne me plaiſe à m'entretenir avec lui.

LE MÊME.



Si je porte ma vue s
ries, je vois éclater de
roses, les violettes & le
le ciel a fait naître; les
tout revêtus d'une ve
gaîté dans les ames; l'
odeur & la répand dans
ici le berger cueille la r
autre l'admire sur le bu
la produit: ainsi l'Amo
toute la nature; & mo
brûle ne cesse de me co
sais de terme que l'insta
l'aimable objet de qui je

Je vois les oiseaux volt
se poursuivre



moi ſeul, hélas ! moi ſeul, en proie aux tourmens, je me diſſous comme la neige aux rayons du ſoleil ; parce que je ſuis éloigné de celle qui ſait fixer auprès de moi le ſuprême plaiſir.

Dans les forêts les plus ſauvages, au bruit de ſes ſiflemens, le ſerpent s'unit à ſon ſemblable, les baſilics ſe ſuivent entre eux & ſe careſſent, les dragons effroyables, les autres animaux féroces, qu'on ne peut voir ſans danger, inſpirés, adoucis par l'amour, goûtent enſemble les plaiſirs de la nature : tous les êtres répandus ſur la terre ſont forcés, en cette joyeuſe ſaiſon, à ſavourer le bonheur ; moi ſeul, j'ai tant d'ennui, que, mille fois le jour, je me ſens entre la vie & la mort, au gré des idées favorables ou funeſtes qui viennent m'agiter à cauſe d'elle.

Les fontaines jailliſſent claires & fraîches, & verſent ſur les campagnes leur eau limpide & pure ; elles baignent & rafraîchiſſent l'herbe, les plantes & les arbres dont leur cours s'embellit : les poiſſons, qui, renfermés dans leurs trous, fuyaient la rigueur de l'hiver, nagent en troupes, s'ac-

premier fabriquer un in
avec un innocent acier ,
la cruauté ? le barbare n
dre sentiment d'huma
idée de l'amour.

Quelle folie ? quelle
caresses d'une tendre
d'un ennemi furieux !
ne te laisse pas sedu
guerre avec tant d'ard
debats aussi graves. C
guerrier , on éprouv
& le chaud ; en a
d'expérience , de g
l'Amour a ses ruses ,



loulouréux accens peignent les plai-
le bonheur de la nature ; & moi
ı milieu de ces jouiſſances, livré
:ets, aux tourmens, j'ai l'ame aba-
chirée : hélas ! mes peines ne fini-
à la vue du viſage adoré de mon
; mais l'eſpoir me ſoulage : ſi des
u la mort elle-même ne me re-
: , bientôt, bientôt, je ſortirai
état déplorable, pour arriver au
de la félicité.

FAZIO DEGLI-UBERTI.

ÉLOGE.

.s une lumiere ſi belle, un ſoleil
ıt, ne jeterent ſur le monde un
ſſi vif que le viſage de celle que
dans l'ombre des vallées, l'eau
les fontaines ne baigna jamais de
; ſi pures & ſi fraîches qu'elle.
is, à la renaiſſance du printems,
ıe parut ſur un ſi beau buiſſon, &
ıucun amoureux ne plut tant à mon
ɿue les ſons modeſtes qui ſortent de
he.

trop ardent pour un

BUONACOR

LES PRES L'IMAGI

Autant je suis élo
ma flamme, obligé
me bannit de sa prés
invente de moyens
plus doux espoir.

Tantôt il me pein
quelles il regne plus
un beau jour ; tantôt
qui portent le feu da
ses bras si bien arronc
plus douces étreintes
soutient le plaisir dan

Je vois enfin ce ſoleil plus puiſſant qui cache à mes yeux, ſe lever à l'orient, ec l'autre, & l'effacer par ſes nouveaux yons.

GIUSTO DE CONTI.

LES EFFETS DU TEMS.

L'heure qui fuit m'apprend que ma uelle ennemie devient peu-à-peu moins ılle, & que c'eſt une folie d'aimer : ſes ux n'ont plus le même éclat; ſes cheux ne brillent plus de la couleur de l'or, les lacs de leurs treſſes ne retiennent ıs mon cœur : toutes ſes roſes ſont oins fraîches, elles ont perdu leur inrnat; ce jour ſi beau qui m'enchantait mbe dans les ondes du ſoir, & mes its ſont aujourd'hui bien plus tranilles; tous ſes ſecrets pour me plaire ıt vains, mes chaînes ſont briſées, mes ns ſont rompus, elle n'eſt plus belle, e a perdu toute ſa parure.

NIC. COSMICO.

LA NOUVELLE

En tel endroit que ma
mene ſes doux regards, no
ſans le ſecours du ſoleil, la
conde, & les fleurs naiſſa
étaler leurs couleurs variées
enflammés par ſes accens,
les airs d'une muſique am
l'entendant chanter : animés
gage ſi flateur, les forêts s'e
vêtir de feuillage leurs branch
les nymphes timides, don
l'aſyle de la chaſteté, y ſeat

[redacted]

L' O R I E N T.

ʌvez-vous vu, le matin, lever l'Au-
: couronnée de roſes & de jacintes,
.nt que le jour s'échappe entiérement
la mer? & comme le ciel ſe colore de
rayons?

On le voit ſe teindre graduellement
ɪne lumiere plus vermeille, qui efface
lle fois la pourpre avec laquelle les mor-
s ont voulu l'imiter.

Le groſſier paſtoureau eſt émerveillé
. rouge vif & radieux de l'orient, qui
leve à meſure ſur l'horizon, & dont
clat brille davantage, ſelon qu'il le
e avec une attention plus conſtante.

Eh bien! on éprouvera le même raviſ-
nent à contempler l'angélique beauté
e j'aime; s'il ſe trouve un mortel aſſez
:di pour fixer ſes regards ſur elle.

MAT. MAR. BOIARDO.

LE PORTRAI

Quel fut le peintr
dénué de ſens , pou
portrait ? Les pinceaux
ces grands maîtres de
porté ſur tous leurs én
pas les moindres beaut
chanteurs ; la nature
ſante qu'elle eſt, ne ſ
produire une ſeconde

Ne compromets poi
un eſſai malheureux ;
ne ferait qu'une étoile

Ce n'eſt point ſur
briller ta charmante figu
cœur ſeul que ta bea



L'AME DIVISÉE

Deux ſentimens diviſent mon ame ; l'un m'excite à toujours aimer, & me fait croire que, ſans amour, il n'exiſte aucun bien ; l'autre me dit : l'amour eſt le tombeau de l'ame ; déja ſes tourmens ſe peignent ſur ton front ; ne vois-tu pas que ta maîtreſſe te trompe, diſſimule & rit de tes maux ?

Ainſi je vis en proie à deux ennemis redoutables ; mon cœur eſt le champ de bataille, & je ne ſais qui remportera la victoire.

Hélas ! je crains auſſi que, dans ce partage de mes penſées, mon ame ne ſe ſépare bientôt d'avec mon corps !

FRANÇ. CEI.

IMPUISSANCE DE L'AMOUR.

Ne te vante point, Amour, de m'avoir ſoumis ; n'ordonne point la pompe triomphale de ta victoire ; quoique tu m'aies donné des fers, toute ta puiſſance aurait eté vaine & trop faible contre mon cœur, ſi celle qui eſt la fleur de toute beauté, n'avait pas elle-même décoché le trait, tendu l'arc,

emplumé la fléche, & rallumé le feu qui s'était éteint.

Je ne t'eſtimais qu'autant qu'il faut priſer un enfant nu, deux fois aveugle, d'yeux & de jugement ; mais ce fut elle qui me livra aux tourmens de ma flamme ; & ſi je fus vaincu, je ne lui en veux pas ; elle n'a point employé la ruſe, c'eſt de vive force que j'ai ſuccombé.

LAUR. CARBONE.



ſoleil ſe couche à celles où il ſe leve, de ſon berceau dans l'Inde, aux extrémités de la Bretagne; l'Amour ſera toujours ſur ta tête.

CARITEO.

LE CŒUR PERDU.

J'ai perdu mon cœur, ne l'avez-vous point trouvé, nymphes qui foulez l'herbette fraîche? J'étais aſſiſe hier, malheureuſe & ſeulette, ſur la rive de ce pré verdoyant; il partit ſans prendre congé, plus vîte qu'un trait, plus prompt que l'éclair & la foudre; à peine pus-je dire: arrête! attends! il diſparut, & je ne le vis plus.

Si vous ne le connaiſſez pas, un feu continuel brûle au-dedans de lui; il eſt affligé d'une plaie, de laquelle découle ſans ceſſe un ſang enflammé.

L'avez-vous? rendez-le-moi, ou prenez avec lui le reſte de mon ame: hélas! partout où il s'arrête, il n'exiſte ni paix, ni reconfort, ni bien, ni vie.

PAMPH. SASSO.



gazon, campagnes verd
épais & ténébreux, bosq
mes larmes, qui voyez à
augmenter mes peines, &
yeux d'un nuage plus obsc
semblez connaître ma do
& vous plaindre douceme
oiseaux qui volez sur mes
faites entendre vos chants
où l'Amour gémit par ma
farouches, air, & vous,
les tristes accens de mes pl

Déja quatorze fois l'aur
son front radieux, couron



ɪrbe, les fleurs naiſſent de ſes beaux
x, & s'alimentent par les miens.
Tout ce feuillage riant s'entretient par
s pleurs; le fleuve en roule plus majeſ-
uſement ſes flots: hélas! pourquoi ſa
uté s'éloigne-t-elle ſi long-tems de nous?
ciel lui-même en eſt affligé : de grace,
uelqu'un l'a vue dans les vallées ſom-
s, cueillir, parmi le gazon, les fleurs
nes & azurées, & en treſſer des guir-
des, qu'il m'enſeigne le lieu qui la re-
e, ſi toutefois la pitié regne dans ces
cages.
Amour, je la vis ſous le feuillage frais
ce vieux hêtre repoſer doucement; je
mble à ce ſouvenir : dieux! comme ſes
aux cheveux d'or, agités par le vent,
déployaient en ondes agréables! comme
me ſentis glacer & brûler tour-à-tour,
voyant un nuage de fleurs s'épanouir
our d'elle, & ſon ſein parfumé de roſes!
our heureux! Amour, trace toi-même
portrait; je n'oſe pas l'entreprendre.
L'œil fixe, j'admirais : tel un jeune
f contemple ſon image dans le criſtal
ne fontaine, je voyais ſes yeux alu-

més par l'Amour, ſes mouv
ſes traits; j'entendais ſon lan
accens, par qui le ciel même
belli; j'épiais ſon ſourire qui
les rochers, qui apprivoiſerait le
les plus féroces, & ſuſpendra
des ondes fugitives : oh ! ſi je
trace de ſes pieds ! je n'enviera
Jupiter le ſéjour de l'Olympe.

Ruiſſeau frais & tremblotant
vient ſe baigner, que tu es he



ıjets enchanteurs ? . . . . quelle dou-
ne déchire ? . . . . . mais comment
je une paix si précieuse ? . . . , qui
:c moi ? . . . . à qui parlé-je ? . . . . .
ui m'entretiens-je ? . . . . ah ! d'où
le calme délicieux que j'éprouve?....
volupté suprême a ravi toute mon

dres accens de mon amour, volez
rté ; puisque c'est vous qui changez
ouleurs en plaisirs.

ANGE POLITIEN.

LE MOIS DE MAI.

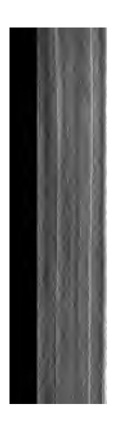
les bords verds d'un ruisseau lim-
: transparent, je vis dans un bosquet
: de fleurs, planté d'oliviers & paré
ıillages variés, un berger qui, à
naissante, chantait, au pied d'un
ı, le retour du mois de mai ; per-
ır les feuilles encore tendres, les
: lui répondaient dans leur doux ra-
& lui, le front tourné du côté du
prononçait ces mots :
eu des bergers, ouvre cette belle

» ſaiſon par un jour clair & ſe
» de tes rayons brillans colore
» vermillon pur ; fais éclater
» couleurs naturelles & l'éma
» qui diſtinguent ce délicieux
» décris un arc plus élevé, pour
» goûte un ſommeil plus long,
» cune des étoiles marche plus
» ſa ſuite ; ſouviens-toi que tu
» même autrefois les troupeau
» Vallées voiſines, rochers,

:ntende plus que les chants harmonieux
s nymphes au teint de lys, & qu'auprès
:lles, dans leur parure agreſte, les fau-
:s & les ſylvains danſent ſur la verdure !
ıe les prairies ſoient toujours riantes !
ıe les ruiſſeaux faſſent entendre un
›ux murmure, & que le plus léger
uage ne couvre pas de ſon ombre nos
ıiſibles collines ! »

:'eſt dans ce jour fortuné que la beauté
naiſſance, que les vertus trouverent
aſyle, que l'homme aveuglé reprit ſon
ocence ſi long-tems oubliée ; c'eſt pour
que j'écris, c'eſt ſon nom que je trace
tous les hêtres de ces bois. Il n'eſt point
:briſſeaux qui ne répete le nom d'Ama-
te : elle ſeule peut adoucir le poiſon de
vie, elle eſt l'unique cauſe de mes
pirs, de mes larmes & de tous les
ıſports qui m'agitent.

Tant que les animaux ſauvages feront
ns dans les forêts, tant que les pins
és pouſſeront des feuilles piquantes,
que les fontaines vives rouleront, en
:murant, leurs ondes juſqu'à la mer,
les accueille avec affection ; tant que



obtiendront la célébrité qu'ils

C'eſt elle ſeule qui m'attac
qui ſait, dans ſa coupe amer
nectar délicieux.

Faites, ô mes accens, que
à jamais heureux, doux & ſe

JAC. SA

L'AMANTE COURC

Tel un vaiſſeau bien leſté vog
ſous un ciel pur & ſans nuage
zéphyr ſoufle doucement ſur
qu'il ne craint point les dange
& de l'orage ; mais ſi une tem



ıis l'inſtant où, ſans l'avoir mérité, prouvé l'effet de ſa colere, mon cœur é ſe baigne dans les larmes; je ſou- & je vois la mort anticiper pour moi re des tems.

P. BEMBE.

A UN SONGE.

nge, qui m'as ſi doucement dérobé épas; toi, par qui le ſouvenir de mes nens s'eſt effacé, de quelle porte du es-tu deſcendu pour verſer le plaiſir mon ame déſolée.

ıel ange, compatiſſant à mes maux, t'a luit juſqu'à moi, dans ma détreſſe? it à la ſituation la plus douloureuſe, par toi ſeul que j'ai trouvé du ſoula- ent.

ue tu es heureux, puiſque tu fais le ıeur d'un autre! mais tes ailes ſont rapides, & tu t'échappes trop vîte; félicité ſi grande dònt tu m'avais com- tu me la ravis en un inſtant.

:viens au moins, reviens: le chemin connu; & rends-moi ce plaiſir ſi ra- nt que je ne goûterai jamais qu'avec

LE MÊME.



LA VIEILLESSE.

Quand la ſeve du printems entretenait
ſpoir & la chaleur dans mon ame, j'ai
u ſoumis à tes loix, Amour : les jeux,
plaiſirs folâtraient avec moi, & tu n'a-
s pas beſoin de violence pour régner ſur
n cœur.

Maintenant que, ſur le retour, le ciel



L'ORAGE APPAISÉ.

Le Soleil fe couvrait d'un voile ténébreux, qui s'étendait jufqu'à l'extrémité de l'horizon; les feuilles agitées produifaient un frémiffement continu, & le tonnerre roulait fur les nuages.

Malgré la pluie ou la tempête dont j'étais menacé, je voulais traverfer les flots agités du large fleuve, qui fervit de tombeau à l'audacieux fils du dieu de Délos; lorfque, fur l'autre rive, je vis briller vos yeux enchanteurs : j'entendis les fons de votre voix touchante, digne de faire de moi un fecond Léandre.

Auffi-tôt les nuages amoncelés dans l'air furent diffipés; le Soleil reparut, les vents fe turent, & le fleuve reprit fa tranquillité.

L'ARIOSTE.



une couronne ,
sa maîtresse.

Elle est langui
peut la guérir : d
ô sommeil paisib
d'appaiser les fa
repos universel
sur les épais bro
Léthé ; elle t'a
plus précieux ,
ailes , tu répand
loppe les soins &
délectable , & q
gracieux & léger

Dans l'onde



LA BEAUTÉ ACCOMPLIE.

Les créatures céleftes, le dieu de la lumiere & fa brillante fœur aiderent la nature, lorfqu'elle forma vos traits divins.

L'air était ferein, le jour pur : Jupiter & fon aimable fille folâtraient enfemble, & l'Amour, entouré des Graces, avait les yeux fixés fur vous, chez qui il voulait établir fa demeure.

Merveille fuprême! votre beauté, modele éternel de toutes les autres, defcendit alors du ciel.

Que d'autres poffedent de beaux yeux, un fourcil réguliérement deffiné, une main bien faite, la peau la plus fine, une jolie figure; c'eft chez vous feule que la nature a pris toutes les beautés qu'elle leur a diftribuées.

LE MÊME.



LE MIROIR.

Ruiſſeau d'argent, pur & tranquille, plus riche que l'Èbre & le Pactole, dont l'onde claire & fugitive coule lentement ſur les diamans de tes rives, principal honneur du liquide élément, conſerve toute entiere cette belle image dont je ne



plus beau feu ? Pourquoi ſubſtituer à la paix des guerres injuſtes & funeſtes ? hélas! le jour, la nuit, je pleure, je ſeche, je languis !

Le poiſon que tu verſes ſur les douceurs de l'amour, les rend ameres au point qu'il n'eſt plus de plaiſir ni de reconfort.

Tu fus nourrie avec la haine & la mort, de l'onde du Cocyte ; & c'eſt par toi ſeule, qu'aux beaux jours de ma vie, j'apprends d'avance à mourir.

LE MÊME.

SYMPTOMES D'AMOUR.

Avoir, jour & nuit, les yeux humides, les tenir, baiſſés ,parler peu, ſoupirer ſouvent, ſe haïr ſoi-même, &, pour fuir les humains, chercher les bois, les cavernes & les rochers les plus eſcarpés, marcher lentement, ou courir ſans motif, craindre, eſpérer au même moment, être tout de glace en dehors, & une fournaiſe embraſée au-dedans, porter envie à ceux qui ont terminé leur ſort, vouloir toujours ce qui deplaît à d'autres, tomber, à chaque inſtant, d'erreur en erreur, ſe repaître de

le micn

AUX VIOLETT
ROS

Amoureuſes violette
l'aile fraîche des zéph
ſum renfermé dans vo
par une faveur du ſort
vous ceuillir & vous
çontre ſon ſein , que l
votre vie, s'écoule ſur
aux couleurs vives &
brille : je vous conj
fleurs , filles chéries de



celui de l'aurore, à ſon lever, ſi une main virginale vous détache de votre tige, avant que Phœbus, jaloux de vous voir ſi belle, d'un de ſes rayons brûlans, ne détruiſe votre gloire, & ſi, par haſard, celle dont les appas embelliraient le ciel même vient à fixer doucement ſur vous ſes regards amoureux, & augmenter encore votre ſuave odeur, rappellez, de grace, à ſon ame altiere, la mémoire douloureuſe de la mort du bel Adonis; rappellez-lui le chagrin violent qu'Amour peignit ſur les traits de celle qui vous donna la couleur de ſon ſang : cet exemple terrible, & l'image de mes tourmens, exciteront peut-être ſa pitié.

G. GRADENIGO.

LES DEUX CONTRAIRES.

Amour, pourquoi ſens-je à-la-fois dans mon cœur la flamme & la glace ? pourquoi la flamme ne fond-elle pas la glace, ou d'où vient que la glace n'éteint pas la flamme ?

Une telle contrariété ne peut y produire qu'un tourment affreux, puiſque l'un ne

peut pas céder à l'autre, &
encore tous deux de leur
nouvel accroiſſement.

Choiſis, maître ſuprême :
t'eſt cher, deſcends dans m
de tous tes feux, ou couve

Rien ne peut me ſouſtraire
inteſtine ; & cependant un
peut pas ſuccomber à deux
qu'ils ſe combattent l'un &

ANT. FR.

L'INSOMN

O ſommeil ! fils paiſible

las ! en vain je t'appelle ; en vain je
: ces ombres obſcures & froides : ô
ı plume de ce lit eſt dure ! ô nuit
: & fatigante !

J. DE LA CAZA.

A LA NUIT.

ıt, qui enveloppes toutes les penſées
jour fait naître dans un oubli doux
fond, toi qui me conduis dans une
: fortunée, où je termine un jeûne
k rigoureux, veux-tu adoucir mes
& appaiſer mes plaintes continuelles?
ge ta courſe, & laiſſe-moi du moins
plus long-tems de ce qui fait l'objet
s plus ardens deſirs.
r prix de tes bienfaits, que le ciel
ue ſur toi tout le feu de ſes étoiles
s propices ! qu'il couronne ton front
ots & de violettes ! que jamais le ſo-
r un retour trop prompt, n'éloigne
i douloureuſement le ſommeil, &
rompe tes myſteres amoureux.

J. B. AMALTHÉE.

LE SOMMEIL ÉVANOUI.

Réviens en paix, fur tes ailes fombres, des portes d'ivoire, fommeil favorable & cher ; qu'aucune penfée funefte & douloureufe, d'ombre ou de mort, ne t'infpire d'effroi.

Si ton repos léthargique me comble d'un bonheur fi vif, que je m'efforce en vain de le raconter ; je puis bien dire, contre l'opinion antique, que tu es le frere de



·POLLON ET DAPHNÉ.

Daphné, ma chere Daphné, arrête, ſpends ta courſe : belle Daphné, at- ıds, ne fuis pas ; ne te ſauve point des ıs du dieu de la lumiere qui vole à ta ırſuite.

C'eſt moi, ſi tu l'ignores, qui répand jour & le plaiſir ſur la terre & dans cieux : c'eſt de moi, que ma ſœur ces étoiles d'or qui brillent au firma- nt, reçoivent leur éclat : il n'y a que ſeule dans la nature qui me mépriſe & plaiſe à m'humilier.

Laiſſe, de grace, repoſer ces pieds ers, ces pieds . . . . . ah! peut-on r rien de plus cruel ? arrêtez-vous, ds ſi mignons, ſi jolis.

Tout en parlant, le dieu était prêt de teindre ; déja Daphné pouvait ſentir chaleur de ſon haleine ; mais au lieu la nymphe, Apollon n'embraſſa qu'un rier.

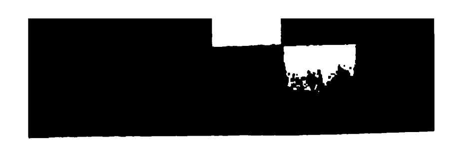
L. PATERNO.



l'olivier du boc
laiſſes appercev
blonde chevelur
& tu ne fais qu'
mon eſpoir.

Bientôt tu re
ruiſſeau ; tu me pı
ta main a treſſé
t'échappes de nou
niere à me laiſſer c
ſans répondre aux

Voilà comme
tu me joues ! hél
pelles, ta fuite,
mon cœur une al



NVITATION A UN REPAS FRUGAL.

Où fuis-tu ? où cours-tu, imprudente hloé ? vois-tu l'herbe & les fleurs devenir ıs riantes par ta préſence ? vois-tu ınde tranquille & tranſparente du ruiſ- ıu qui t'appelle dans cette délicieuſe traite ? n'entends-tu pas quelle douceur ogné donne à ſon chant, ſous l'ombrage ıi ſert d'ornement à ce boſquet ? ne ıs-tu pas comme le zéphyr rafraîchiſſant tempere la chaleur du midi, qui ſemble ûler & enflammer le ciel !

Viens donc jouïr de ces délices ; viens r repoſer, juſqu'à ce que l'ombre, en ɔiſſant, deſcende lentement des collines ; ɔrs je te conduirai dans ma cabane, où trouveras une table ſervie pour toi, & uverte de chataignes cuites, & de pom- es vermeilles.

J. B. SCHIAFENATO.

CONTRE LA JALOU

Fille coupable de l'amour &
toi qui changes en ſupplice le
ton pere, Argus vigilant pour n
aveugle pour obliger, miniſtre
tourmens, jalouſie, Tiſiphon
immonde aſpic, qui dénature
ſonne les douceurs de ce mo
deſtructeur du midi, qui fait
[redacted]



LA ROSE ÉPANOUIE.

Dans tes plus jeunes ans, tu reſſemblais à cette roſe purpurine, qui n'a point encore ouvert ſon ſein aux rayons du ſoleil, mais qui, vierge & timide, ſe cache ſous ſon enveloppe verdoyante ; ou plutôt (car on ne peut t'aſſimiler à un objet périſſable) tu reſſemblais à l'aurore céleſte, lorſqu'elle répand ſes perles ſur les campagnes, & qu'elle dore le ſommet des monts, claire dans ſa ſérénité & verſant la roſée.

L'âge plus mûr ne t'a rien enlevé ; & dans ton ſimple négligé, la beauté la plus fraîche, ornée de tout l'éclat de la parure, ne l'emporte point ſur toi, ne t'égale même pas.

Ainſi la roſe eſt plus belle, quand elle épanouit ſes feuilles odorantes ; & le ſoleil, à ſon midi, donne plus d'éclat & de chaleur qu'au matin.

TORQ. TASSO.

L'HIRONDEL

Hirondelle babillarde, qu
point du jour, en m'éveillan
aussi mes peines, que dis-tu d
mage ? ces gazouillemens mult
tendres accens sont-ils l'expre
douleur & de tes plaintes amou

Eh bien, j'en ai pitié : de gra
chérie, chante auprès de cett

LE TEMPLE.

Que la voûte du monde ſoit le temple de Pſyché ! la maſſe entiere du globe terreſtre y ſervira d'autel ; le ſoleil en ſera la lampe ; Pélion, Olympe, Oſſa, vous fournirez aux géans des matériaux pour tailler ſon image ; le dieu du ciel, en traits de feu, y gravera ſon nom adoré ſur la voie lactée ; le bruit des ſpheres céleſtes, en ſe choquant, produira une muſique digne d'elle, & les chants dont le temple retentira, ſeront le bruit du tonnerre

LE MÊME.

LES RIVAUX INTESTINS.

O combien de rivaux je découvre en moi-même ? ſi mon œil ſe plaît à te contempler ; ma bouche veut t'imprimer un baiſer, ma main brûle de parcourir tes appas : hélas ! ſi tu conſens à contenter mes yeux, laiſſe à mes autres organes l'avantage de ſe ſatisfaire également ; n'empêche point ma main de preſſer ton ſein, & permets à mes levres de ſe coler ſur ta bouche.

LE MÊME.

[redacted]

LA BAGUE.

Beauté généreuse, que prétendez-vous avec un si riche présent? un seul bijou peut me faire monter au comble du bonheur; est-ce pour doubler mon tourment, que vous me donnez cette bague? afin de montrer que je suis en même tems votre amant & votre esclave : si vous avez asservi mon cœur, qui souffre & qui languit dans vos fers, pourquoi charger encore mes

[redacted]



L'ANNÉE DE L'AMOUR.

Les roſes de ton ſein ſont l'image du rintems dans ſa fleur ; le feu de tes yeux annonce l'été ; on voit l'automne ſur les pommes de ton ſein ; mais je ſens que l'hiver réſide au-dedans de ton cœur : laiſſe fondre cette glace, & daigne y faire pénétrer une douce chaleur ; alors, Annette, tu ſeras l'année de l'Amour.

Le même.

MODELES A SUIVRE.

Laiſſe, ma chere Philis ; dépouille ta rigueur. En femme prudente, écoute un peu l'Amour. Ne prends point le ſerpent pour modele ; que les colombes t'enſeignent l'art d'aimer ; qu'elles t'apprennent à connaître les baiſers des amans ; ces embraſſemens multipliés aſſaiſonnés de tant de délices. Ah ! ſi jamais je te tiens dans mes bras, je veux que nous faſſions honte à toutes les colombes de l'univers.

Le même

A L'A

Toi qui te vant
traits victorieux les
Amour, on t'a r
l'audace d'une fem
à lancer la flamme
le vois ; c'eſt qu
dédains d'une am

OFFRAN

Je ne te don
grate, & tu te
don ou celui
deplaît ? ſi c'
ſite pas d'en
dras. S'il t'e
veuilles pas l



L'AMOUR CHANGÉ EN ROSE.

L'Amour a déja été banni de mon cœur, pour ses ruses & les vols qu'il m'a faits. L'audacieux cependant a rompu son ban, & revient sous la forme d'une rose.

LE MÊME.

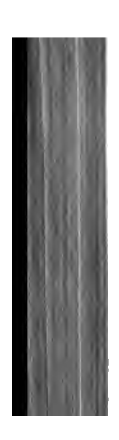
L'ADORATION.

Passant, adore ici l'image de ma Psyché ; voilà son temple : tu regardes, tu le cherches ; . . . c'est moi qui suis ce temple. Contemples-y son image gravée dans mon cœur par la main de l'Amour. . . . . . Aveugle ! tu ne vois rien ? . . . ah ! tu la verrais bientôt si tu avais les yeux d'un amant.

LE MÊME.

LA ROSE ET LE VENT.

Amoureuse d'elle-même, fiere de sa beauté, la rose se mirait dans un ruisseau transparent & rapide ; un vent impétueux frappe la fleur & la dépouille de toutes ses



L'AMOUR COLIN - MAI

L'Amour jouait à colin - m
hafard voulut que ce fût à lu
premier : on lui bande les y
l'Amour courant à tâtons, qui
tout côté. Jeunes beautés, hé
bien garde d'être prifes : il
bandeau que pour vous aveu
mettant fur vos yeux.

LA PASTOURE

Sous un ombrage épais, pr

criſtal froid & liquide, auquel elle imprimait des baiſers de feu.

Sans s'appercevoir que je reſpirais au même endroit un air plus frais, elle ſe mit à baigner, avec l'eau de la fontaine, les roſes de ſont teint; & careſſant elle-même ſes appas, nouveau narciſſe, elle ſemblait enchantée de ſa propre beauté. Bientôt elle occupa ſa main, plus blanche que le lait, à diſpoſer, avec art, les ondes de ſa belle chevelure.

La voilà qui cueille les plus belles fleurs, en élague les feuilles vertes, & les diſtribue dans les boucles de ſes cheveux. Heureuſes fleurs! plus fortunées mille fois que toutes vos compagnes! ſéparées de vos tiges, afin d'orner ce front charmant, vous quittâtes alors la terre, pour monter au ſéjour des Dieux!

Elle retrouſſe ſon tablier, le remplit des tréſors de la prairie; &, ſa proviſion faite, elle tourne ſes pas du côté où j'étais, ſans qu'elle en ſût rien. Un nuage odorant ſe répand autour d'elle : elle choiſit, parmi les fleurs qu'elle a cueillies, les plus belles, les mieux épanouies; &, en les triant, elle

» de vous une
» cueillies ? » mo
en devint encore
» jamais cru, m
» ici le berger T
» pas vu plutôt ;
» mes fleurs auta

J'en pris une
tigre n'aurait pas
la remerciai ten
l'herbe à côté d
l'interrogeai : elle
avec des graces in
ſon eſprit, ſa ga
verſation, & par

Après avoir ca
reſtai tout-à-coup
tournant mes reg
un homme vivem
bonheur que da
qu'il ſouffre le m



pirer : la bergere s'apperçut de mon état ; & me demanda la cause de mes soupirs ; je n'osai l'avouer, & prenant un détour, je lui tins ce langage.

« Je parcourrais un jour cette forêt ; j'y » vis une gentille pastourelle, & mon » cœur fut sur le champ épris de ses appas ; » mais, amant discret, mes yeux seuls fu- » rent les interprêtes de mes feux. La ber- » gere, sans s'en appercevoir, ou dédai- » gnant mon amour, fit évanouir mon » espoir & anéantit mes plaisirs ; &, comme » la timidité déplaît à son sexe, la honte » & les regrets furent le prix de mon » silence.

» Enchaîné par la crainte, jamais je » n'osai découvrir ma flamme ; cependant, » un jour, je me trouvai depuis dans ce » bocage avec elle, comme je suis avec toi » maintenant ; nous nous fîmes l'un à » l'autre mille prévenances ; j'en usai avec » elle comme j'en userais avec toi, & je » me délassais, comme je fais à présent, » sous un ombrage.

» Couché sur un tapis de lys & de vio- » lettes, j'essayais à bannir de mon cœur

[redacted]

» l'objet qui me tourmentait ; quand je
» le vis s'avancer, & mes feux prendre
» aussi-tôt une nouvelle ardeur. Je croyais
» qu'au sein de l'ombre, j'éviterais l'éclat
» du soleil, & je trouvai le soleil au milieu
» de l'ombre même ; une retraite humide,
» froide & obscure, sur les bords d'une
» fontaine, alluma chez moi la flamme la
» plus vive.

» Timidité fatale ! source du désespoir
» d'une foule de mortels ! montre-moi

[redacted]



» Fidele à mes peines, attaché à mon » supplice, & cruel à moi-même par un » excès de retenue ; chargé de fers, je » supporte sans murmure les liens qui » m'enchaînent : je me tais ; méconnu, » rebuté, j'espere avec constance : mes » larmes & mes plaintes sont ma seule res- » source ; je devais mourir : un amant qui » souffre en silence est-il digne de vivre ou » d'attirer la pitié ? »

Je me tus alors, & lui inspirai, par mon silence, un desir violent de savoir le nom que je cachais avec tant de soin : elle réfléchit, cherche, & ne trouve point, repasse dans son esprit plus de mille noms différens : chaque belle du canton vient se peindre à son imagination ; les plus jeunes, les plus fraîches, les plus aimables ; celles qui portent sur leurs joues l'incarnat des roses nouvelles, celles qu'une blonde chevelure distingue de leurs compagnes, passent successivement en revue, & mille soupçons nouveaux ne font qu'augmenter son incertitude & ses doutes.

Quoique je peignisse mes desirs & le trouble de mon cœur, elle ne put jamais



gné le ſujet de ma
proximité en accroi
d'exciter ſon amour
compaſſion.

Elle fait un nouvel
penſée, me fait par
les détruit elle-même
velle idee ſe préſen
l'une après l'autre,
yeux, fixés ſur les mi
cret : le moindre trou
pour elle un témoig
cherche, & l'inſtant d'
de ſon propre jugeme
L'incerti

» toujours présente à tes yeux, que tes
» desirs poursuivent incessamment sans être
» instruite de ton amour.

» L'objet qui me charme, lui répondis-
» je, t'est mieux connu qu'à moi-même :
» elle n'a point de compagne plus chere,
» d'amie plus fidelle que toi, & tu n'en as
» point à qui tu sois plus tendrement at-
» tachée ; ses travaux, ses loisirs, ses amu-
» semens, tu les partages : soumise à tes
» ordres, attentive à tes avis, elle n'a point
» d'autre volonté que la tienne.

» Puisque c'est de toi que dépendent
» ses vœux, si tu me promets de soulager
» mon tourment, je te découvrirai mon
» secret avec autant d'empressement que
» j'ai eu de soin à te le cacher ; d'ailleurs,
» je m'en souviens, outre son nom, j'ai
» ici son portrait ; je le porte sans cesse
» dans ma poche ainsi que dans mon
» cœur.

» S'il est vrai que je sois l'arbitre de sa
» volonté, me répondit elle, je te promets
» que tu n'éprouveras jamais ses rigueurs :
» oui, je lui ferai connaître ton amour et
» ta timidité, pourvu que tu me décou-

» le baiser, & que tu
» cœur.

» Bouche de mon b
» orient, tu renfermes d
» & de rubis : visage rad
» la fureur de la mer
» flots ; tu receles le fo
» mour puise tous ses fe
» de l'ame, l'aliment de
» par de douces caresses
» vives ardeurs, & répa
» délices.

» Ah ! Tyrsis, s'écria
» duis par tes discours
» voudrais te punir & j
» sens contrainte à cond
» hélas! la pudeur & l
» tyrans qui ne s'acc
» silence inactif est le
» & l'autre ne se mani
» actions.

» Si tu me promets

» vœux ; mes plaiſirs dépendent des tiens,
» nos chagrins ſe confondent, j'aime & je
» hais d'après ton cœur, & je n'ai d'autre
» recours que toi : doux charme de ma
» vie, reçois mes baiſers, couvre-moi des
» tiens ; jouiſſons & ſois diſcret. »

Languiſſante, elle ſe jette dans mes bras, appuie ſon viſage ſur le mien, cole ſa bouche de rubis à ma bouche, la preſſe par des baiſers multipliés, ſes belles dents ſillonnent mes levres par de douces morſures ; nos ames ſe cherchent, s'égarent & ſe noient mutuellement dans une mer de volupté.

Ma main preſſe les pommes d'albâtre qui bondiſſent ſur ſon ſein plus blanc que la neige ; mes deſirs croiſſent : pommes charmantes, plus d'un Adam eût péché en vous voyant ! mes baiſers, mes regards, ſont le ſeul langage, les ſeuls interprètes de mon bonheur ; & je preſſe, au même inſtant, le miel avec mes levres, & le lait avec ma main.

Mes doigts furtifs cherchent à pénétrer ſous le corſet de ma belle, elle s'irrite & veut, de ſa main, repouſſer mes efforts ;

ntôt elle cede, me reg
& m'encourage, par un
upir enflammé donne
sement ; & tandis qu
elle semble me dire :
nes loix, je suis ta rein
ceptre.
s de mille feux, nous t
; j'ecarte le voile qui n
s, & j'apperçois une pe
lait en blancheur : tel
onque vermeille, on v
orient ; telle, par un ciel
brille dans les campagn



ſein, prends mon cœur; donne-moi
n, ma chere ame ! quel plaiſir ! ah !
ge la volupté que tu portes dans mes
, ô mon tréſor, ô ma divinité ! ah !
le, j'expire.... ah ! je me meurs, lui
ıdis-je.

lle me preſſe encore plus fort, ſans
rer un mot, me couvre de baiſers,
ime, me regarde, ſoupire & me
; tranſportée d'amour, toute de flam-
ſes forces s'accroiſſent, la pâleur &
ugeur ſe diſputent alternativement
ire de ſes joues.... elle s'appaiſe enfin:
u s'éteint, elle s'arrête, languiſſante,
morte, elle tombe & s'écrie: ah !
re.

rès ce doux combat, Chloris répara le
dre que j'avois cauſé, remit à ſa place
ile qui couvrait ſon ſein, diſpoſa de
elles fleurs parmi ſes cheveux; & re-
ıant à la garde de ſon troupeau, me
a dans l'enchantement du plaiſir, & je
ſeparai ſatisfait du bonheur qu'elle
oit fait goûter.

LE CAV. MARIN.



il naît, on l'emprisi
adolescent, il ne suc
cier; son front se pl
& rigoureux; son ag
de l'amour & de la
jours entre la vie &

Triste & misérable
que de peines n'endu
ce que, las & courbé
vre aille s'étendre au

Enfin, une fosse ét
asyle de sa dépouille;
pire & m'écrie: hélas
du berceau vers la tom



SUR UNE INCONSTANCE.

Puiſqu'il eſt bien vrai, perfide, que vous êtes ſi prompte à changer de ſentiment, je veux changer auſſi de penſée, je ne ſuis plus eſclave de l'Amour, & je n'appartiens qu'à moi-même.

L'Amour eſt un tyran cruel qui repaît notre ame de tourmens éternels ; mais, dans un cœur généreux, le dépit & la raiſon ont ſouvent plus de puiſſance que lui.

Ainſi libre & tranquille, je m'affranchis de ſes loix, je fuis tes appas, je romps ma foi, je déchire le voile qui couvrait mes yeux, & je briſe les fers dont mes pieds étaient enchaînés.

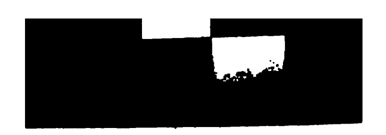
J'étais dans les pleurs ; maintenant je ris & je chante ; ſi je pleure, ce n'eſt que du regret d'avoir jadis verſé des larmes : échappé du joug intolérable qui m'accablait, je maudis l'amour, & je fais de l'indifférence mes plus cheres délices.

LE MÊME.

mais ma douleur mê
aujourd'hui je ne m
blessure est guérie,
moindre trace.

Mon cœur fut pris
captivité m'était che
m'attache, la chaîne
est délié.

Réjouis-toi donc, i
gement : me voilà lib
ler ; tes traits sont va
plus, aucun lien ne r



BEAUTÉ DE PIERRE.

res du bel & cruel objet de
res soupirs sont des rubis, son
saphir, sa main, qui dirige les
on char, est d'albâtre, le marbre
on sein, & son cœur est un dia-

: m'étonner, dieu des amours,
se laisse point attendrir par mes
u'elle brave tes coups, puisque
n'en a fait que l'assemblage d'un
mbre de pierres.

LE MÊME.

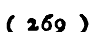
BEAU MOMENT.

l'Inde ou le rivage Maure ne pro-
d'or & de diamans aussi précieux
ares; la toison fameuse que fut
r au sein des mers l'audacieux
te, était d'un moindre prix; l'as-
décore le ciel & qui féconde la
it qu'il se plonge dans les bras de
ou qu'il s'éleve de son sein, ne
nais si beau; dans la saison où

regne le taureau,
les étoiles, pendan
calme, étincelen
Rome, au mom
phans, portaient
riches dépouilles
jamais autant de
dans les yeux de
à cet instant si do
toutes les délices d
lorsque je la presse
à la fois toutes les

L'APPARIT

Lorsque la nu
son voile azuré,



Ainsi, mille beautés, mille charmes ,trangers enchantent l'univers, tandis que le destin ennemi enchaîne dans sa retraite le bel objet de ma flamme ; mais que Nicé reparaisse au milieu d'elles, toutes les autres beautés s'obscurcissent ; elle reprend son empire, & le ciel & la terre ne sont plus embellis que par elle.

LE MÊME.

CONTRE UNE INDIFFÉRENTE.

Si la nature a fait germer dans votre sein ces beautés qui font que vous l'emportez sur toutes les autres créatures, pourquoi vous voit-on opposée aux loix qu'elle prescrit.

Tout ce qui embellit le monde, les plantes, les fleurs, les feuillages, en un mot, les êtres à qui l'air, la terre & l'onde fournissent l'aliment & la nourriture, naissent conformes à la semence qui leur a donné la vie ; votre cœur seul infidele à l'ordre établi, terrain ingrat, ne produit qu'un monstre indigne de lui : la nature y sema l'amour, & n'y recueille que de l'indifférence.

LE MÊME.



deux yeux céleſtes
revient, fuit, retour
vole autour de ces a
la fin, il perdra ſes
la flamme; mais pou
deſtin fortuné & di
mourir en papillon, &
phœnix.

LE REFUS ET L

Refuſez-moi, cruell
yeux, refuſez-moi la



SUR UNE INVITATION A CHANTER.

Vous voulez que je chante l'amour ; & je ne vois dans vos yeux que du dédain ou de la colere ! ah ! ſi vous êtes ſi curieuſe de m'entendre, puiſque j'eſſaie d'accorder ma voix à la vôtre, & mes deſirs à vos accens, accordez donc auſſi les ſons de votre goſier enchanteur aux charmes ſi doux de votre beauté.

Ah ! cruelle, puis-je chanter, quand ma langue ſeule eſt capable de vous obéir, & que mes yeux ſe ſentent contraints à verſer des larmes ?

LE MÊME.

LE BAISER DÉROBÉ.

Vous êtes vengées du vol que je vous ai fait, ô levres amoureuſes & chéries ! ne vous offenſez pas de ma témérité ; ſi j'ai cueilli ſur votre vermillon enchanteur les roſes tendres & fraîches que je brûlais de poſſéder, l'Amour m'en a puni ; j'ai laiſſé mon cœur où j'ai commis ce larcin.



avec le tien !
lès fers ; tu c
accens retenti
captif ; les mi
pour elle : no
deſtin eſt plu
ſance pour toi
dieuſe : tu ne
moi je ne chan

UNION I
DES

Levres embau
je vous baiſe ! av



tems à mes plaisirs, & si l'on pouvait, ô levres adorées, baiser vos paroles délectables, & donner de la voix aux baisers amoureux que vous me prodiguez!

LE MÊME.

L'AMOUR FARFADET

En causant d'amour avec l'aimable Licoris, elle me dit que l'Amour est un farfadet, qu'il court & voltige sans cesse, qu'on ne peut le saisir, ni le voir, ni le toucher ; il est pourtant vrai que je le vois dans ses yeux, mais il ne m'est pas permis de le toucher ; car je n'y parviendrais que sur sa belle bouche.

LE MÊME.

LA VENGEANCE DE L'AMOUR.

L'Amour, ce petit fripon, ayant été piqué par une abeille, dont il volait le miel, enflammé de colere, & voulant se venger, déposa la liqueur dérobée sur les levres de rose de ma maîtresse, & prononça cet oracle : « vous conserverez, levres char-
» mantes, la mémoire de ce larcin déli-



» ion, &, sur sa b
» beille, qui fut à
» cruelle! »

LES DEU

Licoris fit présent
que peut-être elle a
céleste : en la donna
rerent d'un incarnat
que c'était une rose
autre.

Hélas! dit, en sou
berger, pourquoi n'ai
qui me fait

YMPHE GLORIEUSE.

Zulmis, mettez - vous un ſi la pourpre, à l'or, richeſſes ue le haſard procure ? l'une re teint, l'autre diſtingue votre c'eſt chez vous un don de la

vous êtes ſi jalouſe de poſſéder s n'avez pas, donnez donc la l'amour, qui regne au fond ur, & qui n'eſt pas dans le

LE MÊME.

SEIL UTILE.

onſerver le plaiſir & le bon- ame ? évite l'Amour : c'eſt un ui nous frappe, & nous tue à me où il rit & nous careſſe ; parences trompeuſes & ſédui- beauté & des graces ; qu'il te is pitié ; s'il promet, n'ajoute à ſa parole ; s'il s'approche, es charmes par leſquels il nous ont qu'un eclair ; mais, en lair eſt toujours ſuivi de la

LE MÊME.



Atys voulait m
l'aimait aussi ten
point encore, ô
mourir avec toi
de la belle; mais
frait des tourme
sur ceux de son a
tar de la volupté
sent les avant-co
palpitent; sa pru
meurs, s'écria-t'
j'expire ! . . . al
ame s'envole ! .
Ainsi succomb
dans une extase si



.A VIOLETTE ET LA BEAUTÉ.

La violette, qui s'épanouit ſur l'herbe .ouvelle à la fraîcheur du matin, n'a-t'elle as l'odeur la plus ſuave ? n'eſt-elle pas elle & agréable ? ſans doute : ſon parfum ſt délicieux & doux, & l'éclat de ſes cou-:urs porte aux ſens les impreſſions les plus :ateuſes.

Elle étale, au ſoufle matinal du zéphyr, u ſa pourpre enchantereſſe, ou ſa blan-heur ſi pure : c'eſt le triomphe du printems ; ıais, que devient-elle enfin ?

Hélas! après quelques inſtans, telle qu'on oit l'aurore ſe diſſiper, la malheureuſe vio-:tte languit, ſe deſſeche, & meurt.

O toi que ta beauté, que ta jeuneſſe :ndent aujourd'hui ſi fiere! tourment dé-cieux de mon ame! toi qui me tiens dans :s fers, dans une priſon ſi dure! ſonge à ette fleur ſi fraîche, & penſe que le ſort e la beauté eſt de n'avoir pas une plus ›ngue durée.

CHIABRÉRA.



mer, rêva
j'entendis u
plets.

« Cette
» fuit à tire
» l'amour r
» plie d'am

» Humai
» veloppé d
» l'amour
» rayons de
» qu'il rend

» Un rega
» eſt tourné



; furent les ſons mélodieux qui ſe
entendre : la chanteuſe ſe cacha ſous
ts : tel le ſoleil diſparaît dans un
; mais, ces paroles, que le vent au-
ſipées, je les écrivis auſſi-tôt ſur le

Le même.

A LA ROSE.

e jolie, qui, honteuſe & timide, te
au milieu de tes feuilles du plus
erd, comme ferait une nymphe mo-
qui n'a point encore ſubi le joug de
n, ſi je t'enleve au buiſſon qui t'a
la naiſſance, n'en ſois point affligée ;
que j'en retire, au contraire, l'avan-
e recevoir ton approbation, ſi un
doit avoir ſa récompenſe.
couleur va devenir plus éclatante,
ains de celle qui regne ſur mes pen-
qui voit mon cœur & tous mes ſen-
, mais qui ne ſait pas combien je

me dis point quel cas la déeſſe de
e fait de ta fleur chérie, je le ſais ;
a divinité que j'adore, ne voit rien,



Mes yeux, v
dez un torrent
gnez de ce que j
de quelque bea
moignez en vai
ne ſuis pas ſenſib
la liberté il n'eſt

LE RETOU

Voilà le jour q
plaiſirs; mai revie
vertes de fleurs; i
tems, qui le ſuir

épaiſſe éloigne le ſoleil du bord des ruiſſeaux, qu'elles danſent, au bruit des chanſons, avec leurs amans chéris.

Belle Xiella, lumiere de ma vie, toi qui n'as point d'égale à danſer, viens au milieu d'elles, mouvoir à l'envi tes pieds délicats & légers ; ces pieds d'or, que j'honore trop peu en les comparant à ce métal précieux.

Phœnix de la beauté, viens rendre heureuſe ma vie, que les deſirs conſument ; & ſi tu te ſens fatiguee, viens te repoſer dans mon ſein.

LE MÊME.

DÉPIT.

Tes careſſes ſont vaines, tes menaces ſont inutiles, fils de Vénus : ce joug, que tu m'impoſes, doux ou diſgracieux, je n'en veux plus.

Monſtre de l'Erebe ! monſtre du Tartare ! que Tiſiphône nourrit de ſes noires viperes, ce joug que tu m'impoſes, je n'en veux plus, non.

Je veux que mes pieds aillent par-tout en

témoins de mes pleu

Plus de desirs, pl

drai à jouir : la perf

mon idole, a causé

tourment.

L E S C

Mon ame, enivré

chappe de mon cœur

sur l'aile d'un soupi

garde, beaux yeux

mais la rigueur barb



.E COUP-D'ŒI

n coup-d'œil, Philis, un cou
a : c'eſt trop de complaiſance
nant miſérable ; portez ſeulen
noi un ſeul de vos rayons, beaux
j'adore ?

Que je voie la moindre parti
étincelant de votre prunelle, ou d
cheur vive du globe qui l'entoure

Si cette faveur vous ſemble t
cieuſe, ne me regardez pas, mais
de me jeter un regard ; vous ne l
ſans me rendre le plus fortuné
tels.

Le

L'AMOUR ABEI

Dans cet âge, où, ne m'occu
de jeux & de plaiſirs, où, libr
ſoins, je me livrais aux amuſem
jeuneſſe ; je vis l'Amour, cor
abeille, voltiger autour d'un viſ
mant.

Il aimait à ſe repoſer entre les d



rire.

Un de
le pourſu
ſaiſis enfi

. Ce fut
l'amour ;
la main ;
gliſſa bien

LA

Philis cu
qui n'oſais
trop heure



vis la belle orgueilleuse traiter avec dédain sa rose, & la jeter à ses pieds d'un air de mépris.

Je remerciai l'Amour de ses rigueurs, en pensant que, dans ses mains, mon cœur aurait eu sans doute le même sort.

M. Ant. Lavaiani.

HOMMAGE A LA BEAUTÉ.

Que tu es belle, ô Lydie! je vois le fleuve s'élever avec orgueil sur l'une & l'autre de ses rives; ses flots écument de fierté, si tu fais ton miroir de son onde.

J'admire le lys & la rose; l'une étale un vermillon plus vif, l'autre une blancheur plus éclatante, lorsque tu fixes sur ces deux fleurs tes yeux étincelans, ou si tu portes sur elles la neige brillante & pure de ta main.

Si tu promenes ton pied léger sur la prairie ou vers les bords du ruisseau, le gason se change en fleurs, l'algue & le sable deviennent de l'or.

Ah! Lydie, que fera mon cœur, où tes appas sont si vivement exprimés, si les



Cent p
& ſe dive
s'aviſa de
autre ? —
voilà tous
jolie nuée
fleurs.

L'un pri
ſe mit ſur
para du po

Ce ſpecta
était charn
de flambeau



LE PANIER GALANT.

Tyrſis chantait au pied d'un laurier, & treſſait un panier de paille ; lorſqu'il fut fait, il y renferma un baiſer, & dit : vole, je te donne à celle que j'aime ; l'ouvrage plut à l'Amour ; il déroba quelques-uns des attraits de ſa mere, raſſembla pluſieurs de ces fléches d'or, qu'il deſtine aux cœurs fideles, & les mit avec le baiſer.

Quand la belle Nicette eut ouvert le panier, le baiſer du berger courut ſe placer ſur ſon beau front, les attraits ſe diſperſerent ſur ſon viſage, & les traits divins prirent leur ſiége ſous l'arc de ſes ſourcils ; ce ſont eux qui partent toujours de ſes regards charmans.

Le même.

LE VER LUISANT.

Inſecte lumineux, qui voltige autour de cet orme, porté ſur tes ailes luiſantes & légeres, & qui, dans le ſein des ténebres, promene une etincelle du jour qui vient *de finir : voles*, Philis brûle de te poſſéder ;



O ve
treſſe ; t
d'elle , &
parties d
curité.

Mais ,
ſans dout
diſſipe à ſ
rayons du

L E P

Au retou
pait : je cro

Je courais : qu'as-tu fait, ajoutait-elle, de mon Tyrsis? où est-il? à quoi s'occupe-t-il? j'aboyais & je voulais dire : me voilà.

Elle me prend dans son sein; je me leve sur deux pattes, & j'approche mon museau de ses levres de rose..... elle allait me baiser, & je me réveillai.

Le même.

L'ÉCUSSONNAGE DE L'AMOUR.

Quand une main industrieuse choisit un rameau & l'insere au tronc d'un jeune arbre, il change de nature, & produit de nouvelles feuilles & d'autres fruits.

Ainsi l'Amour, dans la plaie qu'il a faite à mon cœur, insere l'image de tes appas : je change alors, je m'identifie avec toi; je prends un goût & des sentimens nouveaux.

Mais, comme l'âpre rigueur du froid enleve à l'arbre, lorsque l'insertion est encore fraîche, ses feuilles vertes, & la fleur qui commence à pousser; de même, superbe, ta cruauté, tes dédains détruisent les





Petit rui
le ſoleil écl
plantes & c
avec bonté
jeune brebis
Dis moi :
vail ou de f
déſaltérer da
mais ſur tes
ou des feuill
cet orme ?
ſortant du bo
peau ?



LE REPOS DE CHLORIS.

Pendant que Chloris repose mollement sur les bords de ce ruisseau, le visage à demi-voilé par les tresses de ses cheveux, le vent se tait, l'onde cesse de murmurer, l'agitation du bocage est calmée, le zéphyr ne soufle plus, & mon troupeau n'ose paître l'herbe ou brouter le feuillage.

Tout est en paix : les soucis ont disparu ; mon malheureux cœur est seul agité, mon imagination est tourmentée : au sein de la verdure, dans la profondeur du silence, Chloris dort ; mais l'Amour veille pour entretenir ma peine & mon martyre.

Le même.

LA PERTE DES ATTRAITS.

Philis, si jamais je parviens à cet âge, où, à ton grand regret & à ma plus douce satisfaction, je verrai s'éteindre mon amour & ta beauté, & où tes cheveux d'or fin deviendront de pur argent ; voilà, te dirai-je alors, voilà tes joues autrefois si belles, qui faisaient le tourment des bergers ; elles

ton front ridé &
te ſuivre ; je ve
nymphes cruell
comme un exe
fieres & dédaign

IMPRÉCATI
MA

Infidele Chlo
& mon cœur loi
patrie, & je cou
déſeſpoir pourra 1
qui me menace.



Que le fleuve qui t'arrose franchisse ses bords ! & que tes guérets ne produisent que des poisons amers qui donnent la mort aux genisses & aux agneaux !

Et moi, si jamais je retourne dans ton sein, que Jupiter, par un ciel calme & serein, m'écrase de sa foudre ! adieu superbe Chloris, adieu terre barbare, adieu sol ingrat & trompeur.

CAM. ZUCCHETTI.

LA RECHERCHE.

Je demande aux nymphes & aux bergers, où est Philis ? je l'avais vue près d'eux : oui, me répondent-ils, elle est venue ici ; mais elle nous a quittés, & son pied léger a réjoui les fleurs & le gazon.

Je m'adresse à l'astre du jour : je l'ai vue, me dit-il avec effroi, se mirer dans l'onde du ruisseau, & ma lumiere, offusquée par celle de ses yeux, ne m'a pas permis de savoir où elle en a promené l'éclat.

Je la cherche au bois, à la fontaine ; & *j'entends qu'ils* ne servent l'un & l'autre

Baigné de pleurs, il n'ef
difait l'Amour en foupirant,
tems, cruelle, d'être fenfible
répondait pas; on entendait
quelques foupirs étouffés qui s
du creux de fa poitrine.

Je les eus bientôt joints :
tructeur des ris & des jeux,
toi qui détruis l'Amour, que
lui?

Hélas! me répondit-elle, d
lamentable, quand je tranch

beaux jours de ta Nicé, je ne fixai mes yeux sur ses appas, qu'après avoir donné le coup mortel.

L'ENFATICO INTRONATO.

VÉNUS ENCEINTE.

Prête de donner au monde le fruit de ses plaisirs, Vénus descendit aux sombres bords, où les Parques tournent le fuseau, pour apprendre d'elles la destinée de celui qu'elle portait dans son sein.

Ce sera, dit Clotho, un serpent rempli de douceur & de poison : Lachesis annonça la naissance d'un monstre extraordinaire; Atropos assura la déesse qu'elle avait conçu un brasier ardent.

La belle Cythérée pleurait; mais, quelques jours après, quand elle apperçut le bel enfant à qui elle donnait le jour, elle se moqua de la prédiction des Parques.

Mais, elles ne se tromperent pas, les déesses filandieres, en disant que ce serait un serpent, un monstre, un brasier, puisqu'elle donna naissance à l'Amour.

J. B. PASTORINI.



galant : ô
feuilles , t
produis !

Dis-moi
tems la vie
elle paſſé
membres de
ſeule , ou
il point ſes
je vois ſur l
ce gazon ?

Un froid
bel arbre , ta
un tel martyr
ſtir la vérité !



Curieux, je vole au navire; mais quel
mon étonnement! j'arrive, &, sur la
upe, j'apperçois un bel enfant assis,
eugle, les yeux bandés, & avec lui plu-
urs centaines d'autres enfans, l'œil éga-
nent couvert d'un bandeau.

Je veux aborder le vaisseau : peut-on
louter des enfans aveugles ? je monte,
ntre, & le bel enfant ôte son bandeau,
ırit & le remet soudain : sous ce voile,
ıvait un air malin, & je soupçonne qu'il
yait très-clair.

Bel enfant, lui dis-je, qui êtes-vous? à
ne sorti du berceau, vous courrez les
rs! ah! si vous connaissiez tous les dan-
rs de l'onde, le nombre des rochers
mpeurs & cachés dont elle est semée,
gouffres, les abîmes, les monstres cruels
féroces qu'elle renferme dans son sein,
us revoleriez, je le gage, sans hésiter,
ns les bras d'une tendre mere, qui, si
vit, vous redemande sans doute à l'é-
ıent perfide, & qui, gémissante & dé-
ée, voudrait vous retenir.

Ses joues se colorerent d'un vermillon
s vif; &, d'un air fier & courroucé, il



» tantôt
» tyran, l
» & l'on
Il dit, f
&, d'un l
d'un Vive
A ce no
me ſaiſit;
bile, com
ſent fondre
vier.
Cependa
je lui répliq
meurt de p
courage

A ces mots, il prend son vole, & toute
ı suite s'échappe après lui : je reste seul
ır le vaisseau ; saisi de crainte, je le suis
es yeux, & je l'apperçois, après s'être
levé dans les airs, s'abaisser doucement
ır la ville.

Alors, je descends du vaisseau, &, mar-
ıant à grands pas, je prends le chemin de
:s murs : j'entre, & déja je le vois, vif,
ıi, léger, sémillant, voltiger de belle en
:lle ; il y avait de quoi devenir fou : je
:xamine ; il court ; il met à contribution
ı bel œil, un sourire gracieux, un front
yvoire, des joues de rose, fait une am-
: moisson de graces, de gentillesses, d'a-
émens, recueille un soupir, un mot in-
nieux, se plaît à saisir l'expression de
me sur une bouche ravissante.

Dans le même tems, chacun des petits
mours faisait, d'un autre côté, une ré-
lte pareille, &, quoique le produit fût
ımense, ils disaient tous qu'ils n'avaient
:sque rien.

Enfin, chargés d'un butin nombreux,
uverts de richesses, leurs ailes fléchissant
ıs le poids, ils retournerent au vaisseau



On s'empr
pour jouir d'
le concours d
vage, l'éclat
leur parure, l
leurs ames &
dirent les bo
mineux que le
A cet aſpect
mour, chagrin
immenſe dont
grevé, voulai
riche & précieu
que tous les A
de fatigue



bandonner tant d'attraits, ſe coucha triſtement ſur la poupe.

Navré de douleur, je retourne à la cité, déplorant la perte de tant de beautés, dont l'Amour, en ſi peu de tems, s'était emparé; mais quel fut mon raviſſement! quel plaiſir inexprimable j'éprouvai en revoyant les dames Génoiſes encore plus aimables, plus gracieuſes & plus belles!

Nic. Forteguerri.

LA PRISON DES AMANS.

Plongé dans des réflexions étranges, je me trouvai conduit au fond d'une retraite où ne pénétra jamais le plaiſir; jour fortuné! c'eſt-là que je vis luire, pour la premiere fois, le flambeau de la vérité, qui guide mes pas & m'affermit dans ma carriere.

Parvenu, à travers d'un ſentier raboteux, à un rocher eſcarpé; je me trouvai au pied d'une tour élevée, dont la porte de fer était étroitement fermée : un lac noir & plein d'une eau bourbeuſe l'entourait.

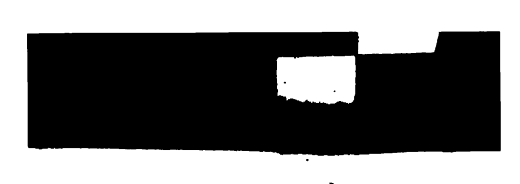
Du dedans de cet aſyle, j'entendis des *hurlemens profonds*, des gémiſſemens, &



dans cette pri
heureux ; & (
la clef.

LE LI

A la ſuite d
naiſſant s'ava
chevelure éti
parſemée de rc
couronnée de
Eveillés par l'
faiſaient enten
amoureuſe &



plus l'Aurore ; &, si ce ne fut pas l'effet d'un enchantement, il est pourtant bien vrai que je perdis sur le champ l'usage de l'oreille & des yeux.

CH. EM. D'ESTE.

JALOUSIE.

Tendre arbrisseau, ces caractères amoureux, fraîchement tracés, qui les a gravés sur ton écorce ? quelle main a cueilli, dans l'herbe qui rafraîchit ton pied, toutes les fleurs les plus jolies ?

C'est l'ouvrage de celle qui cause mon tourment, qui se plaît à déchirer mon cœur : c'est elle, je n'en doute pas ; elle y a bien pris du plaisir ..... elle a ri .... mais, dis-moi, était-elle seule ? quelque berger accompagnait-il ses pas ? s'assirent-ils ensemble sur le gazon ?

Ah ! je vois des traces sur le sable ! je vois les impressions de deux pieds différens, qui subsistent encore ! la trahison, mon malheur, ne sont que trop bien prouvés.

Non, non : taisez-vous, tendre arbris-



F

LES T

J'élevais avec
terelles, & je n
eſt plus belle q
dire : celle-la n'
L'une, agit
blanches, tourna
reux; l'autre,
avait l'air de me
mes ſoins.
J'avais peine à
telle conduite



LE PRÉSAGE.

Arrête, Nocher ; ne te fie point à ce vent frais, qui, par son soufle léger, semble t'inviter à silloner l'onde tranquille sur laquelle il regne.

Je sais, moi, que l'astre qui te fut propice te prépare un naufrage à l'entrée du port ; qu'une nouvelle tempête, terrible, inattendue, te menace peut-être d'une perte irréparable.

Ainsi, la raison, fidele conseiller de mon ame, criait à l'espoir trompeur, & faisait, pour me détourner, des efforts incroyables : mais, sourd & soumis à ma destinée, mon cœur s'embarqua sur l'océan d'amour, si séduisant & si traître ; & le présage s'accomplit.

ALPH. GALASSI.

CYTHÉRÉE.

Un jour, loin de Paphos & de Gnide, je vis Cupidon brillant de toute sa splendeur, accompagné de Cythérée : il n'avait ni flèches, ni flambeau ; mais, disait-il,



aini, je
ma puissa

Fin du .



TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans ce Volume.

CHOIX DE DIFFÉRENTES PIECES DE VERS ÉROTIQUES.

SANNAZAR. page 5

Le prix du Baiser. 9

L'Amour fugitif. 10

Tout un ou tout autre. 11

La fuite. Ibid.

La Jalousie. 12

POLITIEN. 13

Sur des Violettes. 14

Éloge d'une Maîtresse. 16

Sur un Portrait. 20

Les Songes. 21

Le nouveau Tantale. Ibid.

PONTANUS. 22

A Fanni. 23



La recolte
Les cinq cen
La décence.
La parure.
Palinodie.
Le Sourire.
FRANCHI
Bouquet.
Les yeux mal
La nouvelle F
Le Bouquet d'
La crainte des

L'Erreur de l'Amour. 42
L'Amant docile. Ibid.
LES DEUX STROZZA. 44
Le Sommeil de l'Amour. 45
La Vue. 46
Tombeau. Ibid.
La Rose. Ibid.
Laure & l'Amour. 47
Les Querelles. 48
Toutes deux. Ibid.
ALCIAT. 49
La double méprise. 50
Portrait de l'Amour. 51
JUNIUS. 53
La beauté n'a pas besoin d'armes. 54
L'Amour. Ibid.
JANUS DOUZA. 55
La Guirlande. 56
L'Amour complaisant. 57
La lumiere & les ténebres. 58
Les feux. Ibid.
'AUL MÊLISSE. 59



Le Sol
La per
Beauté
BUCH
Le cont
L'Effet
Le Chev
L'Amou
L'Amou
BÈZE.
Le Baiser
L'Agraffe.
Le pied.



80
83
lle. 85
Ibid.
esse. 86
87
ice. 88
89
91
Ibid.
92
Ibid.
93
Ibid.
94
Ibid.
U. 95
96
97
98
99
Cupidon. 101



Le calme a
FLAMIN
Le Retour.
Le Rendez-
La Veillée
L'Hommage
La nuit ora
Le Jardin.
CAPILUPI
La rapidité
Le Vieillard,
Le second D.

Le don des trois Déesses. 12

L'Amour partagé. 1

La fausse apparence. 1

LES AMALTHÉES. 1

Le Souhait. Ibi

A l'Etoile du matin. 1

La Vieille. 1

PASSERAT. 1

A la fleur de Violette. 1

L'Amour, Médecin. 1

Les deux Borgnes. Ibi

Jalousie. Ibi

BOURBON. 1

Le Passe-tems. 1

Les Importuns. 1

DACTIUS. 1

Déclaration. Ibi

La haine & l'amour. 1

HENRI ÉTIENNE. 1

Les égards tardifs. Ibi

URSINUS. 1

Le doux rapport. Ibi



Le Mi
THÉS
Chacun
RHOI
Le carq
CÆSA
L'Impos
COTT.
Enthous
BOCCI
L'Amou
BELLIN



Moyen pour être belle. Ibid.

Les adieux d'un Amant courroucé 153

MÉTASTAZE

L'AMOUR PRISONNIER, SCENE LYRIQUE.

DIANE ET L'AMOUR. 159

LE CYCLOPE.

POLIPHÊME ET GALATHÉE. 168

LA DANSE.

NICÉ, TYRSIS. 172

L'Avis salutaire. 179

L'Orage. 180

La Jalousie. 183

L'Excuse. 184

L'Obstacle. 186

La Pêche. 188

Le Printems. 189

Le Songe. 191

Le nom chéri. 193

Le Retour. 194

Le premier Amour. 196

L'Amour timide. 198



Ce que c'eſt
Le premier c
Modele des
La Conſtanc
Point de re
L'Abſence.
Eloge.
Les preſtiges
Les effets du
La nouvelle
L'Orient.
Le Portrait ſ
L'Ame diviſ

A un Songe. 227
La Vieillesse. 228
L'Orage appaisé 229
Invocation au sommeil. 230
La Beauté accomplie. 231
Le Miroir. 232
A la Jalousie. Ibid.
Symptômes d'Amour. 233
Aux Violettes & aux Roses. 234
Les deux Contraires. 235
L'Insomnie. 236
A la Nuit. 237
Le Sommeil évanoui. 238
Apollon & Daphné. 239
La Belle fugitive. 240
Invitation à un repas frugal. 241
Contre la Jalousie. 242
La Rose épanouie. 243
L'Hirondelle. 244
L'Amant indécis. Ibid.
Le Temple. 245
Les Rivaux intestins. Ibid.



Modeles
A l'Amou
Offrande
L'Amour
L'Adorati
La Rose &
L'Amour C
La Pastour
Miseres de
Sur une Inc
L'Indifféren
La Beauté

L'Oiseau en cage.
Union de la voix & des bais
L'Amour Farfadet.
La Vengeance de L'Amour
Les deux Roses.
La Nymphe glorieuse.
Conseil utile.
La douce Mort.
La Violette & la Beauté.
La Sirene.
A la Rose.
La Liberté.
Le retour du Printems.
Dépit.
Le Soupir.
Le coup-d'œil.
L'Amour Abeille.
La Rose enviée.
Hommage à la Beau
Le Poste des Amou
Galant.



Le Repo

La perte

Imprécati

La Reche

L'Amour

Vénus enc

L'Arbre c

L'Amour

La Prison

Le Lever

Jalousie.

Les Tourte

Le Préf





